

MIGUEL Á. ASIAIN

**FIDÉLITÉ VOCATIONNELLE
PIARISTE
UNE VIE EN ÉVOLUTION**



Éditions Calasanctiennes - Madrid/Rome 2010

Colección Cuadernos

43

Autor: Miguel Á. Asiain



@ Publicaciones ICCE
Instituto Calasanz de Ciencias de la Educación
José Picón, 7 - 28028 Madrid
www.icceciberaula.es

ISBN: 978-84-7278-429-1

Depósito legal: M-?????-2010

Imprime:

Tous droits réservés.

La reproduction, la publication et la distribution, totale ou partielle, de tout le matériel original contenu dans ce livre, sont expressément interdites en l'absence d'autorisation écrite.

Pour toute information ultérieure contacter :

www.icceciberaula.es

SOMMAIRE

Présentation	5
Mais est-il possible d'être fidèle ?	7
Fidélité face aux défis de la vie religieuse	29
Suivre le Christ (<i>sequela Christi</i>) dans la fidélité	49
La fidélité à la croissance en communauté	69
Sommes-nous fidèles à la prière ?	89
Fidèles dans la chasteté	111
Fidélité à la défense de l'Institut	133
Fidélité à la volonté de Dieu	153
Fidélité à la mission piariste	171
Fidélité à une vie en processus d'évolution	189

PRÉSENTATION

Par ce livre, que vous tenez entre les mains et intitulé « La fidélité vocationnelle piariste », nous commençons une petite collection de textes qui, chaque année pendant notre mandat de six ans 2009-2015, présenteront une thématique différente. L'initiative de cette publication revient à la Congrégation Générale, qui veut offrir à toutes les Ecoles Pies une contribution à la formation des piaristes, en concentrant la réflexion sur les principaux défis d'aujourd'hui pour la vie religieuse, une réflexion lue et éclairée par nos Constitutions et par les Constitutions de saint Joseph de Calasanz.

Voilà les six questions que nous nous proposons de traiter :

- a) La fidélité vocationnelle piariste. Une vie en évolution.
- b) La prière qui nous unifie et nous fortifie.
- c) Jésus-Christ est notre centre.
- d) La passion pour la mission.
- e) Le sens de la notre vie.
- f) La revitalisation de notre Ordre.

Chacune d'elles représente, sans aucun doute, un aspect central de notre vie piariste. Nous aurions sûrement pu proposer aussi d'autres thèmes, mais

nous en avons choisi six, car la proposition est limitée à six thèmes, une pour chaque année du mandat de six ans que nous avons reçu de l'Ordre.

Pour le premier de ces livres, nous avons demandé au P. Miguel Ángel Asiain d'affronter une thématique centrale pour nous. Comment pouvons-nous grandir dans la fidélité vocationnelle, en sachant que celle-ci, comme toute expérience chrétienne, est en même temps un don et un engagement ? Que veut dire pour nous concevoir notre vie comme une évolution, comme un processus, comme un chemin, comme un itinéraire où nous sommes toujours appelés à vivre d'une manière authentique mais dans des circonstances et dans des moments différents ? Qu'ont à nous dire nos Constitutions et celles de Joseph de Calasanz face à ce défi ?

Nous souhaitons que ce livre –et l'ensemble de la collection des six livres– nous aident à vivre authentiquement notre vocation et qu'ils puissent offrir clairement un témoignage des différents contextes dans lesquels nous vivons et travaillons. Nous remercions le P. Miguel Ángel Asiain pour sa disponibilité et pour avoir écrit ce livre, ainsi que tous les auteurs auxquels nous demanderons leur collaboration pour écrire les autres.

Rome, 25 janvier 2010,
Fête de la conversion de saint Paul

Pedro Aguado,
Père Général

LA FIDÉLITÉ, UN DÉFI

1. Mais est-il possible d'être fidèle ?

La fidélité est-elle une réalité, un rêve ou un échec vérifiable ? Il est facile de se poser cette question si nous regardons les statistiques qui nous proviennent du Saint-Siège. Selon le quotidien du Vatican, « L'Osservatore Romano », en 2006 les religieux catholiques ont diminué de 10% par rapport à l'année précédente. Si l'on compare l'an 2000 et l'année 2007, selon les informations publiées dans Zenit, le nombre des prêtres religieux s'est réduit de 2,73%, arrivant à un peu plus de 135.000 prêtres en 2007.

Si l'on prend cette réduction en considération, le rapport met en évidence la diminution, non seulement en Europe et en Océanie, mais aussi sur le continent américain où, de 45.000 qu'ils étaient en l'an 2000, ils sont passés à 42.000 prêtres religieux en 2007. En ce qui concerne les religieux profès non-prêtres, l'étude reflète une diminution, de 55.057 en l'an 2000 à 54.956 en 2007.

Si nous considérons les religieuses, en huit ans, leur nombre est passé de 800.000 dans le monde entier à 750.000. Presque 42% d'entre elles vivent en Europe, dont 60% en France, en Espagne et en Italie.

Face à ces chiffres et en connaissant la vie qui bat derrière, leurs problèmes, leurs douleurs, les souffrances, les drames vécus, quand on a rencontré certaines de ces personnes et que celles-ci ont été proches de nous, on se demande : mais la fidélité est-elle possible ? Et nous ne nous le demandons pas seulement pour elles, mais nous l'appliquons aussi à notre vie. Si d'autres ont quitté la vie religieuse, que peut-il arriver à la mienne ? Si d'autres ne sont pas parvenus à réaliser l'idéal qui les conduisit un jour à engager leur vie avec joie et espérance, alors que peut-il m'arriver à moi ?

2. Tout n'a pas la même signification

Il est vrai que tous les chiffres n'ont pas la même signification. Les sources mêmes dont ils sont extraits disent que le total des prêtres diocésains dans le monde s'est accru de 2,5%, passant de 265.781 en 2000 à 272.431 en 2007. Comme nous pouvons donc le constater, au cours des dernières années le nombre des prêtres diocésains dans le monde a augmenté et a donc évolué différemment par rapport à celui des prêtres religieux qui ont diminué.

Quand nous parlons des séminaires, nous nous trouvons avec toute sorte de situations. Cela dépend des lieux auxquels nous nous référons. Ainsi, tandis que la revue « L'Eglise catholique en Espagne, statistiques » affirme qu'en 2001 il y avait 1797 séminaristes en Espagne et qu'en 2006 ils n'étaient

que 1461, d'autres mettent en relief l'augmentation des séminaristes au Nigeria, en République Dominicaine, en Inde, aux Philippines et leur poussée dans plusieurs pays de l'Est comme la Pologne.

3. Le passé ne revient pas

Toutefois, il est clair qu'en ce qui concerne le nombre des vocations, il ne sera jamais plus ce qu'il a été précédemment. Il est certain que nous ne connaissons pas les voies du Seigneur. Si nous regardons derrière nous, bien qu'il s'agisse de temps différents des nôtres, vers le dernier tiers du XVIII^{ème} siècle, il y avait environ 300.000 religieux, alors qu'au milieu du siècle suivant ils n'étaient plus que 80.000. Ce fut une grande crise que l'Eglise a souffert à cause de diverses circonstances : la Révolution française, les guerres napoléoniennes, la révolution industrielle et libérale. Quelque chose de semblable se produisit durant la Réforme protestante et, dans ce cas, il ne s'agit pas seulement de la sortie de membres des Ordres religieux, mais aussi de la complète disparition de ceux-ci.

De nos jours, il suffit de regarder le nombre d'entrées dans la vie religieuse en certains lieux et le vieillissement dans certains Ordres et Congrégations pour pouvoir affirmer que nous sommes de nouveau en crise et qu'il s'agit d'une crise importante comme les crises passées. Nous pouvons dire qu'à l'avenir nous serons moins nombreux que par le passé.

4. Mais pourquoi partent-ils en si grand nombre ?

Il existe de multiples motifs et causes. Nous n'en relevons ici que quelques-uns :

- a) Il est possible qu'il n'y ait pas eu un bon processus de discernement dans les vocations qui ont été acceptées. Ils sont entrés dans la vie religieuse pour différentes raisons et après, en cours de chemin, ils se sont aperçus que ces motifs étaient insoutenables. Sur ce parcours, ils découvrent que là n'était pas leur place et finissent par renoncer à la vie religieuse. Voilà pourquoi le discernement vocationnel est important avant d'admettre les personnes et tout l'accompagnement qu'il faut faire durant la formation l'est aussi.
- b) Il y a aussi des personnes qui, parvenues à un certain point de leur vie, se sentent insatisfaites. Ceci n'arrive pas, d'ordinaire, au début de la vie sacerdotale ou des premiers vœux, mais plutôt à mi-parcours de la vie. Parfois, elles n'en connaissent même pas la raison, mais elles se rendent compte qu'il serait mieux de trouver une autre place où ils pourraient se sentir mieux et en accord avec ce en quoi elles croient ; elles quittent alors la vie religieuse.
- c) Il ne manque pas non plus de gens qui n'ont pas évolué dans la vie religieuse. Ils sont entrés, poussés par un idéal nourris pendant des années, mais sans jamais l'atteindre. Et ils se sont lassés. Ce n'est pas tout : ils se sont aussi heurtés à la dure réalité de leur vie, très différente

de celle qu'ils pensaient pouvoir mener quand ils sont entrés au noviciat et pendant de nombreuses années. Ils n'ont pas atteint leur idéal ni, en conséquence, le bonheur qu'ils auraient dû trouver, selon eux, à travers cet idéal. En revanche, ils ont trouvé une dure réalité qui leur a enseigné ce qu'ils sont, mais qu'ils n'ont pas pu accepter. Ils ont donc choisi de sortir.

- d) D'autres ont évolué de telle façon qu'ils ne se sentent plus à leur aise dans l'Institution qui ne représente presque rien pour eux. Ils se sont parfois éreintés de travail pour elle et se sont vraiment engagés dans la mission que leur avait confiée l'Eglise, mais quelque chose s'est produit. Peut-être ont-ils eu un Provincial avec lequel ils ne sont pas compris, un supérieur avec lequel ils se sont frontalement disputés ou bien ils croient qu'ils n'ont pas été appréciés comme ils le méritaient ou encore ils se sont lassés de la vie en communauté. D'une manière ou d'une autre, ils se sont sentis mal et, finalement, ils ont quitté l'institut et ont cherché une autre voie.
- e) Il y a ceux qui ont été capables de vivre vraiment et avec exigence la vie religieuse, mais, arrivés à un certain point, tout ce qui pour eux était vie a perdu sa force et son sens et les réalités qu'ils avaient noblement laissées derrière eux ont trouvé place dans leur cœur. Ils ressentent le manque de tout ce qu'ils offrirent un jour au Seigneur et aspirent à la vie qu'ils n'ont pas vécue. Ni la pau-

veté, ni le célibat, ni l'obéissance n'ont plus la valeur d'avant pour eux. Au contraire, les réalités opposées les attirent fortement. Et comme leur cœur n'est pas enraciné en Jésus-Christ, la seule solution qu'ils trouvent c'est de dire adieu à la vie religieuse. Telle est la raison de leur sortie.

- f) D'autres sont parvenus à une situation qui ne leur permet plus de voir la volonté de Dieu dans les requêtes de leurs supérieurs. Ils ont été éduqués à la logique de l'assimilation, à accepter ce qui vient de l'extérieur à travers la médiation du supérieur comme étant la volonté de Dieu ; mais quand ils ont commencé à avoir une vie qui grandit de l'intérieur à l'extérieur, ils ont ressenti le besoin d'affirmer leur autonomie et ne savent plus concilier tout cela avec l'obéissance. Ils croient qu'ils doivent être fidèles à eux-mêmes avec une authenticité qu'ils n'ont jamais vécue et, pour ce faire, ils ne trouvent pas d'autre moyen que de rompre avec la vie qu'ils menaient. Autorité et obéissance sont inconciliables pour la situation qu'ils vivent.
- g) Enfin, certains religieux n'ont pas fait d'expériences fondamentales de l'amour de Dieu. Ils ont travaillé, mais n'ont pas aimé. Ils se sont engagés mais ne se sont pas sentis aimés. Dieu n'a pas été pour eux un « tu », une personne, un père en qui avoir confiance à chaque moment et dans les mains de qui remettre leur vie. Jésus non plus, dont ils ont parlé tant de fois, n'a pas fini par devenir un véritable ami. Ils n'ont pas su

ainsi se sentir sous la conduite de l'Esprit Saint et se soumettre à son désir. Leur vie spirituelle a été superficielle. Ceux qui n'ont pas eu d'expériences fondamentales de l'amour de Dieu ne peuvent pas rester ainsi pour toujours. Quand le cœur n'est pas capturé par Dieu, il est occupé par d'autres réalités. Ils s'en vont donc, ils quittent la source de vie pour trouver d'autres endroits qui ne rassasieront jamais leur soif.

5. Et si on ne s'en va pas ?

Il existe d'autres catégories de personnes qui ne quittent pas la vie religieuse, mais dont la loyauté doit tout de même être mise en discussion, car la fidélité ne se brise pas seulement en arrêtant d'être religieux (quelquefois même pas ainsi) ; parfois on reste, mais on est infidèle de bien des façons.

- a) Les sceptiques. Il y a en beaucoup beaucoup dans la vie religieuse. Ceux qui regardent avec un air de supériorité ceux qui sont des enthousiastes de la vie, avec le Seigneur, avec le travail et qui disent : « Tu verras, tôt ou tard ça te passera ». Ils ne sont pas capables d'apprécier ce qu'ont les autres. Ils sont sceptiques. Oui, ils persévèrent dans la vie religieuse, mais nous pourrions-nous demander : où est la loyauté ?
- b) D'autres cherchent un « trou », un espace de sécurité, car ils ont commencé à remarquer que le terrain commence à glisser sous leurs pieds. Ils ne sont pas aussi efficaces qu'auparavant, les gens ne s'adressent pas à eux et en cherchent

d'autres, plus jeunes et plus préparés. Ils comprennent qu'ils ne peuvent pas contrôler leur vie, ils ressentent une insécurité qu'ils n'avaient jamais éprouvée auparavant. Le résultat consistera à entrer dans le « trou » de ce qui est connu, bien connu et ils renoncent à toute aventure. Ils sont de ceux qui semblent ne jamais être sûrs d'eux. La foi, en revanche, est aventure, capacité de risque, elle consiste à s'en remettre dans les mains de Dieu sans savoir ce qui arrivera le lendemain ou au moment d'après. Ceux-là sont-ils fidèles ?

- c) Il y a ceux qui sont tombés dans la frustration de leurs espérances. Mais, quel type d'espérance avaient-ils s'ils sont tombés si facilement dans la frustration parce qu'elles ne se sont pas réalisées ? L'espérance est liée à l'amour. On n'espère pas si on n'aime pas. Et elle est toujours liée à la foi, on ne peut espérer que si l'on a la foi. N'est-il pas étrange que celui qui est frustré dans l'espérance vive sans foi. Et celui qui vit ainsi peut-il être fidèle ? La fidélité est une réalité essentielle chez le croyant.
- d) Nous trouvons aussi dans la vie religieuse des personnes qui n'attendent plus rien. Elles sont épuisées, non pas à cause du travail, des efforts ou parce qu'elles ont donné leur vie à Dieu, mais plutôt à cause de la déception et du désenchantement. A leur âge, comment peuvent-elles s'attendre à ce que Dieu change leur vie ? Telles qu'elles sont, comment peut-on vivre une vie meilleure ou un amour plus généreux ? Rien de tout cela ne peut

advenir. Ces religieux vivent dans le passé, ils vivent avec nostalgie en se nourrissant de ce qu'ils ne sont plus. Comment les choses pourraient-elles être différentes de ce qu'elles sont ? Ils n'attendent plus rien de Dieu qui est devenu quelqu'un de lointain, avec lequel éventuellement il faut être bien. Mais comme ils sont loin de l'amour de Dieu !

6. Toutes les fidélités ne sont pas égales

Voilà pourquoi nous faisons ici référence à quelques-unes d'entre elles :

- La fidélité du mari amoureux qui se sacrifie constamment au travail par ses efforts pour que sa famille ait le nécessaire pour vivre, mais il ne soumet pas l'amour au travail. Il aime sa femme de tout son être et lui offre sa vie, corps et âme.
- La fidélité parfois incompréhensible de la femme, qui connaissant pourtant les faiblesses de son mari, ne le trompe pas et continue à pardonner et à aimer pour voir si l'amour surpasse le mauvais comportement de son conjoint.
- La fidélité d'un ami qui réussit à ne pas briser l'amitié, même si souvent cette amitié n'est pas comprise et est disponible à chaque geste de l'ami sans rien lui reprocher.
- La fidélité entre deux personnes qui s'aiment et conservent des liens forts de rapport interpersonnel qui n'a rien à voir avec le sexe, mais plutôt avec une amitié sincère.

- La fidélité à l'institution qui va au-delà des difficultés ou des déceptions vécues.
- La fidélité à Dieu et à son amour qui ne dépend d'aucune gratification et qui demeure constante, même au milieu de la souffrance et des incompréhensions ou aux moments sombres acceptés avec paix et confiance en la Providence et en sa sainte volonté..

7. La fidélité n'est pas univoque

La fidélité de celui qui est fidèle envers l'Institution n'est pas la même que celle du mari amoureux ; ni même celle de la femme aimante qui sait pardonner ou celle des amis que nous aimons beaucoup.

Voilà pourquoi, quand on affronte cette réalité, en la regardant en face, sans rien se cacher, on ne se sent pas totalement fidèle, car l'on voit clairement les ambiguïtés que nous vivons dans notre vie, car le centre de notre cœur n'est pas pleinement centré sur l'amour, parce que l'engagement envers les autres est trop intéressé, parce que nous percevons le manque de liberté intérieure dans tant d'esclavages auxquels nous sommes encore liés.

Nous pouvons nous sentir plus proches de Pierre qui, en une seule nuit, a été en mesure d'agir de deux façons complètement opposées : dire au Seigneur qu'il était disposé à mourir pour lui et affirmer qu'il ne le connaissait pas quand il eut l'occasion de mettre en pratique ce qu'il avait affirmé quelques heures auparavant.

La fidélité fondamentale est toujours celle que l'on a en Dieu et c'est à cette fidélité que doivent se soumettre toutes les autres. Il pourrait arriver qu'une personne, pour être fidèle à Dieu, doive rompre avec une institution. Un exemple clair : Mère Teresa de Calcutta. C'est une religieuse engagée dans l'instruction des jeunes filles de bonne famille, mais à un moment de sa vie, Dieu l'éclaire en lui faisant voir que sa vocation est autre, Dieu l'appelle à un autre service. Cela arrive à un moment simple : elle s'apprêtait à aller faire des exercices spirituels et elle eut la vision qu'elle avait déjà eue d'autres fois ; elle vit un vieillard mourir dans la rue. Mais Dieu lui offre la lumière pour comprendre ce qu'elle n'avait pas compris les autres fois. Elle devra lutter contre son Institut qui ne voulait pas la laisser partir, ainsi qu'avec la hiérarchie, car la fidélité à Dieu passe avant toute chose.

Deux types opposés de fidélités, auxquelles tant de fois on tend à succomber bien que toutes deux soient vécues comme désir du Seigneur : d'une part, la fidélité d'accomplir les promesses, les commandements, les règles et les obligations adoptées comme forme de vie ; d'autre part, la fidélité d'un amour cohérent sans divisions. Toutes les deux sont des modalités pour vivre la fidélité, mais toutes les deux regardent l'objet de la fidélité, le Seigneur et le projet de vie qui y correspond (le projet qui dérive de la fidélité). N'y a-t-il pas une autre façon de la vivre ? Je crois que oui et nous allons le voir.

8. La fidélité est possible

Malgré ce que nous avons dit, si le doute naît dans le cœur de certains quant à la possibilité d'être fidèle, il est clair que oui, il est possible d'être fidèle, l'homme peut être fidèle, la plupart des personnes sont fidèles dans leur vie religieuse, toujours avec les faiblesses propres à l'homme, mais en sachant que la plénitude de la fidélité est d'ordinaire quelque chose que l'on veut avoir mais que l'on ne possède pas. La fidélité est possible pour de nombreuses raisons :

- a) Par ce que la personne peut s'engager. L'engagement est une obligation, une parole donnée. Dans la vie, une personne opère et agit dans ce contexte. Elle accepte des obligations qui, à leur tour, créent en eux-mêmes des droits, et elle s'engage souvent par sa parole. Dans de nombreuses cultures, une poignée de mains crée des liens si forts que personne ne peut les briser et l'on demeure fidèle à ce qui a été établi. L'homme, précisément en raison de sa rationalité, en raison de sa capacité intellectuelle, est capable d'accomplir cet acte que ne peuvent pas faire les animaux. S'il n'était pas en mesure de s'engager, il ne lui serait pas possible d'être fidèle à l'engagement pris.
- b) D'un autre côté, la liberté ne s'oppose pas à la fidélité. L'homme est un être libre et la liberté est un des dons les plus précieux. Mais la liberté ne consiste pas simplement à disposer de toutes les possibilités qui peuvent s'offrir à une personne. C'est difficile à comprendre, mais le chrétien doit découvrir que la

plus grande liberté consiste à être fidèle. Si, pour certains, cela est devenu un poids ou des chaînes qui lient et ne leur permet pas d'être eux-mêmes, le chrétien, au contraire, doit le vivre avec la plus grande joie d'être libre, car sa liberté ne s'accomplit pas en faisant ce qu'il veut, mais dans l'obéissance au Père qui est dans les cieux. Et cette obéissance est fidélité vécue chaque jour de la vie.

- c) Si la fidélité est engagement, on ne s'engage pas dans l'irresponsabilité, mais dans le bon travail. Quand on ignore la parole donnée, quand les engagements ne sont pas pris au sérieux, quand on fait ce que l'on veut et non pas ce que l'on s'est promis de faire, alors on manque de fidélité. Mais ce n'est pas une situation par laquelle l'homme se sent facilement attiré. Seuls le sont ceux qui ont la forte conviction qu'ils doivent vivre leur engagement avec la maturité humaine et non avec l'irresponsabilité de l'adolescence, qui n'écoute que les impulsions de ses désirs.
- d) L'engagement, c'est quelque chose de chaque jour. Nous ne pouvons pas prédire le futur, nous ne pouvons et ne devons que vivre l'aujourd'hui, le présent. Par conséquent, chacun s'engage chaque jour, ce qui revient à dire que l'on doit être toujours fidèle. D'un côté, nous avons le désir, de l'autre, la réalité. Le désir voudrait embrasser sans mesure l'avenir, et c'est grâce à cela que l'on prend des engagements pour toute la vie. A ces moments-là, c'est l'amour qui commande. On ne pense pas à ce

qui pourrait arriver dans le futur. Si une personne s'apprêtant à professer les vœux solennels perpétuels se mettait à penser aux difficultés potentielles qu'elle pourrait rencontrer dans sa vie religieuse ou aux moments difficiles qu'elle pourrait vivre, elle ne parviendrait jamais à prononcer ses vœux et à dire un « Oui » pour toujours. Lors de la Profession (nous pourrions dire la même chose du mariage) on ne pense pas à cela, c'est un acte d'amour et l'on dit « oui » à la fidélité à celui que nous aimons et auquel nous nous donnons. La fidélité est possible parce que c'est une réponse d'amour de chaque jour, sans penser au lendemain, sans l'angoisse du lendemain dont nous parlait Jésus.

- e) Oui, la fidélité est possible, mais elle doit être bien située. Être fidèle pour toujours, ce n'est pas possible avec nos seules ressources. Il y a tant de difficultés que l'on peut rencontrer dans l'amour qu'il faut te rendre compte qu'à toi seul tu ne peux pas être fidèle pour toujours. La fidélité, il faut la vivre en Dieu. C'est Dieu qui soutient la fidélité. S'Il ne nous aide pas, nous ne pouvons pas être fidèles pour toujours, car l'effort humain à lui seul est incapable de résister à cette réalité, car même si c'est une réalité d'amour, ce n'est pas autant qu'elle n'est pas laborieuse.
- f) L'engagement concerne tout l'être. La personne tout entière s'engage dans l'acte d'amour, car la fidélité est un acte d'amour. Dans la fidélité, on donne tout ce que nous sommes et tout appartient à ce-

lui auquel nous sommes fidèles. Appartenir à cette réalité, difficile à définir, mais que nous sommes tous en mesure de percevoir quand elle se produit en nous. Nous savons ce que veut dire appartenir à quelqu'un, car quand nous le vivons, nous nous apercevons de ce que cela signifie et nous sommes capables de faire la différence avec d'autres choses que nous avons vécues. La fidélité est l'engagement d'appartenir à fond et jusqu'au bout. Voilà pourquoi, en elle nous dépendons de Dieu et il est difficile de l'atteindre par nos forces humaines. La fidélité va au-delà des simples engagements. Ceux-ci peuvent rester des éléments extérieurs, la fidélité, en revanche, va vers l'intérieur.

- g) L'histoire du salut démontre la possibilité de la fidélité. Celle-ci naît de Dieu : Il est fidèle parce qu'il aime. Il a toujours aimé et il aimera toujours. « Annonce au matin ton amour, ta fidélité au long des nuits » (Ps 91, 3). Dieu appelle les gens de foi à répondre avec fidélité (cf. Ps 89). L'amour de Dieu manifesté d'une façon incroyable dans l'alliance ne fait jamais marche arrière. L'Ancien Testament est rempli d'exemples de la fidélité de Dieu. A cette fidélité, on répond par la confiance, en croyant et en se confiant à lui. La foi est le point de départ de la fidélité de l'homme. Cet engagement fidèle est vécu avec une attitude d'abandon aimant à Dieu et aux hommes.
- h) Si Dieu s'est définitivement donné à l'homme en l'aimant jusqu'à l'impensable, au point de donner

sa vie sur la Croix, la réponse de l'homme veut se situer sur cette même ligne. La fidélité possède donc une composante définitive. Ensuite, elle pourra aller de l'avant ou non, un engagement pourra faillir pour de nombreuses raisons, mais la fidélité comme engagement définitif a un sens. Dieu ne garantit pas la tranquillité et c'est pourquoi il pourra y avoir des difficultés comme ce fut le cas pour Jésus au long de sa vie. Mais quand Dieu donne une vocation, il met sa semence et, en elle, une espérance de vie.

9. La fidélité vue comme croissance

Comme nous l'avons vu, la fidélité peut être vécue en ce qui concerne l'objet de la fidélité à Dieu et au projet de vie qui en dérive. C'est la façon la plus commune de la vivre, aussi bien comme accomplissement d'une promesse que comme amour cohérent sans divisions.

Toutefois ce n'est pas la seule façon de la vivre. Il existe un type de fidélité qui fait référence non pas tant à l'objet, mais plutôt au sujet. Dans ce cas, la clef, c'est la croissance. De la sorte, la fidélité se vit de façon différente.

Nous voyons donc apparaître ici un concept dont on parle et écrit peu : la croissance. Nous l'appliquerons à la fidélité et il devrait être appliqué à toute la vie. Nous disons que la fidélité vocationnelle est une vie en croissance.

a) Très souvent, l'éducation que nous avons reçue fait que tout est centré sur le fait de donner à l'étu-

diant. Pensons à ceux qui entrent au noviciat ou qui se trouvent en formation. Doctrine et normes de conduite étaient l'élément fondamental. Il fallait transmettre aux nouveaux ce qui avait été reçu par les prédécesseurs ou par l'institution ou par ce que disait le Magistère ou les théologiens. Le point focal du maître consistait à enseigner et celui de l'élève à acquérir des connaissances. Mais l'état d'âme pour recevoir tout cela ne pouvait pas s'enseigner et, ainsi, le résultat était que la générosité était bloquée. Pourquoi tant de jeunes qui ont vécu une vie généreuse commençaient à avoir des approches différentes quand ils finissaient leur parcours de formation ou même quittaient la vie religieuse ? Pourquoi des personnes ayant déjà accompli un certain cheminement font-ils les exercices spirituels, écoutent-ils l'Évangile avec le cœur ouvert, avec pour résultat final le simple désir de renouveler leur engagement et rien d'autre ? Ont-ils oublié leur histoire ? N'ont-ils rien appris de la vie et se comportent-ils donc comme s'ils étaient vingt ans plus jeunes ? A quoi a servi ce qui a été leur drame existentiel ?

- b) Peut-être leur façon de se positionner dans la vie (non pas tant les valeurs, mais la façon de les vivre) n'est-elle pas correcte. C'est là qu'apparaît le concept de croissance. La fidélité vocationnelle est possible, mais toujours faite comme une vie en croissance.
- c) Essayons de nous concentrer sur la croissance. Comment était l'éducation ? La meilleure chose

de la didactique traditionnelle était qu'elle se centrait sur le désir. Celui-ci se réglait sur les idéaux qui constituait l'objectif de la personne. Les idéaux pouvaient être très élevés et plus ils l'étaient, plus le désir s'enflammait. Pensons avec quel amour nous voulions aimer Jésus, suivre l'Évangile ou vivre les Béatitudes. Mais, qu'est-il arrivé ? Parfois nous vivions en nous trompant nous-mêmes, en cherchant à atteindre certains idéaux sans être conscients de notre réalité, et quand nous nous heurtions à elle, nous arrivions à la déception, au découragement et, parfois, à la conscience que nous avons perdu notre temps.

Toutefois la croissance ne nie pas les idéaux, elle les met à leur place, afin de découvrir que la source de la vie chrétienne n'est pas le désir mais l'obéissance de la foi. La personnalisation représente donc un tournant. Le fondement de l'éducation ne se trouve pas dans ce que nous recevons de l'extérieur, de l'institution et qu'il faut assumer le mieux possible pour s'adapter à elle, mais dans une croissance à travers laquelle le candidat est sujet et maître de son histoire et prend en main sa vie en cherchant à trouver la volonté de Dieu de façon autonome.

d) En appliquant tout ceci à la fidélité, nous pouvons dire :

* ce n'est pas une situation réalisée une fois pour toutes, c'est un parcours, un processus de croissance où l'on apprend à vivre la volonté de Dieu ;

-
- * la chose fondamentale ne réside pas dans ce que l'on fait, mais elle réside dans le cœur et dans la façon de vivre la réalité ;
 - * le facteur décisif n'est pas d'assimiler ce qui vient de l'extérieur, mais d'apprendre à vivre du dedans ;
 - * il est nécessaire d'apprendre à se situer dans le moment de la vie que nous sommes en train de vivre, sans ressentir la nostalgie du passé ou l'absence des temps qui ne sont pas encore arrivés ;
 - * il est dangereux de brûler les étapes ou de vouloir aller plus vite que ne le requiert le processus, car cela peut nous conduire à l'échec ;
 - * ce qui compte, c'est la dynamique de transformation de la personne de l'intérieur de sa subjectivité ;
 - * le critère du changement ne doit pas être administré par l'institution, mais il dépend de la croissance intérieure du sujet accomplie par l'Esprit Saint.
- e) Mener une vie dans un processus de croissance comporte :
- * être conscient que la subjectivité n'est pas donnée une fois pour toutes, mais qu'elle est en croissance et s'apprend peu à peu ;
 - * il n'y a pas de processus de croissance sans tenir compte du rythme du changement intérieur, car il arrive un moment où l'idéal vient à faire défaut et tu te retrouves face à ta réalité ;

- * connaître sa propre histoire, en se rendant compte qu'elle possède une unité qui est ton histoire du salut, où chaque partie a un sens et qu'aucun fait de celle-ci ne perd son sens si on la considère avec les yeux de Dieu ;
- * cela comporte un changement dans la dynamique de conversion ;
- * il existe une claire distinction entre les identités personnelle et sociale, qui peut être exprimée ainsi : Suis-je moi-même ou est-ce que je cherche à être ce que les autres attendent de moi ? Est-ce que je vis dans ma réalité ou en me basant sur les idéaux de sainteté ?
- * il est nécessaire de distinguer entre idéal et réalité comme clef de l'âge adulte.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Que veut dire pour toi la fidélité ?
- 2) Comment l'as-tu comprise au long des diverses phases de ta vie ?
- 3) A partir d'où vis-tu ta vie et combien y a-t-il en elle d'acceptation et de croissance ? De quoi te rends-tu compte ?
- 4) Quels changements serais-tu obligé de faire dans ta vie pour vivre la fidélité et la vie comme un processus de croissance ?

Suggestions pour le discernement communautaire

- 1) Comment est-il possible de faire croître tout ceci dans notre communauté ?

- 2) Quelles sont les objectifs qui exigeraient une fidélité communautaire ?
- 3) Y a-t-il des aspects de notre communauté qui peuvent donner lieu à la déception, à la désillusion, à la séparation d'avec le groupe, à l'individualisme ? Que ferais-tu si c'était le cas ?
- 4) Quelle est l'attitude nécessaire pour nous conduire à un véritable discernement communautaire ? Que nous manque-t-il ?

Suggestions pour une journée de prière

- 1) Commencer par une prière en commun pour être en présence de Dieu.
- 2) Lire le sujet ou une partie choisie personnellement.
- 3) Partager certains points de la réflexion personnelle ou des suggestions pour le discernement communautaire.
- 4) Prières en commun.
- 5) Prière finale.

Textes bibliques

- Dieu, rocher éternel qui ne se brise jamais : cf. Dt 7, 9 et 32, 4 ; Is 26, 4 et 49, 7.
- Dieu fait ce qu'il promet : Nb 23, 19 ; Mal 3, 6.
- Fidélité de Dieu à Moïse : Ex 34, 6-7 ; à Abraham : Mi 7, 20 ; envers le Peuple : Dt 7, 9 ; à David : 1R 8, 26.
- Ses promesses ne mentent pas : 2S 7, 28.
- Amour éternel, malgré les péchés : Ps 98, 3 ; Ps 118.
- Amour de père : Ex 4, 22 ; Dt 8, 5 ; 14, 1 ; Is 63, 16 ; Jr 3, 19 ; 31, 20.

- Amour de mère : Is 49, 15-16 ; 66, 13.
- Amour de mari : Os 2, 16-22 ; Is 54, 5-8 ; 62, 4-5 ; Jr 3, 20 ; Ez 16, 23.
- Dieu se fait histoire dans le Christ : Ga 4, 4 ; He 1, 1-2.
- Attend le retour du Fils : Lc 15.
- Son appel est irréversible : Rm 3, 3-4 ; 11, 29 ; 2Ti 2, 13.
- Le Christ est le « oui » à toute promesse : 2Co 1, 20 ; l'« Amen » : Ap 3,14 ; le « témoin fidèle » : Ap 1, 5 ; 3, 14.
- En Lui s'accomplissent les promesses que Dieu fit aux patriarches : Lc 1, 54-55. 72-73 ; He 13, 32-34 ; Rm 15, 8.
- Il est notre espérance : 1Tm 1, 1.

Nous vivons dans la fidélité :

- Si nous ne désirons pas ce que nous avons consigné à Dieu.
- Si la croissance est la dynamique constante de notre vie.
- Si l'on vit de l'intérieur et non pas seulement en cherchant à assimiler ce qui vient de l'extérieur.
- Si l'on ne désire pas sauter des passages de la vie par pur perfectionnisme.
- Si le principal dans la vie n'est pas ce que l'on fait, mais ce que l'on vit avec le cœur.
- Si nous accomplissons un changement de conversion.
- Si nous soumettons toute autre fidélité à notre fidélité à Dieu.

FIDÉLITÉ FACE AUX DÉFIS DE LA VIE RELIGIEUSE

Nous parlons de la fidélité, mais fidélité à quelle vie religieuse ? Car nous devons reconnaître que la vie consacrée se trouve aujourd'hui devant de grands défis. Ceci nous conduit avant tout à établir un diagnostic de ces grands défis et avec une telle ampleur qu'il ne s'agit pas de le faire pour suivre une mode. La problématique actuelle est si sérieuse que nous ne pouvons pas trouver vraiment des réponses sans une profonde connaissance des défis qui se posent à la vie consacrée. C'est en partant de cela que nous pouvons nous poser des questions sur l'avenir de la vie religieuse.

1. Vivre la centralité évangélique

La nécessité de vivre vraiment l'Évangile en profondeur nous oblige à clarifier notre vocation et notre charisme. Pratiquement, après Vatican II, ceux-ci ont été modelés à travers la rédaction des nouvelles constitutions. Ce fut le plus grand défi relevé par l'institution. Mais est-ce suffisant ? Une législation suffit-elle pour comprendre le sens de son propre charisme ? N'y a-t-il pas, une fois de plus, le danger de vivre les défis de façon plus exté-

rieure, dans les lois, mais pas tant dans les processus de conversion ?

Vivre l'Évangile dans son originalité est un défi auquel nous ne pouvons pas répondre simplement en changeant et en clarifiant les fondements au niveau théorique. Cela suppose une énorme clairvoyance de ce qu'est la foi dans les processus humains. L'objectif donné par l'institution ne suffit pas, il faut l'expérience subjective de ses propres processus. Cela est important car nous, par principe, nous renonçons à une série de médiations de réalisation humaine. C'est dans ce renoncement que nous accomplissons un saut de qualité de la foi pour suivre le Christ ; cela veut dire entrer dans la sagesse de la croix.

Par conséquent, ce défi se situe d'une part comme une intégration de l'humain et de l'autre et, en même temps, en lien avec la *sequela Christi*, où l'élément fondamental est la foi dépouillée dans la sagesse de la croix.

Voyons ici notre vie religieuse face au premier défi : jusqu'à quel point nous sommes fidèles à l'Évangile dans la vie consacrée et comment nous l'incarbons dans les Constitutions.

2. Notre Dieu

L'autre défi, c'est Dieu, notre vrai Dieu. Car il est indispensable de retrouver le sens de Dieu au milieu de notre monde utilitariste : notre monde,

nous devons le reconnaître, ne valorise que ce qu'il contrôle et devant cela notre Dieu ne « sert » à rien. Par notre vie religieuse, nous confessons dans la foi que notre Dieu n'a pas besoin de se justifier sinon pour soi-même, comme amour, comme sans-raison. Et la vie religieuse fait partie de ce « sans-raison ». En conséquence, c'est la plus grande affirmation du sens de Dieu pour l'homme. Par conséquent, la vie consacrée doit retrouver dans notre monde tout ce qui concerne Dieu et ce qui donne de la valeur à celle-ci : la prière, le don gratuit, l'amour sans limites, le dévouement désintéressé, la souffrance supportée comme grâce, vivre sous la protection de la Providence.

De cette façon, nous manifestons aux yeux des gens qui est notre Dieu. Nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas le contrôler ; il est trop au-delà de tous nos efforts pour l'atteindre. Dans un monde athée, la vie consacrée est appelée à retrouver l'unique Dieu comme sauvegarde. Voilà pourquoi nous n'avons aucun complexe pour confesser notre foi, mais, au contraire, nous devons briller devant le monde et l'histoire. Nous voyons clairement que quand Dieu disparaît de l'horizon des personnes, celles-ci se détruisent.

Sommes-nous fidèles à Dieu, à notre Seigneur Jésus-Christ ou bien à l'image d'autres dieux que nous nous sommes fabriqués et que nous suivons ?

3. Heureux les pauvres

Pourquoi le thème des pauvres est-il toujours un défi pour la vie religieuse ? Et précisément quand la plupart des institutions religieuses, surtout féminines, sont nées au service et pour aider ces pauvres. Ceci vaut aussi pour notre institution. Souvenons-nous de l'expérience de Joseph de Calasanz, la naissance et la raison de l'Ordre.

Peut-être parce que, quand nous examinons et quand nous regardons nos œuvres et que nous faisons le point sur notre dévouement, nous revoyons notre identité et nous voyons non pas ce que nous disons, mais ce que nous faisons, et nous constatons que tout n'est pas évangélique. Est-il vrai que notre Eglise est une Eglise de pouvoir ? Est-il vrai que les Institutions religieuses ne sont pas autant au service des pauvres – nous parlons en général – qu'elles le disent ou de la même façon qu'elles le furent initialement ?

En même temps, parce que, dans la révision des processus historiques et culturels, il y a eu un renouveau de la mentalité, le refus d'un paternalisme social qui oblige à repenser le service des pauvres.

En lien avec ce thème, il y a le fait de vivre dans la pauvreté. Qu'est-ce que la pauvreté pour nous ? Une norme ascétique ou doit-elle être une option existentielle de pauvreté, avec une dynamique de conversion affective ? Vivons-nous la pauvreté ou parlons-nous d'elle ? Il suffit de faire un examen

de vie, de nos maisons et des autres réalités pour pouvoir donner une réponse à cette question. Et pourtant, il faut être fidèle à la suite de Jésus qui n'avait pas où poser la tête.

Il faut également dépasser tout paternalisme envers les pauvres. L'Eglise a eu la tendance à situer sa mission davantage comme bienfaisance, comme charité, que comme engagement et lutte en faveur des marginaux et des exclus. Il faut avoir une nouvelle conscience de la mission. Par conséquent, les pauvres n'acceptent plus aucun paternalisme et cette situation est un appel à une conversion évangélique, une conversion vers la mission authentique qui, en définitive, consiste à se convertir à la pauvreté.

4. Dieu amour et l'homme créature

C'est le défi de toujours, formulé d'une autre manière. C'est le défi de la relation entre évangélisation et justice ou entre salut et réalisation humaine. Etant donné que nous avons parlé des marginaux, en leur appliquant la question, nous pouvons la poser de la façon suivante : faut-il évangéliser les pauvres ou les libérer ?

L'Eglise et les institutions doivent se poser des questions sur ce thème, sur le fait d'être signe ou non des droits de l'homme et, en dernière instance, de l'homme lui-même, sans pour autant entrer dans les schémas politiques qui ne font qu'engourdir ce que l'on veut affronter et résoudre.

Au fond, nous sommes en train de parler de la relation qui doit exister entre l'Eglise et le Royaume. Si l'Eglise est un vrai signe du Royaume, dans la mesure où elle incarne la volonté de Dieu dans un monde plus juste, plus conforme aux valeurs évangéliques, alors ceux que l'on considère généralement comme malheureux sont heureux ; il suffit de lire les béatitudes du discours sur la montagne.

Certes, ce défi des déshérités ne peut pas se comprendre uniquement dans une dimension sociale, comme une transformation humaine. Dans ce thème se pose le mystère du mal, la profondeur de la souffrance humaine. Voilà pourquoi, plus qu'un problème social, c'est un problème de la condition définitive de l'homme qui, en dernière instance, se réfère au mystère rédempteur de la croix. Le problème de la pauvreté ne peut pas être défini sans partir de la révélation, de l'amour de Dieu en communion avec les hommes, incompréhensible dans l'acte dans lequel il assume lui-même le mal, la douleur et le péché de tous les hommes. C'est ainsi que nous rencontrons Jésus qui s'est fait pauvre pour nous, pour nous enrichir par sa pauvreté.

Nous avons besoin d'être fidèles envers les pauvres, envers la dynamique du Royaume comme un monde meilleur que celui qui existe, pour lequel il faut lutter et travailler, fidèles envers ceux qui souffrent à cause du mal et de l'injustice, en témoignant d'un Dieu qui les défend, même si souvent il est difficile d'entrevoir cette défense.

Comment réagissons face à ces défis ? Les convertissons-nous en dévotion ou nous appliquons-nous par notre action ?

5. Institution et charisme

Cette bipolarité est présente non seulement dans la vie consacrée, mais dans l'Eglise elle-même. Celle-ci est, d'une part, l'institution et, comme telle, exige des lois, des règles, une autorité, une médiation entre les réalités données. Mais, d'autre part, c'est l'œuvre de l'Esprit Saint, qui habite en elle, qui suggère ce qu'elle doit faire, qui lui rappelle le Seigneur Jésus et ce qu'il fit et enseigna et qu'il sera avec elle jusqu'à la fin des temps.

On peut affronter ce défi de différents points de vue :

- a) Dans la vie religieuse, il faut avant tout retrouver le sens charismatique qui est son essence même. Que voulons-nous que soit la vie religieuse ? Un simple style de vie que l'on adopte pour diverses raisons ou plutôt un signe prophétique au sein de l'Eglise ? Notre mentalité est-elle plus charismatique ou institutionnelle ? Qu'est-ce qui attire le plus : l'obéissance ou l'authenticité de la vie qui veut suivre son propre chemin, sans doutes, à l'écoute de l'Esprit, mais sans omettre le discernement et l'aventure personnelle ?
- b) Il faut découvrir un élément important dans la vie consacrée : l'autorité, qui existe non pas tant

pour veiller à l'institutionnel, le défendre et l'accomplir, mais plutôt pour guider le discernement d'une communauté à la recherche de la volonté de Dieu. Il ne faut pas opposer les deux éléments, mais souvent, dans la vie consacrée, il y a une surcharge du juridique, et il faut dépasser cela.

- c) Si nous nous arrêtons sur un élément important de la vie religieuse comme la communauté, il apparaît très différent de la concevoir comme quelque chose qui provient d'en haut et indique ce qu'il faut faire ou comme un processus communautaire de participation à tous les niveaux.
- d) Le binôme institution–charisme conditionne la mission elle-même. Car ce n'est pas la même chose de la vivre comme un travail qu'il faut accomplir et que l'on a choisi ou comme une consécration à laquelle l'Eglise a appelé une personne ; et ce n'est pas la même chose de vivre la mission uniquement sous ses formes institutionnalisées ou la vivre dans la recherche de nouvelles formes à créer, ce qui suppose un discernement évangélique et, en même temps, des circonstances du monde actuel.

Tout cela requiert un engagement pour être fidèle quand le cœur se sent mû par l'Esprit Saint, toujours sans se laisser prendre aux pièges que présentent souvent les passions ou les faiblesses dans lesquelles nous tombons facilement. Les défis qui se présentent à la vie religieuse sont nom-

breux. Pour cela, notre fidélité à quel genre de vie religieuse doit-elle être potentialisée selon les défis que nous présentons ici ?

6. La sécularisation

La sécularisation est la nouvelle façon pour l'homme de se situer dans notre monde, dans lequel il y a eu un processus social, culturel et historique qui s'éloigne de ce qui s'est vécu jusqu'à récemment encore. La spécificité de cette sécularisation, c'est que, désormais, on ne lit plus tout selon le théocentrisme qui dominait auparavant le panorama de l'homme, mais selon un anthropocentrisme selon lequel on regarde et l'on veut comprendre tout du point de vue de la personne. L'homme se situe dans ce monde sans recourir à une explication religieuse, transcendante, car il ne la croit pas nécessaire. Par conséquent naît aussi la critique radicale du religieux. Ce processus est post-chrétien, car en un certain sens, c'est une réaction au christianisme qui voulait baptiser toutes les réalités humaines et ainsi l'Eglise était une Eglise de chrétienté.

Quelles implications ce défi peut-il créer pour la vie religieuse ?

- a) Si la vie consacrée est et doit être signe du Royaume, comment peut-elle l'être aujourd'hui, quand tant de choses ont changé ? Ce n'est pas la même chose de l'être dans un monde théocentrique ou dans un monde séculier. Les façons et

les formes seront totalement distinctes. Faut-il chercher à maintenir les modes monastiques qui la séparent du monde ou préférer choisir un style de vie plus conforme au monde dans lequel elle se situe ? Il s'agit d'assumer ou de ne pas assumer la sécularité ?

- b) Dans ce monde sécularisé, il faut entretenir une relation différente avec lui. Voulons-nous que la vocation soit considérée comme un simple devoir que nous faisons comme beaucoup d'autres personnes font les leurs ou cherchons-nous à être des manifestations de l'amour incommensurable de Dieu qui prend soin de ses enfants et concevoir la mission précisément comme une façon de rendre visible cet amour ? Comment nous positionner dans ce monde de pleine autonomie humaine où l'on n'organise rien avec Dieu, nous qui nous sommes engagés à suivre Jésus et qui voulons tout faire pour lui ?
- c) Le monde théocentrique donnait beaucoup d'importance à la prière ; si Dieu dirige tout, il fallait rester en contact constant avec lui. Il n'en est pas ainsi dans le monde sécularisé. Cela requiert une redécouverte totale de la prière. Une prière plus adaptée à la conscience critique de l'homme, et, en dernière instance, au sens du mystère et de la nudité de la foi. Nous ne sommes donc pas dans un monde sacré, mais dans un monde où la présence de Dieu se perçoit davantage par la foi.

- d) D'autres aspects de cette relation avec le monde : assumer la sécularisation suppose davantage de respect pour l'humain ; assumer un monde avec tout ce qu'il a de ténébreux, mais en même temps avec le maximum de respect de la liberté. C'est le défi consistant à être des prophètes dans un monde sans Dieu, sans être complexés pour notre foi, mais en témoignant que Dieu est le Seigneur de notre histoire. Mais nous ne pouvons pas affirmer cela, sinon dans la mesure où nous possédons une conscience critique de la sécularisation et dans la mesure où nous sommes capables d'intégrer cette sécularisation.

7. Attitudes possibles face aux défis

- a) Le premier est le comportement de peur et de fuite. C'est normal. Ce que nous avons dit et les questions posées entraînent une insécurité. Très souvent, dans un état d'insécurité, on cherche des réponses rapides. Or on a plus ou moins constaté que cela ne produit pas de résultat, mais comme on ne peut pas tenir longtemps dans l'état d'insécurité, on fuit.

Dans cette situation, on recourt souvent à des recettes qui procurent une certaine tranquillité, car on pense ainsi bloquer le mal. Dans la vie religieuse, cette fuite peut se produire dans deux directions : la première, vers une spiritualisation, c'est-à-dire la peur de se confronter avec la réalité,

et l'on élève alors tout au spiritualisme ; ces spiritualisations sont néfastes car elles ne sont que la peur de se confronter avec la réalité et on la fuit en se réfugiant dans ce qui tranquillise psychologiquement. La deuxième, c'est la rationalisation, à savoir que devant ce qui arrive, on effectue une rationalisation qui, en soi, pourrait être valable, mais qui, en pratique, occulte des intérêts déterminés qui sont souvent plutôt inconscients.

- b) L'attitude contraire. Dans les époques de transition, le futurisme et un certain prophétisme redeviennent à la mode. Ainsi l'on croit avoir une réponse exacte de ce qui se passe dans la vie religieuse, comme ceux qui affirment qu'elle est en train de disparaître car elle est le fruit d'un charisme personnel, privé, sans avenir, qui sera remplacé par d'autres mouvements ecclésiaux.

Nous nous trouvons face à une réalité ambiguë, notamment parce qu'on peut se demander pourquoi des mouvements ecclésiaux ont disparu par le passé alors que bien des Ordres et Congrégations religieuses demeurent. Il faut se demander si l'on est dans l'authenticité, dans le permanent, ou s'il faut penser, puisque la vie religieuse perdure alors que d'autres mouvements disparaissent, si ce n'est pas par leur valeur intrinsèque, mais par routine que les institutions tendent à perdurer ? Et en période d'incertitude, les institutions tendent à s'affirmer, mais pas en raison de leur valeur intrinsèque.

- c) Attitude de discernement. C'est l'attitude qui porte à se demander loyalement où va la vie religieuse et à la lumière de l'Esprit, avec toutes les médiations possibles, qui cherche à discerner cela. Il est vrai qu'en se posant une telle question, on doit adopter un certain détachement afin que nos propres intérêts n'influent pas sur notre discernement.

8. Lignes futures

Nous en citons quelques-uns brièvement, sans pour autant vouloir être prophète d'un thème si complexe, pour lequel une lumière ne peut pas nous manquer.

- a) Option pour suivre Jésus. C'est un aspect fondamental. C'est l'option en faveur du radicalisme chrétien. Disons qu'il faut aller à la suite du Maître, mais il est nécessaire d'examiner la vérité de cette affirmation. La vie religieuse doit être un signe radical de l'Évangile. Il faut voir la fidélité que nous conservons quotidiennement pour cela. Voilà pourquoi il faut changer tant de mentalités et ne pas conserver certains centralismes où nous stagnons.
- b) L'identité de nos communautés. À l'avenir, il sera nécessaire de procéder non pas tant par l'institutionnel, mais plutôt par le style de vie. Plus que respecter les règles, une autre façon de vivre en commun est nécessaire. Ceci n'ôte rien

à l'observance des Constitutions, mais souvent celles-ci peuvent être interprétées d'une autre façon. Pour cela, plus que de s'en tenir à l'institutionnel, il faut se laisser guider par la lumière de l'Esprit qui souffle et par ceux qui se sentent appelés à la vraie *sequela Christi*. Nos communautés nécessiteront moins de signes sacrés pour se faire présentes au milieu des hommes.

- c) Contemplation et engagement pour l'homme, et cela en union intime. Nous ne pouvons pas séparer ces deux aspects, nous ne pouvons pas comprendre la vérité de l'un sans celui de l'autre. La vie religieuse ne pourra pas être une authentique *sequela Christi* si elle n'inclut pas la lutte pour la défense de l'homme, de ses droits, de la justice, de la paix et si tout ceci ne devient pas réalité dans la communauté elle-même et dans la mission qu'elle exerce. C'est ici que la foi joue sa crédibilité. Ne jouons pas trop avec le spiritualisme, Dieu humanise l'histoire.
- d) Dévouement à l'égard des déshérités. C'est l'option en faveur des marginaux. Cela ne signifie pas entrer dans des options de classe, mais manifester l'amour préférentiel de Jésus pour les pauvres, pour les pécheurs, pour ceux qui étaient rejetés par qui s'estimait juste à son époque. La vie religieuse, si elle est *sequela Christi*, ne peut pas agir autrement que le Maître a agi. Le contraire fausserait la façon de suivre le Christ.

- e) La dimension contemplative de la vie. Le futur de la vie consacrée qui, d'une part devient toujours plus mission parmi les hommes, devra, en même temps, rester beaucoup plus enraciné dans la confession explicite de la foi dans notre monde sécularisé, dans une certaine expérience intense de Dieu. Il faut favoriser cette expérience de Dieu, sans la convertir en spiritualisme, car c'est dans la réalité humaine que l'on rencontre Dieu.
- f) L'intégration du rôle de la femme. Cela devient très important pour l'avenir de la vie consacrée. Cela constitue une révolution qui sera pour le bien de la vie religieuse.

9. Principes qui orientent les lignes du futur

Rappelons brièvement certains principes qui doivent orienter les lignes d'avenir que nous avons indiquées au point précédent.

- a) Premièrement, lucidité évangélique. Qu'est-ce que cela signifie ? Que l'Évangile n'est pas un modèle normatif de vie, même s'il faut l'accomplir pour être bien avec Dieu ou pour devenir des « saints ». Ce n'est pas non plus un idéal d'exigences, qui ferait qu'on deviendrait de plus en plus exigeant au fur et à mesure qu'on le lit. C'est plutôt un esprit qui se personnalise en l'homme et qui réalise la liberté personnelle, sceau de la nouvelle Alliance.

- b) Lucidité aussi par rapport au modèle de la vie religieuse. Quel type de vie consacrée voulons-nous et sommes-nous en train de construire ? Par notre comportement, notre façon de faire, nos habitudes, nous sommes déjà, sans le vouloir, en train de créer une modalité déterminée de vie religieuse. L'important serait d'affirmer et de créer son aspect charismatico-prophétique. C'est ainsi que nous devons suivre Jésus. C'est ainsi que la vie religieuse doit être signe dans l'Eglise. C'est ainsi qu'elle doit se révéler aux hommes. Par conséquent, il faut chercher à ne pas suivre la mode, à ne pas céder à certaines valeurs de notre monde. La façon dont les Fondateurs ont érigé les instituts sur la roche inébranlable de l'Evangile et de la vraie suite du Christ doit retenir notre attention.
- c) Ignace de Loyola recommandait souvent l'indifférence spirituelle envers toute chose, et donc vis-à-vis des résultats auxquels nous arrivons. Cela veut dire que nous n'avons pas déjà établi certains schémas auxquels aboutir, sinon celui de laisser la liberté à l'Esprit de conduire la vie religieuse où il veut. Ce n'est pas l'indifférence face à la réalité, mais la liberté crée une certaine distance vis-à-vis de ses intérêts égoïstes pour se placer en situation de disponibilité de foi, en quête de la volonté de Dieu, attentif au souffle de l'Esprit, sans se laisser conditionner par ce que nous voulons en justifiant évangéliquement

nos propres désirs. Nous devons toujours nous demander : que veut le Seigneur ? Et, pour le discerner, il faut vivre dans une indifférence spirituelle, qui n'est pas le zéro de la balance, mais qui consiste à placer sur un plateau la volonté de Dieu et sur l'autre notre volonté.

- d) Faire une analyse sincère des faits, des comportements, du style de vie. Si nous voulons que la vie religieuse suive Jésus, nous devons nous examiner en vérité sur ces réalités. En tout cela, il doit y avoir une vraie fidélité à la volonté du Seigneur.
- e) Soigner l'éducation de la foi. Il faut insister sur cet élément. La vie religieuse ne peut pas trouver son avenir sinon en partant des racines de l'Évangile, dans l'expérience de Dieu et de la suite du Christ, dans la fidélité au radicalisme de l'Évangile et, encore plus profondément, de la foi et de la révélation, de ce qui est donné par pur amour gratuit par le Christ notre Seigneur.
- f) Un autre élément consiste à positionner toutes les questions que l'on se pose, les données ou les jugements émis à l'horizon du temps. Si nous nous demandons si nous vivons la vie religieuse aujourd'hui mieux qu'il y a trente ans, quel sens a cette comparaison ? Je peux simplement demeurer au niveau des formes externes et donner une réponse concrète ; mais je peux répondre avec une profondeur à laquelle les for-

mes externes ne comptent pas, mais d'autres valeurs. Par exemple, on peut dire qu'avant le sens de la prière était plus fort (nous pouvons le supposer), mais aujourd'hui on ressent davantage l'expérience de Dieu. Avant, le sens communautaire était plus fort, mais aujourd'hui il y a davantage de communication interpersonnelle. Par conséquent, il nous faut être attentifs aux comparaisons qui doivent être resituées dans le temps et il est donc parfois difficile d'établir des comparaisons entre le passé et le présent. En cela, nous devons comprendre aussi qu'il faut être attentif à un certain prophétisme qui peut naître face au futur et il faut considérer d'un œil critique ce que nous avons dit de ce futur.

La fidélité est requise dans l'aujourd'hui que nous devons vivre, tout comme la vie religieuse. Et ceci, sans nous compromettre, mais en nous assurant que les options de l'avenir soient authentiques, vécues en profondeur et nées de l'Évangile, à la suite de Jésus.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Qui est ton Dieu ? Mentionner ses caractéristiques.
- 2) Comment vis-tu ta relation à Dieu dans ce monde sécularisé ?
- 3) Les défis exposés te font-ils peur ou au moins certains d'entre eux ? Pourquoi ?

- 4) Aimes-tu de tout cœur ta vie religieuse ou est-elle simplement devenue un lieu de permanence ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Ta communauté vit-elle en étant tournée de manière significative vers les gens du dehors ?
- 2) Ta communauté est-elle fidèle envers les déshérités ? Comment peux-tu le prouver ?
- 3) Comment ta communauté vit-elle dans ce monde sécularisé ?
- 4) Quels sont les défis les plus importants pour ta communauté ?

Suggestions pour un jour de prière

- 1) Se mettre en présence de Dieu.
- 2) Examiner les principaux défis communautaires dans notre monde. Comment agir face à eux. Lignes futures où s'engager.

Nous sommes fidèles à une nouvelle vie religieuse :

- Si la chose la plus importante c'est l'Évangile et non pas d'exécuter les lois.
- Si le Dieu auquel nous nous donnons dans la vie religieuse est un Dieu qui rend humain.
- Si l'autorité encourage le discernement commun de la volonté de Dieu.

- Si nous acceptons que l'Eglise ne soit pas une Eglise de pouvoir de chrétienté.
- Si nous cherchons à être la manifestation de l'amour incommensurable de Dieu qui garde ses enfants.
- Si nous percevons Dieu dans la foi.
- Si notre engagement envers les déshérités est vrai.
- Si nous soignons davantage le style de vie que des simples comportements.

SUIVRE LE CHRIST (*SEQUELA CHRISTI*) DANS LA FIDÉLITÉ

Une des expériences les plus profondes de la personne consacrée, c'est qu'elle a été appelée. Elle ne se trouve pas là simplement par un acte de volonté. Cela ne dépend pas de ses efforts. Cela semble être une grande limite ! Avec l'expérience de l'appel, l'exigence d'une réponse fidèle naît du dedans. Nous croyons qu'il est impossible de vivre si nous ne vivons pas dans la fidélité, même si cela est difficile. Quand Dieu appelle, il faut être fidèle. Mais comment l'être, car nous sommes si petits et si pauvres ? Si Dieu n'entre pas dans notre vie et ne donne pas ce qui nous sert, nous ne réussirons jamais à poursuivre la voie que nous désirons. L'infidélité effraie, mais la fidélité comporte de durs efforts. Qui peut nous aider en cela, sinon le Seigneur ?

1. Élément de référence

« La suite du Christ est la norme et la règle suprême de notre vie » (C 17). C'est la réalité qui conditionne l'existence entière du piariste. L'entrée dans la vie religieuse commence par le noviciat, mais les motifs de cette entrée sont divers et varient d'une personne à l'autre. Certains ont été appelés

par l'idéal incarné dans des personnes connues ; d'autres, par une force ressentie intérieurement comme un feu qui les brûlait et qui les a conduits à demander l'admission dans l'Ordre ; d'autres par le discernement fait dans les situations de leur vie ou par le simple contact avec les religieux de l'Institut qu'ils ont ensuite choisi et en raison du rapport sérieux qu'ils ont conservé avec ces personnes. Multiples peuvent être les motivations, mais derrière elles, pour soutenir ce qu'ils ont vécu comme un appel, se trouve le critère fondamental qui règle leur vie : la *sequela Christi* pour suivre Jésus.

1. La conscience de la *sequela* dérive d'une double expérience : en premier lieu la Parole : « Notre Sauveur appela ceux qu'il voulut pour former le groupe de ses disciples » (C 15). Marc dit pratiquement la même chose : « Puis il gravit la montagne, et il appelle à lui ceux qu'ils voulaient. Ils vinrent à lui et il en institua Douze pour être ses compagnons et pour les envoyer prêcher... » (Mc 3, 13-14).

Dans le texte apparaissent trois éléments auxquels nous devons être fidèles : l'appel, la communauté et la mission. En premier lieu, l'appel : la conscience d'avoir été appelé personnellement par Dieu constitue l'expérience fondatrice de toute vocation. L'appel requiert une réponse fidèle. Après, on peut répondre ou ne pas répondre. Les Douze répondirent, le jeune homme riche, non. Mais, dans ce cas, le Seigneur était triste, car face à sa requête, l'homme, en soi libre, doit obéir à la vo-

lonté de Dieu, car celui qui se sent appelé fait l'expérience qu'il n'y a pas de liberté plus grande que celle d'obéir. La réponse ou la fidélité à l'appel se construit chaque jour, non pas une fois pour toutes. Comment se fait-il, d'ailleurs que celui qui n'est pas fidèle finit par se sentir insatisfait et pas en paix ?

En second lieu, la communauté. Car même si l'appel est toujours personnel et que la vocation se base principalement sur un « Je-Tu », le cadre au sein duquel elle se vit et devient *sequela*, c'est la fraternité et la vraie histoire des hommes. La vocation vécue en dehors de cette perspective est pure aliénation. La communauté et l'histoire sont les fondements où se concrétise le projet de suivre Jésus. Ceci exige une fidélité au vécu de la *sequela* en communauté.

Le troisième aspect, c'est la mission. Il faut être disciple pour être apôtre et il est impossible d'être apôtre si, précédemment, on n'a pas été disciple. Appelés à proclamer le Royaume, à proclamer un monde nouveau, le monde dont Dieu a toujours rêvé et que les prophètes ont promis, et qui n'a pas été réalisé tant que Dieu n'a pas envoyé son Fils, précisément pour le rendre réel ici-bas.

2. Le second élément qui rend possible la *sequela*, c'est la connaissance de sa propre histoire. « De même nous, appelés dès le jour de notre Baptême, à la plénitude de la charité parfaite, nous avons tout laissé pour l'amour du Christ » (C 16). Suivre

Jésus, ce n'est pas facile. Chaque chrétien est obligé de le suivre, c'est un disciple ou devrait l'être, et le Concile Vatican II, dans « *Lumen Gentium* », a insisté sur cette réalité (cf. chapitre V). Mais, pour le suivre, il faut bien le connaître et, pour cela, plusieurs éléments sont nécessaires.

Il est nécessaire d'être une personne authentique. Sans authenticité, nous ne pouvons pas être responsables. Or, celui qui n'est pas responsable ne peut pas être fidèle et sans fidélité il n'y a pas de vraie *sequela*. Les personnes authentiques sont celles qui deviennent artisans de leur histoire. Elles savent se confronter à la réalité. Elles ne fuient pas et vivent cette réalité, elles la développent en partant de leur subjectivité. Elles sont toujours dans un processus dynamique, ne se lassent jamais, ne demeurent pas dans le vide du confort et de ce qui est familier pour eux. Elles veulent être continuellement fidèles à ce que Dieu demande à leur vie religieuse, elles cherchent à ressembler toujours plus à Jésus et désirent, en sachant que c'est difficile, suivre son itinéraire.

Il est également important de ne pas se laisser conditionner par ce qui dérange tant d'autres gens, à savoir la prétention de réussir en tout ce que l'on fait. Etre préoccupé de toujours bien réussir fait parfois commettre beaucoup d'erreurs. Nous avons besoin de savoir que l'important n'est pas tant de « faire toujours bien », mais de vivre pleinement. Avoir la vision claire que la vie ne consiste pas à se construire un système de sécurité, mais courir le

risque d'avoir confiance. Par conséquent, on vit en paix la fidélité à la *sequela*, car on engage sérieusement sa vie. Vivre ainsi fait en sorte que Jésus te rencontre sur le chemin de la vie et la rencontre devient casuelle.

Il est donc indispensable de revenir sur sa vie et revoir le passé de façon nouvelle. Autrefois, pour suivre Jésus, le plus important semblait consister à exécuter exactement ses commandements. Maintenant, en revanche, c'est vivre l'aventure d'une foi qui risque. Avant, il était important d'avoir toutes les sécurités, maintenant il faut engager sa vie à fond, car c'est à ce moment-là que nous suivons réellement Jésus. Précédemment, la fidélité consistait à respecter des règles, aujourd'hui, par contre, c'est vivre la vie selon son propre parcours de foi.

En ce sens, il faut vivre la fidélité chaque jour sans jamais confondre la discipline avec la vie ou la discipline avec la fidélité.

2. Le commencement de la vie religieuse comme discernement : Saint Joseph de Calasanz

Joseph de Calasanz ne parle pas directement de la *sequela Christi*. Cela ne faisait pas vraiment partie du langage de son époque. Mais nous pouvons percevoir que toute la préparation qu'il exige pour entrer dans la vie religieuse est celle d'un discernement dont l'objectif est ce que nous appelons suivre Jésus. Nous verrons que ce parcours qu'exige

saint Joseph de Calasanz est honnête, car il prévoit, par exemple, que si l'on découvre chez un candidat quelque chose qui l'empêche d'entrer dans la vie religieuse, « il ne faut pas aller plus loin avec lui, mais il doit être exclu le plus tôt possible par des mots aimables et réconfortants » (CC 14).

Dans l'esprit du saint, le chemin commence par une « longue épreuve » (CC 16). Ceci indique qu'il connaissait bien le cœur humain. De fait, il dit : « Les mauvais penchants qui se cachent dans le cœur de l'homme difficilement sont découverts et plus difficilement encore sont déracinés » (CC 16). Joseph de Calasanz connaît très bien comment est l'homme ; cela ressort clairement dans ses lettres et c'est l'un des principes spirituels qu'il donne à ses religieux : la connaissance de soi. C'est à partir de cette base que l'on peut atteindre Dieu, car en nous connaissant comme nous sommes, nous pouvons nous mettre dans les mains de Dieu, comme un enfant de deux ans le fait avec sa mère (Dieu pour mère). La connaissance requise des candidats à la vie religieuse doit être profonde, obtenue « par son propre témoignage et par celui des autres : de son éducateur, de ses camarades et amis et de tous ceux avec qui d'une façon ou d'une autre il a eu des contacts » (CC 16).

Ensuite on implique la communauté qui doit se réunir, prier et discerner si le candidat est conduit par l'Esprit. Nous voyons ici l'importance du discernement et comment celui-ci est soutenu par la prière et guidé par l'Esprit Saint. Si la communauté

est d'accord, on poursuit avec la partie suivante du chemin, à savoir que le candidat est accepté comme hôte pendant une brève période (Cf. CC 17)

Quel est l'objectif poursuivi ? Que le candidat connaisse « mieux le style de vie de notre Institut et nos Pères pourront le connaître mieux dans le Seigneur » (CC 17). Le saint nourrissait une grande préoccupation pour cet aspect et ses efforts en ce sens étaient nombreux. Il est certain que, par la suite, certains supérieurs n'ont pas respecté cette procédure et, en conséquence, au cours de sa vie, Joseph de Calasanz a dû vivre de nombreuses situations qui ne seraient pas arrivées si l'on avait suivi ce qu'il avait recommandé dans les Constitutions.

Tout cela exige la fidélité du candidat, autrement il quittera l'Institut. Il est clair que quand quelque chose nous coûte, si nous ne vivons pas dans la fidélité, celle-ci, à la fin, est abandonnée. La fidélité est la piste sur laquelle chemine celui qui a demandé d'entrer dans l'Institut. La fidélité se donne par amour et l'amour se concrétise dans la fidélité. Le saint ne s'avoue pas vaincu dans sa pensée et c'est ainsi qu'il demande pour la troisième fois que l'on teste encore le candidat par « diverses épreuves » et s'il persévère – fidèlement – « fermement (dans) sa décision, on pourra l'admettre à la prise d'habit » (CC 18).

La vie religieuse dans l'Institut commence ensuite par des exercices spirituels « au moins pen-

dant un mois ou plus, si le Maître des Novices le juge convenable », suivis d'une confession générale de toute la vie (CC 20).

Ceci requiert bien sûr une grande fidélité pour celui qui entre dans la vie religieuse. Durant le noviciat, saint Joseph de Calasanz veut que l'on s'exerce avec diligence aux pratiques religieuses de tout genre pour la vie spirituelle (cf. CC 21), mais ces paroles démontrent sa profonde spiritualité et sa connaissance des hommes : « Nous voulons remarquer instamment au Maître des Novices qu'il doit scruter diligemment dans chaque Novice son penchant intérieur ou orientation de l'Esprit Saint, qui apprend à prier avec des gémissements inexprimables, afin que par ce moyen il s'efforce à conduire chaque Novice au sommet de la perfection » (CC 23).

Par conséquent, selon le Fondateur, l'entrée dans la vie religieuse est une route à parcourir. Le candidat doit être fidèle au désir de parvenir à « la plénitude de la charité » (CC 1), et les formateurs doivent être fidèles pour pouvoir accepter ceux qui sont vraiment appelés. Ayons bien présent que la fidélité dont il parle est une fidélité à construire et il faut donc savoir qu'il y aura des situations et des moments où une personne ne parviendra pas à la vivre avec l'intensité désirée. Mais ceci ne doit pas nous préoccuper, car l'important c'est d'avoir le désir dans le cœur et de cheminer vers cet objectif.

3. La *sequela* comme vie

Que peut-on attendre de la *sequela* ? Les Constitutions répondent de diverses façons : si l'on cherche Jésus comme « l'unique nécessaire » (C 16). « On peut tout ignorer excepté Jésus Crucifié » (C 18). Nous « complétons dans notre chair ce qui manque aux souffrances du Christ en faveur de toute l'Eglise » (C 20). Nous voulons donner notre vie (cf. C 18). Nous voulons atteindre la plénitude de la charité (cf. C 16).

La vie religieuse regarde d'un côté la personne de Jésus. Il doit être tout ce qui compte (même si nous verrons ensuite que ce qui compte s'exprime dans la mission envers les frères). Toute la vie du piariste consiste à suivre le Maître, en cherchant à s'établir en lui, en cherchant à incarner en soi l'attitude du Seigneur. Aussi Joseph de Calasanz affirme-t-il : « On essaiera de contempler et d'imiter Jésus-Christ crucifié et ses vertus, à l'exemple de saint Paul, et de s'en souvenir fréquemment pendant la journée » (CC 44).

Suivre Jésus fait en sorte que la vie se concentre en Lui et qu'Il est le plus important, Il devient la raison même de l'existence et la passion pour la mission à laquelle Il nous a appelés. S'Il est « l'unique nécessaire », cela aura des conséquences qui nous serviront pour faire notre examen sur la fidélité. Si nous choisissons de tout ignorer, excepté Jésus crucifié, nous devons examiner le rapport que nous

avons avec la douleur et avec la Providence, avec le mal et la possibilité de le résoudre, et comprendre si la vie a évolué – selon un véritable processus – vers cette voie. Si l'on cherche la plénitude de la charité, il faut que nous soyons conscients que celle-ci n'est pas immédiate mais requiert de suivre une route, faite de petites et constantes expériences, une fidélité inébranlable au milieu des difficultés qui souvent affligent notre vie. Suivre Jésus ne devient autre que remettre toute notre vie et vivre dans la disponibilité, avec une forte dose de fidélité aimante. La fidélité est la façon de suivre le Maître chaque jour.

Afin que tout ceci puisse se produire, nous devons être attentifs aux erreurs dans lesquelles nous pouvons tomber. Nous avons cité une série d'expressions des Constitutions sur ce que nous considérons comme essentiel pour suivre Jésus. Mais rappelons-nous que, normalement, le processus vocationnel comporte deux phases. Dans la première, on met l'accent sur l'identité sociale. C'est le moment où la personne a laissé derrière elle la confusion émotionnelle et a sublimé ses pulsions pour pouvoir vivre l'identité nécessaire d'une personne. Apparaît ainsi le groupe qui offre une cohésion émotionnelle et des valeurs communes. Dans la vie religieuse, le pouvoir de l'idéologie est très grand car l'existence du groupe dépend de l'adhésion à Jésus. Il est nécessaire de traverser ou de mettre en discussion cette phase pour atteindre ce qu'est l'identité personnelle.

La seconde phase ne dépend pas du groupe. Le processus d'identité personnelle commence par l'intuition que la personne existe au-delà de toute autre réalité. Nous sommes dans l'unicité personnelle.

Ce n'est que lorsqu'on atteint cette phase qu'il est possible de vivre avec authenticité les éléments qu'indiquent les Constitutions. Cela requiert un parcours qui part de la Profession et qui durera toute la vie. Nous avons ainsi compris que la vie de *sequela* n'est pas une vie de spiritualisme, mais qu'elle est profondément incarnée dans la vie humaine de toute personne et exige une véritable fidélité à l'actuel processus de changement qui survient dans le domaine religieux.

4. Dans quel milieu le suivons-nous ?

« Nous voulons le suivre au sein d'une communauté de vie consacrée... » (C 16). « Nous nous disposons à devenir des coopérateurs de la Vérité divine » (cf. C 19). La *sequela* de chacun est personnelle, mais elle se situe dans le contexte communautaire. Nous suivons Jésus personnellement, mais aussi ensemble. Par conséquent, personne ne peut s'isoler des autres comme un ermite, personne ne peut se passer des frères ; ce sont eux qui doivent aussi aider le parcours personnel de *sequela* des autres.

Certes, le suivre ensemble requiert un cœur très clair ; voilà pourquoi il est nécessaire de discerner certaines des attitudes qui existent en nous.

Certaines sont théologiques : qui est Dieu dans ma vie ? Mes choix fondamentaux sont-ils motivés par Lui ? Est-ce une idée, une explication ou une entité avec laquelle je suis en relation personnellement ? Vivons-nous la vocation d'une façon légale, en perfectionniste ou dans un processus de recherche de fidélité ? Sommes-nous fidèles aux pratiques ou au Dieu d'amour qui marque le chemin de la vie ? Notre vie se construit-elle peu à peu, est-ce une vie en projet, ou bien arrivés à un certain point croyons-nous avoir fait tout le parcours et pouvoir être tranquilles ? Revenons-nous constamment aux idéaux de jeunesse ou vivons-nous la *sequela* comme un processus ? Quels sont les moments fondateurs de l'expérience de Dieu et de notre don ?

D'autres sont relationnelles. Etant donné que la *sequela* se vit en commun, nous pouvons plus ou moins compter sur les autres en ce qui concerne la vie spirituelle. La prière commune est-elle une simple pratique ou une rencontre avec le Dieu qui nous donne la vie ? La prière est-elle créative ou répétitive et sans significations ? Sommes-nous une fraternité dans la prière ou une somme de monolithes et rien de plus... ?

5. En quoi consiste la *sequela* ?

Les Constitutions répondent à cette question par diverses expressions, mais toujours dans la même ligne : « Cette suite du Christ ... consiste à évangéli-

ser les enfants (et les jeunes) avec un amour patient et généreux » (C 17). « ...la simplicité des enfants et des pauvres » (C 19). « ...nous dépensons notre vie à l'évangélisation des enfants et des pauvres » (C 19). « ...poussés par l'amour, nous nous livrons à la tâche apostolique et supportons courageusement les inconvénients de la vie quotidienne à l'école et parmi les enfants » (C 20). « Elle sera toujours présente (il parle ici de Marie) afin que nous soyons l'image de son Fils et que nos élèves apprennent à se conformer à Celui qu'elle engendra et éduqua » (C 23). « Par l'exercice de notre apostolat, nous manifestons notre consécration et notre amour universel » (C 21).

Nous ne pouvons pas oublier que nous sommes appelés à suivre un charisme précis, celui de Joseph de Calasanz que Dieu lui a fait découvrir et auquel il a consigné son cœur : « J'ai trouvé la meilleure façon de servir Dieu, en faisant du bien à ces petits et je ne le laisserai pour rien au monde ». Ici se concrétise l'appel à la *sequela* d'un piariste. A travers la passion pour son charisme, le piariste manifeste un amour universel. Joseph de Calasanz aimait tout le monde et accueillait tout le monde, mais nous savons quelles étaient ses prédilections.

En ce domaine aussi, il peut y avoir bien des pièges et c'est pourquoi il est nécessaire de le vivre dans la fidélité. La fidélité, comme nous l'avons répété plusieurs fois, doit se créer lentement. Le danger, quand nous sommes jeunes, c'est que nous voulons toujours que la fidélité soit totale ; ainsi

elle devient plus idéaliste que réelle et, pour maintenir cette loyauté chaque jour, c'est pénible et on en arrive à des compromis. La fidélité échoue et l'amour de jeunesse s'évanouit.

Nous avons dit qu'il existe de nombreux pièges : par exemple, dire que nous nous donnons aux pauvres, sans ce que cela soit vrai ou du moins vérifiable ; le manque de simplicité et d'humilité qui peut se nicher dans le cœur d'un piariste, trahissant ainsi une des vertus qu'aimait le plus notre Fondateur. Cet ensemble de choses a fait expérimenter à saint Joseph de Calasanz la façon dont Dieu peut changer une vie, en faisant référence à une expérience qui s'est vérifiée quand le saint, en 1638, écrit qu'il ne trouvait pas de prêtres qui voulaient aller dans l'école ou convertir l'école au monde des pauvres, révolution introduite dans le monde précisément par Joseph de Calasanz, qui donna aux pauvres de nouvelles possibilités pour ne pas reproduire le même modèle de société.

Ainsi, suivre Jésus dans le style piariste consiste à Le regarder, Lui, comme seul nécessaire ; et cela doit se manifester dans le travail, dans l'engagement et dans l'effort en faveur des exclus, dans une vie religieuse sollicitée par la mission. L'intégration dynamique de la passion pour la mission doit servir pour la croissance religieuse. Toutefois, selon les statistiques, il semble que cette intégration ne se produit que dans 30% des cas. Or, en cas d'absence d'intégration, certains problèmes peuvent

apparaître : par exemple, que la personne s'installe dans une vie commode qu'elle considère facile, sans s'impliquer dans les problèmes de la mission qui lui est confiée, ou encore la possibilité d'un déséquilibre entre les tâches, négligeant d'autres aspects de la vie religieuse ou un déséquilibre vers un seul type de travail qui polarise les efforts et l'affection, laissant de côté les autres activités. Ou bien même les problèmes de fatigue, de dépression et le fait de ne pas mener à bien une activité parce qu'on veut être présent dans toutes les autres.

La fidélité dans ce domaine doit être une vie qui s'écoule lentement, mais constamment, dans un processus d'apprentissage de la mission. Si la *sequela* disparaît, tout devient activité, et la fidélité au Seigneur vient à manquer. Si la vie consacrée demeure mais non pas la fidélité à la mission, c'est l'échec du don pour lequel nous avons été appelés.

6. La *sequela*, la consécration et les frères

La *sequela* comme consécration religieuse (les laïcs aussi sont appelés à suivre le Christ) implique dans nos Constitutions un rapport avec les frères : « ...en nous unissant plus intimement au Père pour nous consacrer plus librement au service de nos frères » (C 16) « ...nous vivons son commandement nouveau » (C 18). « ...nous nous sentons solidaires de tous les hommes avec un esprit ouvert et un grand cœur » (C 21).

En plus de ce que j'ai déjà dit de la *sequela* et de la communauté, s'ajoute ici une autre dimension, celle de l'amour et de la solidarité. Si nous n'aimons pas notre frère, comment pouvons-nous aimer Dieu ? Si nous ne sommes pas constamment au service des frères, comment pouvons-nous nous disposer à faire ce qu'a fait le Seigneur (cf. Jn 13) ? Si nous n'observons pas son commandement (cf. Jn 13, 34), si nous ne sommes pas solidaires avec eux, comment pouvons-nous prétendre suivre Jésus ?

Il est vrai que tout ceci s'accomplit de façon particulière dans la vie de la communauté, couronne et épine de la vie religieuse. Il est vrai aussi que la règle eschatologique de la vocation apparaît évidente dans la vie commune : il est possible de réunir des personnes d'origine différente, chacun ayant sa propre histoire, sans liens affectifs ; ce groupe-communauté, précisément, est un signe de l'humanité rêvée par Dieu pour les temps messianiques. Nous parlons des merveilles de la fraternité, mais ensuite notre vie est différente et ne vient pas confirmer ce que nous disons.

Pourtant, l'amour et la solidarité sont la vérification de la vie chrétienne et de tout héroïsme éthique (cf. 1 Co 13). L'amour qui vient de Dieu se concrétise dans les rapports personnels vrais. Attention ici : le paradoxe de la vie religieuse tient précisément en cela, à savoir que là où nous expérimentons clairement la croix de notre vocation, c'est aussi là où nous pouvons percevoir le plus profondément le miracle de Dieu dans notre vie.

Quand nous nous disposons à suivre le Maître et quand nous voyons que nous le suivons selon le Commandement Nouveau par lequel nous donnons et aimons tous les hommes, il est difficile de vivre la fidélité. La fidélité à l'amour envers les autres est l'expression de l'amour pour Jésus, la fidélité à aider les autres est la façon de se donner à Jésus. La fidélité vocationnelle comporte cette fidélité au commandement de l'amour, qui fait que l'on imite et suit le Maître.

7. Marie et la fidélité

« La Vierge Marie... doit être pour nous un guide lumineux dans la suite du Christ » (C 23). Quand nous ne savons pas comment suivre Jésus, regardons Marie. Quand nous ne savons pas comment être fidèles au Maître, regardons Marie. Quand la fidélité à sa suite semble s'évanouir, regardons Marie. Quand nous ne comprenons pas comment nous devons nous comporter au milieu des ténèbres, regardons Marie. La fidélité est peinte de cette façon merveilleuse : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole » (Lc 1,38). « Il est nécessaire de recourir à l'aide de Dieu et à l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, sous la protection de laquelle notre œuvre a été fondée » (EP 4.417). « Je recommande toujours et je me confie au Très Saint Crucifié et à la Bienheureuse Vierge Marie, sa Mère, afin qu'ils protègent cette religion » (EP 3.982)

8. La *sequela* et le renouvellement des vœux

« Je vous écris en disant que la ratification des vœux solennels ou profession faite par pur amour de Dieu est une action si agréable à Dieu qu'elle précède toutes les autres actions que peut faire l'homme, sauf le martyre. Et donc celui qui aime Dieu comme il se doit devrait souvent renouveler un acte qui plaît tant à Dieu et surtout avec le bon exemple du prochain » (EP 4024).

Joseph de Calasanz décrit dans les Constitutions, au n° 32, la façon dont devaient être renouvelés les vœux : « Tous et chacun, en la fête de la Résurrection du Seigneur et en la fête de Tous les Saints, renouvelleront et confirmeront ces vœux, après avoir fait confession générale depuis la dernière, réalisé des exercices spirituels, comme on précise plus loin, et reçu le sacrement de la Communion ».

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Qui est le Seigneur pour toi ?
- 2) Ta vie est-elle centrée sur Jésus le Crucifié comme le demande le fondateur ?
- 3) As-tu vraiment rencontré les pauvres et leur es-tu fidèle ?
- 4) Quelle place a aujourd'hui Marie dans ta vie ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Examine ta vie et regarde si elle vraiment authentique.

- 2) Comment vis-tu la souffrance ? Est-ce pour toi une aberration ou une voie à parcourir ?
- 3) Toi et/ou ta communauté, devriez-vous vous rapprocher davantage des pauvres ?
- 4) Raconte ton parcours personnel en relation avec Marie.

Suggestions pour une journée de prière

- 1) Prière à l'Esprit Saint.
- 2) Lecture du thème ou d'une partie de celui-ci.
- 3) Dialogue sur une partie du thème.
- 4) Examen en commun de ceux que le fondateur a tant aimé : les pauvres.

Textes bibliques

Ph 2, 5-11 ; Gv 13, 6 ; Rm 8, 21; Lc 10,1sq ; Mc 10, 13-16 ; Mt 11, 25-29 ; Mt 5, 13-16; Jn 17, 11-19 ; Ga 5, 24 ; 1P 4, 13 ; 1Co 1-18-25 ; Col 1, 24 ; Rm 8, 17 ; 2Co 1, 5.

Nous sommes fidèles dans la *sequela* :

- En étant authentiques et artisans de notre propre histoire.
- Si nous ne nous réfugions pas dans le vécu mais si nous sommes capables d'aller de l'avant.
- Si la foi est vécue comme une aventure plutôt que comme une sécurité.

- Si nous ne la confondons pas avec une recherche de discipline.
- Si nous recherchons davantage l'identité personnelle que l'identité sociale.
- Si nous sommes disposés à renvoyer tout par amour du Seigneur.
- Si nous ne vivons pas la foi comme une observance des commandements, mais comme un don d'amour.
- Si la consécration se construit peu à peu au quotidien.
- Si nous aimons les frères.

LA FIDÉLITÉ À LA CROISSANCE EN COMMUNAUTÉ

La communauté est le lieu où s'incarne et se réalise la vie consacrée à la suite de Jésus. Nous vivons en communauté pour le Seigneur. Il semble impossible que les hommes vivent ensemble, chacun avec sa propre personnalité, ses idées, ses projets, sa façon de vivre et, en effet, cela aurait été impossible si le Seigneur ne nous avait pas donné cette façon de vivre. Nous devons reconnaître avant tout que la communauté est un don de Dieu. Et, à ce don, comme à tous les autres, il faut répondre avec fidélité. Être fidèle dans la communauté et à la communauté n'est pas facile. Si Dieu appelle, il donne la grâce de la fidélité, mais nous devons la demander avec persévérance, comme les autres éléments chrétiens.

1. La Fraternité, sacrement du Royaume

La fraternité est le sacrement du Royaume en raison de la force qu'elle possède. Dieu le Père, par le biais de la communauté, nous montre comment devrait être le Royaume ici-bas, c'est-à-dire une communion de frères, et comment sera l'au-delà : une rencontre aimante de tous ceux qui ont suivi Jésus, qui ont été au service des autres et pour lesquels Jésus

est devenu l'étoile de leur vie. La vocation religieuse comprend Dieu à travers la communauté et demande que tous les hommes soient frères et qu'ils vivent comme tels. C'est dans la fraternité que se manifeste l'amour universel du Père de Jésus. La communion fraternelle est la façon dont les enfants de Dieu vivent comme frères, comme fils d'un unique Père.

Cette fraternité ne devrait pas être obtenue par les lois externes qui gouvernent notre façon de vivre et de nous comporter, mais plutôt grâce aux relations profondes qui doivent exister entre ceux qui partagent la même vocation. On ne peut apprendre à être et à vivre comme des frères que si chacun vit et concrétise la condition de son existence comme disciple. Par conséquent être disciple, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, implique de vivre en communauté dans la vie consacrée.

Ceci signifie être sacrement du Royaume et l'on ne peut vivre comme sacrement qu'avec la grâce de l'Esprit et dans une attitude de fidélité. Appartenir à la communauté est une condition enracinée dans l'invitation personnelle que le Seigneur nous adresse en permanence. Cette appartenance est vécue dans un processus continu, dans une fidélité d'amour du Christ qui nous a appelés. S'il n'y a pas de fidélité, il n'y a pas de signe. Les Constitutions disent ceci : « Réunis en communauté de foi, nous devenons en quelque sorte les ministres de l'espérance du Royaume à venir et de l'union fraternelle entre les hommes » (C 25). « Invités par la Parole de

Dieu à une vie de communion, nous devenons par l'Eucharistie des signes d'unité, en reproduisant en nous... » (C 27). La fidélité à et dans la communauté est essentielle pour être signe du Royaume.

2. Éléments constitutifs de fraternité

La fraternité est donnée par la grâce – il serait impossible de vivre sans la force de cohésion de l'Esprit – mais c'est, en même temps, quelque chose que nous devons construire. Ceci comporte l'effort de l'homme, le dévouement sincère qui favorise la vie commune. Quand on parle de dévouement, d'engagement, d'efforts, on parle donc de fidélité. Personne ne peut rester en communauté s'il ne reste pas fidèle aux aspects qui soutiennent la fraternité.

Certains d'entre eux sont :

- a) Se donner à Dieu et au prochain. Communication avec Celui dont on reçoit la grâce de vivre ensemble et engagement envers les personnes qui vivent dans la même communauté. Ces deux réalités se nourrissent réciproquement et sont liées entre elles.
- b) Célébrer l'amour de Dieu dans la vie quotidienne. Nous formons tous le corps de Jésus ; tous, en effet, nous participons à la Pâque du Maître. Tous doivent se comporter chaque jour comme des frères, quoi qu'il ait pu se passer le jour d'avant. Célébrer l'amour de Dieu recrée l'amour entre tous.

- c) Vivre l'histoire et la Parole. Nous devons intérioriser la parole chaque jour mais, en même temps, nous devons discerner les temps, l'histoire et les événements où se trouve la communauté.
- d) Rapports sincères dans la communauté qui doivent comporter une réconciliation sincère, la conversion et le discernement entre ceux qui forment la fraternité. Si nous ne vivons pas tout ceci, il est impossible de vivre fraternellement.
- e) Les diverses missions de la communauté. Chacun est un membre distinct qui appartient à l'ensemble du corps communautaire ; chacun a reçu les dons du Seigneur, des grâces et des charismes. Personne ne domine personne et si quelqu'un veut aimer davantage, qu'il le fasse en servant comme s'il était le dernier de tous.
- f) Le service des pauvres. La Communauté sera un signe de fraternité universelle voulue par Dieu dans la mesure où elle sera ouverte et accueillante vis-à-vis des pauvres. Autrement, comment pourrait-on dire que le Seigneur réside en elle ?

Nous avons cité plusieurs éléments des racines de la communauté. Dans les Constitutions, il est dit : « Nous acceptons nos frères tels qu'ils sont et de tout cœur. Nous voulons les aider efficacement à développer leurs aptitudes et à grandir dans l'amour, en cherchant que, grâce au témoignage communautaire de notre exemple, eux aussi puissent vivre fidèlement leur vocation » (C 28). Dans la vie communau-

taire, nous vivons au service des autres. « ... grâce au témoignage communautaire de notre exemple, eux aussi puissent vivre fidèlement leur vocation ». Dans le chapitre précédent, nous avons vu que c'est dans ce milieu communautaire que nous suivons le Seigneur pour poursuivre la seule chose nécessaire (cf. C 16). La communauté comme lieu de la *sequela* et au service des autres, en les aidant à répondre à leur vocation. Si la communauté est ainsi enracinée, elle peut vivre en grandissant constamment. Si nous considérons notre don à Dieu et aux autres, nous nous rendrons compte que c'est quelque chose qui est fait et qui est à faire, c'est-à-dire grâce et fidélité. L'effort de chaque jour, quand nous nous levons, et à la fin de la journée, la confession que nous n'avons pas pleinement réussi, sont la célébration de l'amour de Dieu dans la vie quotidienne, à savoir fidélité et faiblesse. Vivre l'histoire et la Parole est le résultat d'une écoute fidèle, mais avec une performance comprenant des lacunes, donc fidélité et médiocrité, comme dans chaque aspect que nous devons réviser. La fidélité vocationnelle est une vie en processus, mais elle part de la fraternité.

3. Attitudes pour la vie en commun

Les Constitutions sont très claires sur ce point : « La vie communautaire exige de nous les aptitudes nécessaires pour vivre en commun » (C 29). « L'Esprit du Christ, toujours présent en nous, communique à notre charité une délicate simplicité par la-

quelle nous nous respectons mutuellement, nous nous aimons en frères et nous nous entraignons dans la bonté, dans la tolérance et même dans la correction fraternelle » (C 30). « ... Nous voulons les aider efficacement à développer leurs aptitudes et à grandir dans l'amour » (C 28).

Au cœur de l'Évangile et des Constitutions, nous trouvons des attitudes et des faits essentiels pour construire la communauté. Nous pourrions appliquer ici la parabole de Jésus sur celui qui commence à bâtir mais ne peut pas terminer car il manque de fidélité, parce qu'il n'a pas les ressources suffisantes pour mener à bien ce qu'il voulait. Ainsi la vie communautaire requiert des matériaux pour la construction, mais il faut de la persévérance et de la loyauté pour aller de l'avant et ne pas échouer.

Les Constitutions disent : « La vie communautaire exige de nous les aptitudes nécessaires pour vivre en commun » (C 29). Il s'agit d'une condition préalable, un élément nécessaire dans le discernement vocationnel. Si le candidat ne possède pas certaines caractéristiques déterminées, il doit les chercher dans son parcours personnel. Tandis que d'autres conditions et compétences doivent s'acquérir par la personnalité. Celles-ci apparaissent dans l'Évangile et dans les Constitutions. Nous devons comprendre l'importance de notre histoire car les comportements sont comme une semence qui doit améliorer dans la vie. C'est ce que nous appelons un processus, une vie en évolution, qui

requiert une fidélité aimante envers celui qui nous a appelés à vivre ensemble.

La fidélité est, à la fois, une attitude et une aptitude. Une attitude en tant que façon personnelle d'affronter la vie en communauté. En cherchant à faire le nécessaire pour vivre en son sein. Aptitude, car il y a des personnes qui n'ont pas la capacité de vivre avec les autres, leur individualisme leur rend impossible de vivre en communauté.

Une belle déclaration, mais aussi risquée, c'est que « la vie communautaire... favorise notre pleine maturité » (C 29). C'est ainsi qu'il doit en être et c'est ainsi qu'il en est parfois. Mais la possibilité demeure que certaines formes de vie en commun maintiennent parfois les personnes dans la puérité, car elles n'invitent pas à l'autonomie personnelle ou ne leur permettent pas d'être authentiques face aux règles, ou parce que la réalité est différente d'un certain idéalisme que prêche l'institution, ou parce que l'on n'exhorte pas à obéir à sa conscience mais à se soumettre à l'autorité. Il vaut donc mieux prendre soin de ces deux aspects.

Des vertus que nous trouvons au cœur de l'Évangile et dans les Constitutions doivent être incarnées dans la communauté, afin de pouvoir vivre ensemble : la sincérité, l'affabilité et « devenir petits » en relation aux autres (cf. Mt 18, 1-5) ; éviter les possibles sources de scandale ou de division (cf. Mt 18, 6-10), par la charité, avec simplicité (cf.

Mt 18, 12-15), la correction fraternelle (cf. Mt 18, 15) ; n'être l'ennemi de personne, mais offrir son pardon avec une gratuité totale, comme le Père du ciel nous le donne (cf. Mt 18, 21-35).

En plus de ce que nous avons dit ci-dessus, il existe deux signes principaux : « Notre communauté religieuse est centrée sur l'Eucharistie » (C 28). Partager le pain, c'est-à-dire la peine, les besoins et tout ce que comporte la vie quotidienne. Si cet élément fait défaut, il n'y a pas de communauté véritable. Celui qui fuit le travail de la communauté n'est pas intégré en elle, il en profite plutôt. Le « pain » signifie de multiples choses : amour, service, projets, relations, décisions, activités, tout ce qui peut être partagé.

Un autre signal : « ... nous aidons les frères à développer leurs aptitudes et à grandir dans l'amour » (C 28). C'est pourquoi il faut servir, être aux pieds de tous, les laver comme l'a fait le Seigneur (cf. Jn 13).

Vivre ceci chaque jour, en cherchant à grandir sous différents aspects, en voulant toujours plus imiter Jésus, vivre la vie dans la fidélité, selon le projet de *sequela*, se donner à la communauté, voilà ce qui nous permettra d'incarner les Constitutions dans notre vie, dans une libre obéissance.

4. L'authentique communauté

Nous allons maintenant illustrer la vraie communauté et les rapports communautaires dont parlent les Constitutions : « Les relations communautaires se

fortifient dans la charité et la coresponsabilité. Chacun de nous collabore avec les frères, en s'oubliant soi-même » (C 31). « Nous formons une communauté authentique quand nous sommes attentifs aux situations où se trouvent nos frères; quand nous prenons part aux actes communautaires de prière par lesquels le Christ se fait présent; quand nous prenons part activement aux réunions communautaires pour programmer et réviser notre vie spirituelle et nos activités apostoliques... » (C 32).

Quelles sont les fidélités concrètes qu'exigent nos Constitutions pour pouvoir vivre la vraie communauté ? En premier lieu, se soucier des autres ; ne pas être monolithiques, indépendants les uns des autres, indifférents, sans connaître les situations que vivent les autres, sans interaction avec eux, en se trouvant – quand cela arrive – dans le réfectoire, dans la chapelle ou en salle de télévision. L'autre est simplement comme un objet placé à côté de moi. Il ne m'inquiète pas, aucun amour. Sans amour, il n'y a pas de communauté. Sans la fidélité aux simples individus que je rencontre dans les couloirs de la communauté ou dans la vie.

En second lieu, vivre ensemble dans la prière, manger ensemble, prier Dieu ensemble et demander les mêmes choses. Quand nous sommes réunis ensemble, à deux ou plus, en son nom, il est parmi nous et il peut nous donner ce que nous demandons. Etre fidèle à la réalité peut également sembler une routine, car il est possible que l'amour as-

sume parfois la forme de la routine, en conservant en soi le poids du don.

En troisième lieu, la communauté est devenue une réalité dans les réunions, que ce soit pour planifier ou réviser, se détendre, profiter des choses, partager des douleurs et des espérances, pour cheminer ensemble, pour tant de choses !

En quatrième lieu, la charité et la coresponsabilité. Celles-ci fournissent le support pour les relations communautaires. La charité se répand en amour, la coresponsabilité dans l'aide réciproque. Aimer jusqu'au bout, d'un amour gratuit, comme dit Paul (cf. 1 Co 13) est pénible et difficile, mais c'est le plus grand des charismes. « Dans le cœur de l'Eglise, je serai l'amour » (Thérèse de Lisieux). Etre coresponsable avec les autres dans ce dont ils ont besoin ou quand ils demandent de l'aide n'est pas facile, surtout si nous avons la sensation qu'ils peuvent profiter de nous ou qu'ils peuvent troubler notre paix et notre tranquillité.

La vie commune se manifeste en tout ceci. Et « chacun de nous collabore avec les frères, en s'oubliant soi-même » (C 31). C'est le plus grand sacrifice : se dépouiller de tout au service et par amour des autres, comme le Seigneur. Suivre le Christ prend la forme d'une expropriation dans l'amour gratuit envers les autres.

Etre fidèle dans la communauté requiert un effort énorme. La fidélité est donc souvent crucifiée

et apporte la croix à ceux qui veulent vivre ensemble d'un cœur sincère. Mais il ne faut pas oublier que si l'on ne veut pas porter sa croix, on ne peut pas suivre le Seigneur car, au contraire, la suite du Christ est une des réalités les plus significatives de la vie qui attire les autres et elle manifeste un plus grand amour pour Dieu.

5. La communication dans la vie ensemble

Vivre ensemble sans communication est une farce. La fraternité se construit par la communication. Elle devient souvent un des éléments les plus difficiles de la vie consacrée. Les Constitutions parlent aussi en ces termes : « créer un climat favorable au dialogue » (C 29). « Notre communauté religieuse... est consolidée par les relations interpersonnelles » (C 28). « L'esprit du Christ, toujours présent en nous, communique à notre charité une délicate simplicité par laquelle nous nous respectons mutuellement, nous nous aimons en frères et nous nous entraïdons dans la bonté, dans la tolérance et même dans la correction fraternelle » (C 30).

Je crois que sous cet aspect, il nous manque encore beaucoup. Ainsi, parfois, insister sur la fidélité veut dire le faire aussi sur le début de cette communication. Voyons maintenant quelques éléments qui nous aideront à faire une révision de la façon dont cette réalité se donne en nous, de la façon dont doit être la fidélité que nous devons

respecter, et comment notre vie doit évoluer dans cette dimension de la fraternité.

- a) Il ne fait aucun doute que chaque rencontre doit se dérouler dans la parole. Le silence peut représenter le moment suprême de la rencontre, mais plutôt pour la concentration, car alors on n'a plus besoin des mots, non pas parce qu'on ne sait pas quoi dire.
- b) La communication doit être réciproque de conscience, où la parole est simple médiation. On parle de communication interpersonnelle, qui allie la réciproque et l'autonomie, sans qu'aucune n'étouffe l'autre. Nous ne nous référons pas ici aux paroles que l'on utilise quand il n'y a rien à dire, car celles-ci seraient de simples verbiages. Mais, en ce domaine, nous devons distinguer entre sincérité et authenticité. Cela suppose une vie intérieure personnelle. La sincérité pas toujours, car il est possible de la vider de toute intimité. L'authenticité est faite de liberté et de respect.
- c) D'un côté, la communication est nécessaire dans la vie commune et, de l'autre, personne ne peut être obligé à communiquer s'il n'en a pas envie. Comment résoudre ce dilemme ? Il vaut mieux distinguer les différents niveaux de communication :

En premier lieu, le niveau le plus extérieur serait le plus fonctionnel, la personne ne se laissant pas connaître ; mais il y a, par exemple, certains aspects, comme l'administration, qui se trans-

forment en symbole impliquant la personne ; par conséquent quand on parle d'argent les peurs apparaissent ou bien certaines attitudes personnelles avec une forte charge émotive.

En second lieu, on ne parle pas de choses, mais de personnes. Si celles-ci ne touchent pas notre niveau personnel, mais simplement le travail. Encore une fois, c'est un niveau extérieur à nous et qui ne nous implique pas trop.

En troisième lieu, quand on parle d'idées personnelles qui sont imprégnées d'émotions et qui font donc connaître la personne, alors oui la communication engage davantage. Dans ce cas, chacun choisit les sujets qu'il souhaite, parfois contrastants, parfois non : des questions qui ont des conséquences pratiques ou non, parfois plus sur le plan théorique, tandis que d'autres vont plus proches de la conscience. Très souvent, dans la communication communautaire, les personnes restent à un niveau idéologique, ce qui constitue une façon élégante – avec de beaux discours – d'éviter les questions personnelles.

En quatrième lieu, un autre niveau est celui de parler de choses personnelles, mais qui appartiennent au passé. Cela implique une certaine confiance, car on n'en parle pas aussi facilement, mais c'est tout de même une limitation pour entrer dans ce qui est personnel.

En cinquième lieu, la communication des sentiments actuels. Elle est difficile car la personne qui

s'ouvre se sent vulnérable et, s'il n'y a pas d'échange correspondant, elle se ferme et regrette d'avoir été aussi ingénue de parler comme elle l'a fait, en exposant son âme.

En sixième lieu, enfin, le niveau de la relation entre deux personnes dans un rapport d'amour ou d'amitié, l'acceptation inconditionnelle de l'autre, qui consiste à s'ouvrir sereinement à l'autre.

Sans aucun doute un examen sincère de ce que nous avons indiqué précédemment nous aiderait à progresser – vie en évolution – continuellement dans ce domaine. Nous devons risquer, vivre l'aventure d'un parcours en croissance constante, en étant fidèles à la possibilité d'une plus grande ouverture personnelle.

Toutefois, étant donné la délicatesse de la communication, des conflits peuvent exister en son sein. Les Constitutions en parlent indirectement quand elles disent : « ... créer un climat favorable au dialogue et éviter toutes les questions qui pourraient créer des divisions entre les frères » (C 29). Parlons brièvement de cet aspect. Avant tout, rappelons certains conflits : en premier lieu, les silences, quand ils sont manifestement une évidence claire de protestation contre les autres ou une peur de dire ce que l'on pense. Et aussi quand ce sont des silences de réponse. En second lieu, les conflits qui dérivent du refus ou de la disqualification de la communication des autres. Un refus peut se manifester de multiples façons, par des mots, par des gestes, par des commé-

rages, etc. En troisième lieu, les conflits qui proviennent de l'idée qu'on ne peut pas penser différemment sans rompre le rapport. Nous avons besoin de la capacité et de la possibilité d'exprimer des divergences sur ce que chacun pense sans que cela nous éloigne des personnes. En quatrième lieu, au contraire, s'il y a accord sur ce dont on discute, mais que le rapport n'est pas bon entre les personnes. Cinquièmement, le conflit peut dériver de la dépendance d'une seule personne par rapport à une autre ; elle ne pense pas avec sa tête, mais avec la tête de celui dont elle dépend. En sixième lieu, le conflit vient parfois du manque d'informations. Dans la communauté, il y a des personnes qui savent tout et d'autres qui n'ont pas l'information. Naturellement, cela provoque un conflit quand les questions sont abordées.

6. Communauté et décisions

Qui fait la communauté ? Les Constitutions répondent : « Depuis le jour où nous avons choisi d'entrer dans la vie religieuse, nous sommes tous engagés à la construction et à la croissance de la communauté ; cela concerne tout d'abord celui à qui on a confié l'animation de la communauté, ainsi que tous ceux qui ont la charge d'établir les communautés de la Province » (C 34). Clairement, chacun des membres de la communauté, mais surtout le Supérieur.

L'information et la prise de décisions sont des aspects fondamentaux pour créer la communauté.

L'information doit toujours être claire, complète et faite à temps pour qu'elle arrive à tous. Si le leader de la communauté conserve quelque chose pour lui, il rend un mauvais service au groupe. De même s'il ne parvient pas à communiquer clairement ce dont il faut parler. L'autre aspect, le processus décisionnel. Au moment de prendre une décision, il y a plusieurs aspects à considérer : d'un côté, très bien distinguer le moment adapté pour poser une question à la communauté. Une chose est la présentation de la proposition, une autre la valeur qu'on veut lui donner. Si, au moment de la présenter, on la charge de valeurs, on peut conditionner les personnes et ceux qui ont davantage d'influence peuvent tout détourner par de vers eux, en laissant les autres de côté. En second lieu, la meilleure décision, la plus démocratique, s'obtient par le consensus, après avoir examiné les diverses possibilités et après une confrontation. C'était d'ailleurs aussi la façon de penser d'Ignace de Loyola. Il est vrai que dans de nombreux cas il n'y aura pas d'autres choix que d'aboutir à un vote ; c'est une façon de procéder démocratique, mais cette méthode de travail peut créer des divisions au sein de la communauté, entraînant la création de groupes et infligeant des blessures qui peuvent avoir des conséquences car il y aura des perdants et des gagnants.

Il serait important et ce serait un signe de progrès que la communauté s'améliore dans l'exercice du processus décisionnel, étant toujours davantage une aide pour le supérieur, sans tout laisser à celui-ci

– dans ce cas, peut-on parler de communauté ? – ni même que ce dernier entrave l’animation de la communauté, car cette animation est l’un de ses devoirs – et ainsi se crée la communauté –. Ce serait une fidélité envers le supérieur et envers la construction de la communauté.

7. Grandir en communauté

La communauté doit être un lieu de fidélité et de croissance humaine et religieuse pour les religieux. Mais il y a différentes façons de concevoir cette croissance. Pour certains, la communauté est un style de vie simple, des événements collectifs, un refuge pour tous, une plate-forme de travail, donc un lieu de réalisation de soi où ils se servent. Pour d’autres, en revanche, c’est le rapport interpersonnel, qui n’entrera pas en conflit avec les aspects mentionnés ci-dessus, mais qui serviront à renforcer l’aspect relationnel.

Naturellement, ces deux façons de concevoir la communauté impliquent deux façons différentes de penser la croissance personnelle : la première souligne l’assimilation de valeurs et de contenus et, en conséquence, la communauté est subordonnée à ces processus d’assimilation. Ceux qui pensent différemment soulignent le processus de personnalisation, l’aventure de la foi, l’importance de l’authenticité comme valeur dans le parcours de vie. Dans le premier cas, la fidélité à la communauté est en conformité avec le mandat, dans le second, elle est

en conformité avec son propre parcours, même s'il semble parfois qu'il s'agisse d'un parcours erroné. A la fin, c'est toujours la fidélité à soi-même qui conduit à la rencontre avec le Seigneur.

Mais il existe des attitudes de base qui doivent être vécu dans la communauté. Les Constitutions recommandent l'attention à l'égard de ceux qui entrent dans l'Institut, l'attention envers les plus âgés, le souci de ceux qui vivent des situations difficiles : « Nous manifesterons un soin particulier et un amour singulier envers les jeunes qui viennent de s'engager dans notre forme de vie, envers les religieux abattus par des difficultés personnelles et envers les malades et les personnes âgées » (C 33).

En second lieu, l'attention à l'égard de toute la famille humaine : « Notre communauté se considère une partie de toute la famille humaine et toujours disponible pour son service. C'est pourquoi elle est toujours prête à partager volontiers les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses de tous les hommes, et plus particulièrement du groupe humain où elle se trouve » (C 38).

En troisième lieu, la communion avec l'Eglise et les autres Instituts qui lui sont liés (cf. C 37). En quatrième lieu, la nécessité de cheminer, de passer de la communauté que nous avons appelé lieu de vie à une des relations personnelles.

En cinquième lieu, la volonté serait de vivre avec les autres, malgré tout ce qui s'ensuit et que nous avons

vu. Et, enfin, que l'amour peut tout et n'est pas quelque chose de vague ; c'est un amour à cœur ouvert envers les frères, non pas en considérant si nos idées coïncident ou non. Ainsi nous sommes arrivés au point de départ du chapitre : l'expérience, souvent dans la foi, que le Royaume de Dieu est ici, dans le fait de grandir ensemble et en prenant soin les uns des autres, dans la prière commune, dans la souffrance partagée. Et c'est à tout ceci que nous devons être fidèles.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Que signifie la communauté pour toi ? Comment la vis-tu ?
- 2) Cite 3 éléments constitutifs pour une communauté.
- 3) Réussis-tu à grandir humainement et spirituellement dans la communauté ou cherches-tu cela ailleurs ?
- 4) Es-tu capable d'entreprendre un chemin en vue d'une communication plus profonde et fraternelle ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Ta communauté est-elle un signe important du Royaume ? Pourquoi ?
- 2) Discerner si les éléments constitutifs de la fraternité se vérifient dans ta communauté.
- 3) Les fidélités spécifiques que requièrent les Constitutions se vérifient-elles dans ta communauté.

- 4) Sommes-nous capables de voir tous ensemble quelle est notre communication en communauté ?

Suggestions pour un jour de prière

- 1) Prière à l'Esprit Saint.
- 2) Lecture du thème ou d'une partie de celui-ci.
- 3) Que devons-nous changer ?
- 4) Rendons grâce à Dieu.

Textes bibliques

Lc 18, 1 et 2,19 ; Mt 6, 6 ; Ac 2, 42 ; Rm 12, 1-2 ;
1Tm 2, 1 ; Jn 4, 23-24.

On est fidèle à la communauté :

- Si l'amour est la chose principale.
- Si l'on sait pardonner avec le cœur toute erreur commise entre frères.
- Si les étrangers sont émerveillés par la façon dont nous vivons ensemble.
- Si la communication est honnête, aimable et profonde.
- Si nous aidons le supérieur au service des frères.
- Si chaque jour l'on fait des pas en avant à la suite de Jésus.
- Si elle est un lieu de croissance humaine et religieuse.
- Si penser différemment des autres ne rompt pas les liens d'amour.

SOMMES-NOUS FIDÈLES À LA PRIÈRE ?

Les Constitutions présentent ce que devrait être la prière piariste dans un chapitre concret qui se concentre beaucoup sur les actions que doivent entreprendre les disciples de saint Joseph de Calasanz. Penser la fidélité à la prière pourrait consister à se demander dans quelle mesure s'accomplissent les actions requises ; mais ceci équivaudrait à une pauvre fidélité ! Nous essaierons de souligner certains aspects pour voir la signification profonde et la valeur de la prière. Et donc la loyauté que nous devons avoir.

1. Fidélité et but de la prière

1. Le n° 40 des Constitutions déclare : « C'est pourquoi nous devons nous efforcer fidèlement à cultiver et l'esprit et la vie de prière, afin que, par toute notre vie et par notre apostolat au sein de l'Eglise, nous puissions louer Dieu unis dans un seul esprit ».

En ce sens, le but de notre prière est semblable à celle de Jésus. Il se remettait constamment entre les mains du Père et, le louant, il acceptait sa volonté, même si cela était difficile. Un fait historique irréfutable est d'avoir appelé Dieu « Abba » et c'est même la première donnée historique, même si nous la

trouvons à la fin. Précisément parce que la résurrection est ce qui révèle ce qu'il y avait derrière ce nom par lequel Jésus appelait Dieu le Père. Le plus important, c'est que son rapport avec Dieu était spécial et unique. C'est ce fait historique qui est révélé après la Résurrection et la Pentecôte. Voilà pourquoi il est si important de retourner à l'expérience que Jésus eut de Dieu, car c'est la voie que nous devons suivre.

Notre parcours de chrétiens devrait se dérouler ainsi : suivre le même chemin que Jésus dans son expérience de Dieu. Notre évolution comme personnes orantes consiste à incarner la voie de Jésus dans l'histoire, de ce Jésus médiateur et révélateur du Père. Cela signifie que l'expérience du Maître a pour nous une valeur décisive. Dans sa lettre aux Romains, Paul l'exprime magnifiquement dans un texte classique de la prière chrétienne : « En effet, tous ceux qu'anime l'esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui » (8, 14-17).

Prions, donc, pour louer le Père, pour être en mesure de vivre dans l'amour et dans l'obéissance à sa volonté, que la louange puisse transformer tout notre être. Ce n'est qu'en ce sens qu'il y a fidélité : si la

prière est une louange permanente, en sachant que cela n'ôte en rien les autres aspects de la prière.

2. Joseph de Calasanz a signalé dans les Constitutions l'objet de la prière : « Dans un grand silence et repos du corps et de l'esprit, à genoux ou d'une autre façon convenable, on essaiera de contempler et d'imiter Jésus-Christ crucifié et ses vertus, à l'exemple de saint Paul, et de s'en souvenir fréquemment pendant la journée » (CC 44).

Les Constitutions actuelles reprennent pratiquement les mêmes mots : « Le Christ crucifié et les mystères de sa vie doivent être, à l'exemple de saint Paul, le sujet constant de notre contemplation et de notre imitation et fréquemment évoqués dans la journée » (C 41).

La prière, selon Joseph de Calasanz, devrait se concentrer sur Jésus crucifié, comme cela est écrit dans nos Constitutions contemporaines, en ajoutant « les mystères de sa vie ». Le Christ crucifié attirait les désirs du fondateur : « Le véritable livre que tous doivent étudier, c'est la passion du Christ, qui donne la sagesse selon l'état de chacun » (EP 1563).

Nous voyons ici que la prière chrétienne prise par le Mystère pascal est surtout la participation au mystère du Christ. Il n'existe pas de prière sinon dans le Fils, car c'est lui qui nous a donné l'Esprit pour nous communiquer son expérience du Père, sa communion avec le Père. Dit d'une autre façon : tout l'Évangile et toute l'œuvre de Dieu, la communication que Dieu

a fait de lui à travers l'histoire du salut, se résument dans le fait que grâce à Jésus nous pouvons prier.

S'il en est ainsi, nous devons examiner notre fidélité à la prière quand la souffrance se vérifie – et elle se vérifiera – dans notre vie. Quel type de fidélité conservons-nous à la volonté de saint Joseph de Calasanz de se concentrer sur la passion de Jésus ? Comment devrait-être notre fidélité pour que cela nous accompagne pendant toute notre journée ?

2. Prière, Parole et solitude

1. « La lecture assidue de la Sainte Ecriture nous introduira à une connaissance de plus en plus profonde de Dieu et de son dessein de salut ... » (C 42). Ceci implique que notre livre de méditation soit la Bible. En elle, nous trouvons la Parole de Dieu et, à travers elle, nous connaissons l'histoire du salut qui se poursuit dans notre vie. Les Constitutions affirment qu'elle devrait constituer notre « lecture habituelle ». Mais, au milieu du stress de la journée de travail, nous devons sûrement reconnaître que le moment le plus propice pour demeurer à l'écoute de la Parole est celui de la méditation.

Ayant dit cela, certaines conséquences en découlent : en premier lieu, dire que la prière chrétienne est prière dans la Parole suggère qu'elle ne s'appuie pas directement sur l'expérience. La caractéristique de la Parole est de décentrer l'homme et c'est une anthropologie très particulière : l'homme se trouve

lui-même en sortant de soi. C'est la raison pour laquelle la prière chrétienne n'a pas comme critère direct l'expérience, comme si avoir beaucoup d'expérience signifiait mieux prier. Le degré d'expérience n'importe pas non plus. Il n'est pas vrai que plus le niveau est élevé, meilleure est la prière. La prière chrétienne a toujours des critères trans-expérimentaux, donc elle n'a pas pour but de produire chez l'homme la sensation de plénitude. Elle se manifeste, en revanche, de façon paradoxale : à la fois joie et souffrance, proximité et éloignement de Dieu, profond sens du péché et de vide, sens de vraie liberté et de joie. La prière chrétienne ne fait pas son discernement dans le plaisir ou dans l'expérience.

En second lieu, la Parole possède une dynamique propre dans le processus de réalisation humaine. Par exemple, comment l'homme peut-il concrétiser son affectivité en Dieu à travers la prière ? Certes, pour nous, célibataires, Dieu n'est pas notre repos affectif comme pourrait l'être une femme, pourtant nous avons renoncé à cela pour faire de Dieu notre repos. C'est le paradoxe que nous devons accepter et auquel nous devons être fidèles.

2. A propos de prière et de solitude, notre Fondateur a dit ces phrases précieuses : « En plus, nous invitons chacun de nous dans le Seigneur à s'efforcer, dans la mesure du possible et quand on l'autorise à rester dans sa chambre, de faire quelques actes externes, et surtout internes, d'humilité, de contrition, d'action de grâces et d'autres, selon l'inspiration de

l'Esprit Saint. Ainsi le Père céleste, qui voit dans le secret, le lui revaudra et daignera l'élever à la perfection des vertus solides » (CC 48), et cela est pratiquement repris dans nos Constitutions (cf. C 43).

La prière est et doit être personnelle et communautaire. Parlons maintenant de la prière personnelle. Voyons ce que voulait le Fondateur de ses religieux :

- a) Nous devons prier même lorsque personne ne nous voit, seulement le Père qui est dans les cieux. Par conséquent, notre chambre est le lieu adapté. Il n'y a pas besoin d'aller à la chapelle pour prier ; nous devons prier « en esprit et en vérité » (Jn 4, 23). Dieu est partout et on le prie avec notre cœur.
- b) La prière a ses manifestations, ce que savaient bien Ignace de Loyola et notre Fondateur. Selon Joseph de Calasanz, nous devons prier parfois avec des motions externes, parfois avec des motions internes. La prière doit être faite dans la position dont le corps a besoin pour communiquer ses sentiments. Les sentiments peuvent être l'humilité, la contrition, l'action de grâce, et saint Joseph de Calasanz ajoute : « d'autres sentiments que l'Esprit vous suggérera ». Nous devons donc prêter attention à l'Esprit et à ce qu'il veut suggérer à notre cœur.
- c) Le Père céleste récompense la prière faite avec sincérité et en accord avec les impulsions de l'Esprit. La solitude apparaît donc comme un élément fondamental de la prière chrétienne.

3. Écoute et silence

Cet aspect de la prière est clairement mis en évidence dans les Constitutions : « L'esprit de prière se nourrit et s'accroît avec le silence et avec la modération de la parole. Dans ce climat, la voix de Dieu, qui souffle là où elle veut, comme une brise mystérieuse, est perçue plus clairement. Il est donc très important que nous nous tenions toujours à l'écoute pour qu'elle ne résonne pas à l'improviste et qu'elle ne passe pas sans porter des fruits » (C 44).

Rappelons ici un célèbre passage du Fondateur : « La voix de Dieu, c'est la voix de l'Esprit, elle touche le cœur et disparaît, on ne sait ni d'où il vient, ni quand il souffle. Il est donc important d'être très attentif, de façon à ce que lorsqu'il arrive sans préavis, il ne s'éloigne pas sans donner de fruits » (EP 131). Par conséquent, deux éléments sont essentiels pour la prière : le silence et, à travers le silence, l'écoute.

- a) Le silence, non pas parce que nous voulons l'idéaliser, comme on l'a fait tant de fois. Notre monde est plein de bruits qui entravent la prière. Il existe différentes sortes de silences et tous ne nous aident pas à prier : nous avons le silence vide de ceux qui ne font rien, c'est un silence « distrait » et donc l'Esprit ne peut rien faire. Nous avons aussi le silence extérieur, mais intérieurement la personne est remplie de choses et de pensées et le cœur ne peut pas percevoir la voix de l'Esprit. Nous avons, en outre, le silence habité par l'Esprit, à travers

lequel une personne est capable d'écouter la voix du Seigneur et sa grâce. Le « parler peu » de nos Constitutions doit se comprendre dans le sens de cette présence du Seigneur, où le cœur, même au milieu du vacarme de la journée, demeure attaché à Lui. Comment se fait-il que les grands de la prière aient su allier le généreux dévouement aux autres et l'union intime à Dieu ?

- b) Face à la Parole, il faut écouter. Qu'est-ce cela signifie ? Que l'homme se perçoit lui-même à partir de la liberté de quelqu'un qui le précède. Cela signifie sortir de soi vers l'autre et cela veut dire aussi que l'homme ne se constitue pas à partir de lui-même, mais qu'il va au-delà et qu'il le fait en Jésus-Christ. Cela veut dire être tourné vers le Père, être en référence à un autre et l'écouter, une écoute qui est obéissance à sa parole. Ceci implique une conversion d'attitudes. D'ordinaire, nous ne sommes pas habitués à écouter en prière, nous avons transformé celle-ci en un discours qui ne laisse pas intervenir Dieu. Parfois, c'est un monologue où Dieu doit écouter et non pas un dialogue d'amour entre un père et son fils. L'écoute consiste donc à soutenir l'existence d'un autre, où la relation personnelle se fait obéissance.
- c) L'écoute de la Parole suppose aussi un sens particulier de la Vérité, car c'est dans la Parole que se perçoit la transcendance de Dieu qui nous parle. Prier comme Dieu mérite est quelque chose qui ne s'apprend qu'en étant au contact

de la Parole vivante... C'est la raison pour laquelle les Constitutions attribuent de l'importance au « contact permanent et familier avec l'Écriture Sainte ». Dans la religiosité humaine, l'homme cherche à s'approcher de Dieu et, d'une certaine façon, de le percevoir. La Parole crée un cœur nouveau dont parle Ezéchiel 36. Par conséquent, c'est le propre de la Parole de dilater la conscience humaine, en l'ouvrant aux espaces infinis de Dieu.

- d) Dans la Bible, il existe une méthode cohérente pour prier : quand on apprend à prier en écoutant, la seule réponse consiste à remercier. De la sorte, même demander est une action de grâces, se repentir de ses péchés est une action de grâces pour louer les merveilles du Seigneur.

Quand nous écoutons la Parole et que nous voulons prier, si nous prêtons attention à notre propre connaissance cette parole est interprétée subjectivement et il est difficile de prier. Quand nous apprenons à écouter la Parole, comme un appel de Dieu, alors oui, cette Parole réveille notre liberté profonde. Nous devons donc avoir confiance en la prière, en la Parole, en Dieu qui se trouve et se manifeste à travers elle.

- e) Nous devons être attentifs afin de pouvoir percevoir la voix de Dieu. Être toujours à l'écoute de Dieu qui vient quand il veut. Veiller est une des vertus que chaque chrétien doit avoir bien

présente, conformément au conseil donné par le Seigneur à ses disciples et à la foule dans plusieurs paraboles. Nous devons nous poser des questions en ce sens pour la fidélité à la lecture silencieuse, attentive et constante de la Parole. Sans ce type de fidélité, il est très difficile d'entrer dans la connaissance de Dieu, de sa façon d'agir, de ses miracles et de trouver le moyen de comprendre que l'histoire du salut continue à se répéter en chacun de nous. On ne peut pas écouter Dieu quand nous sommes préoccupés par nos intérêts. On n'écoute pas si Dieu est un être qui explique tout. On n'écoute pas si ce n'est en voyant Dieu derrière les événements de chaque jour. La fidélité au silence et l'écoute sont des éléments nécessaires de la prière.

4. Prière et célébrations

Les Constitutions parlent beaucoup des diverses célébrations que doit vivre un religieux piariste. Nous nous concentrons ici sur quelques-unes d'entre elles.

- a) Les célébrations liturgiques : « Fidèles à la prière quotidienne et vivants habituellement en présence de Dieu, nous nous trouverons bien disposés à la célébration de la sainte liturgie dans laquelle se réalise pleinement notre sanctification et la glorification de Dieu » (C 45). La célébration liturgique est la célébration de l'Eglise. Certains veulent créer une certaine opposition

entre prière personnelle et prière de l'Eglise. Ils pensent que si la prière a un sens, c'est celui d'être quelque chose de très personnel, qui porte le sceau de l'unicité, de quelque chose qui ne peut pas être transféré, quelque chose même d'incommunicable. Et donc, en ce sens, en opposition à l'Eglise. Nous devons surmonter cette dialectique qui oppose le personnel subjectif au communautaire objectif et cela ne peut se faire que lorsque l'on comprend l'Eglise en profondeur. L'Eglise n'est certainement pas une personne au sens ontologique du terme, pourtant elle n'est pas non plus simplement une somme de personnes. Si Marie n'existait pas et avec elle Jésus, alors il faudrait douter que chaque fois que Dieu parle il peut rencontrer un « oui » parfait, saint et immaculé dans l'amour. Toutefois, quand les croyants se réunissent au nom de Jésus, comme Assemblée de Dieu, comme peuple de foi, alors nous savons qu'à ce moment-là Dieu trouve ce « oui » parfait et sans tâche. Ainsi, notre oui de personnes et celui de chacun de nous, croyants, sont intégrés aux « oui » de tous les saints. Il n'y a donc pas d'opposition entre la prière personnelle et l'Eglise.

Ces célébrations doivent être préparées dans la fidélité quotidienne à la prière qui est la meilleure façon d'entrer dans le Corps de l'Eglise qui adore, loue et demande à Dieu. La fidélité personnelle aide la vie en commun. Dans celle-ci, le cœur

chrétien s'élargit et se fait mesure de l'Eglise. Personnellement, nous nous sentons petits et pauvres, notre foi est faible et l'amour restreint, mais quand nous célébrons, nous entrons dans l'Eglise, qui a la foi et l'amour de l'Epouse.

- b) Dans la prière des heures, nous trouvons les Louanges et les Vêpres. Au matin, nous chantons la miséricorde de Dieu et le soir nous proclamons sa fidélité, que nous avons ressentie durant la journée. Les Laudes et les Vêpres nous introduisent dans ce que l'on appelle l'« Office des Lectures ». Office signifie prier Dieu comme il le faut. C'est ce que nous devons à Dieu, le devoir sacré de rendre à Dieu la gloire à laquelle il a droit. Quelquefois, nous banalisons cet Office comme s'il s'agissait d'une obligation que nous devons remplir. En revanche, l'Office comme liturgie est la digne réponse de l'Eglise à Dieu. Une réponse donnée à l'amour incommensurable qu'il exprime continuellement dans notre vie. La fidélité à ces célébrations ne consiste pas à remplir une obligation, quelque chose d'obligatoire et de très sacré. Donc, les prières liturgiques ne servent à rien si nous n'assumons pas le fait qu'elles sont la réponse de l'Eglise et si cette prière ne devient pas vraiment personnelle en chacun de nous.

D'où l'importance de la foi ecclésiale. Car même si j'ai une très grande foi, je suis toujours un pécheur et donc je ne pourrai jamais, sous une

forme individuelle, contempler le mystère de Dieu tel qu'il nous a été révélé.

Quel type de fidélité avons-nous envers tout ceci ? Vivons-nous la prière avec dévotion ? La fidélité, ici aussi, est une route de progrès et est toujours liée au contexte dans lequel nous nous trouvons.

- c) Parmi toutes les célébrations, celle de l'Eucharistie resplendit : « Nous nous approcherons chaque jour de la table du Seigneur et, suivant l'exemple des premiers chrétiens, nous serons assidus à la Parole de Dieu et à la Fraction du pain. La célébration communautaire de l'Eucharistie sera un moyen et un signe authentique de l'édification progressive de notre communauté dans la fraternité » (C 46). Comment célébrons-nous l'Eucharistie ? Car nous pouvons nous en approcher de quatre façons :

En premier lieu, l'Eucharistie est la chose la plus parfaite, c'est le sacrifice du Christ à Dieu ; j'y participe, je l'accomplis et donc je reçois la foi. Cette approche fait des sacrements une sorte de magie.

En second lieu, le contraire. Ce qui compte dans l'Eucharistie, c'est ma foi, ma vocation. Donc les sacrements se transforment en acte de dévotion. Le Mystère de ce qui s'accomplit est déplacé vers sa propre subjectivité religieuse.

La troisième façon, c'est lorsque l'on comprend que ce qui compte dans la liturgie, c'est ce que

Dieu nous donne, ce qu'il a offert comme salut, qu'il s'est communiqué lui-même, comme célébration du mystère du Christ. Telle est l'attitude réceptive qui se nourrit du fait objectif tel qu'il est indiqué par l'Eglise, ce que Dieu offre à l'homme.

En quatrième lieu, quand ma foi personnelle qui reçoit le don s'unit à la foi de l'Eglise. C'est-à-dire quand finalement je comprends que je ne peux pas recevoir le don de Dieu, que mon cœur n'est pas capable de participer au mystère du Christ, que je ne dis pas un « oui » adéquat à l'amour de Dieu et aussi que je ne peux pas car c'est vrai que j'ai reçu l'Esprit, mais mon cœur n'est ni saint, ni immaculé ; donc je m'unis à la Communion des saints, quand je peux offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu.

La fidélité requiert de vivre l'Eucharistie de cette quatrième façon, sans faire des sauts artificiels, mais plutôt au long d'un processus permanent d'abandon à Dieu.

Saint Joseph de Calasanz parle de l'Eucharistie, mais simplement quand il conseille ses religieux : « Nos prêtres célébreront chaque jour le Sacrifice de la messe » (CC 56). « Les frères, les clercs et ceux qui ont reçu les Ordres majeurs recevront l'Eucharistie tous les dimanches, une fois dans la semaine et les fêtes de première et deuxième classe » (CC 57 cf. CC 61). Ensuite il

suffit de lire les déclarations de nombreux religieux qui vivaient avec lui et qui le virent célébrer pour comprendre ce que signifiait pour Joseph de Calasanz le pain vivant de la vie quotidienne, qui l'aida à vivre tout comme un don de la Providence de Dieu.

- d) Un autre sacrement de la célébration : « Nous sommes tous appelés à nous convertir et à nous renouveler continuellement par la pénitence, les œuvres de charité et la liturgie, et surtout par le Sacrement de la Réconciliation. Par lui, nous rétablissons le lien de la paix avec le Père miséricordieux, avec l'Église et avec les frères. Nous sommes invités à le fréquenter fidèlement » (C 47). Et saint Joseph de Calasanz déclare : « Au moins une fois par semaine ils se confesseront avec les confesseurs désignés » (CC 58).

Si l'on dressait des statistiques sur ce « souvent et avec assiduité », la note serait plutôt basse. Quelques considérations :

En premier lieu, il semble que ce sacrement soit vécu de façon moraliste et bien peu du point de vue théologique. Or, de ce point de vue, il est normal que de nombreuses personnes pensent qu'il n'est pas important de le vivre. La morale le considère comme un acte, la théologie comme une attitude. La morale le voit comme la confession des fautes, la théologie comme un plongeon dans le sang expiatoire du Christ.

En second lieu, nous avons banalisé le péché, alors que c'est, au contraire, la chose la plus terrible de l'existence. Il faut revoir la lettre aux Romains. Personne ne sait combien il est pécheur et ce que comporte son péché tant qu'il ne s'agenouille pas et regarde la Croix. Si on ne le regarde pas à partir de là, le péché semble perdre son esprit malin.

En troisième lieu, la réconciliation n'est pas quelque chose qui fait en sorte que le péché accompli est pardonné qu'on peut donc l'oublier et ne plus y penser. C'est beaucoup plus que cela. C'est la manifestation la plus mystérieuse d'un amour gratuit qui est donné comme acte de miséricorde sans motif apparent. Le péché mérite l'enfer, quand nous voyons que nous avons tué le Fils. Mais Dieu, dans son amour infini, convertit notre plus grande offense en motif le plus grand de son amour. La mort du Fils, qui est notre plus grand péché, devient, par l'amour de Dieu, la raison de notre salut. Nous ne comprendrons jamais l'amour de Dieu parce qu'il est inexplicable et qu'il nous dépassera toujours.

En quatrième lieu, la réconciliation est un acte gratuit que nous ne méritons pas. Nous sommes justifiés par la grâce et non par nos œuvres. Quand on vit cela ainsi, nous demeurons sans voix. Dieu aime parce qu'il aime, il n'y a pas d'autre raison que son amour même. Et c'est Dieu qui l'a voulu ainsi.

En cinquième lieu, ce sacrement est parfois vécu simplement pour avoir la paix. Mais la paix provient de l'amour de Dieu qui pardonne par pure grâce et non pas tant par le sacrement. Avant notre naissance, il y avait déjà des confessionnaux dans les églises, donc l'amour de Dieu a précédé même nos péchés.

Nous devrions donc être fidèles à ce sacrement parce que le péché ne peut être considéré qu'avec les yeux de Dieu. Alors nous aurons la paix. Mais si nous le considérons avec notre regard, cela engendrera angoisse, oppression et dépression.

5. Prière et vie

La prière est enracinée dans la vie. La prière est et se fait dans la vie et elle fait d'elle un hommage à Dieu. Les Constitutions disent : « La totalité de notre vie deviendra une vraie liturgie, si nous recevons tout avec foi des mains du Père Céleste et si nous adhérons constamment au Christ qui agit en nous. Nous affermissons dans notre cœur ces dispositions fondamentales par une attitude de vigilance intérieure et par la révision de nos actes, faite en privé et en communauté » (C 48).

Cette fois ce rapport prière-vie préoccupe, car ce sont deux réalités qui ne peuvent pas être dissociées. Une prière qui n'est pas vie, qui ne devient pas vie, n'est pas une prière. Une vie sans prière n'est pas conforme avec le style de vie que nous

avons choisi ou auquel nous avons été appelés. Il est vrai que la conjonction de ces deux réalités est différente selon le style de vie choisi. Une mère de famille avec cinq enfants et une moniale de clôture ne peuvent pas prier de la même façon, ni même une religieuse engagée dans l'action. Le cœur de la prière peut être le même mais pas la façon.

Tout ceci crée parfois des tensions. Quand on se sent en faute parce que l'on ne prie pas, si nous faisons un sérieux discernement nous découvririons que l'on ne peut pas faire mieux que ce que l'on fait déjà. Ou quand nous nous sentons choyés par Dieu et que de même nous sommes fidèles dans la prière mais que nous sentons tout de même que notre vie ne change pas : quel type de prière faisons-nous ?

Dans la prière, ce n'est pas le goût qui importe, mais l'amour. Ne pas chercher la paix, mais la volonté de Dieu. Ce n'est pas la dévotion qui importe, mais la foi ; ce n'est pas tellement au temps passé qu'il faut regarder qu'à la qualité du rapport.

Sur ce sujet, il est important d'examiner quels sont les fondements de la prière et de la vie ; certains veulent le faire avec leurs propres forces et c'est là que commencent les échecs. Pour d'autres, le fondement c'est la grâce et c'est alors le début de la solution de bien des échecs. Le contraste ne se situe pas entre la prière et la vie, mais dans le vécu entre les fondements de ces réalités, à savoir entre l'obéissance de foi et l'angoisse pour les cho-

ses. Nous devons donc être fidèles à la prière et à la vie. A la prière dans laquelle nous trouvons Dieu et à la vie où nous trouvons les hommes. Mais ne rencontrons-nous pas Dieu dans la vie et les hommes dans la prière ? Aussi. Nous devons être fidèles à cette double réalité et évaluer la façon dont nous faisons de notre vie un hommage à Dieu dans ces deux réalités.

6. Difficultés dans la prière

C'est un thème dont on ne parle pas dans nos Constitutions, mais il me semblait bon de l'évoquer brièvement. Je présente ici certaines difficultés, sans les développer ; je ne fais que les énumérer.

En premier lieu, la rationalisation qui nous conduit à ne pas prier. Ce sont des excuses. « Pour moi la Liturgie est suffisante ». En second lieu, les difficultés de concentration. Demandez-vous : pourquoi ai-je ces difficultés de concentration ? Cela peut dépendre du fait que l'on a un caractère anxieux, mais ce n'est pas la même chose si elles sont dues à un excès d'activisme. Ou encore, à cause de l'indifférence, car l'on vit en dehors de la lumière de la foi ou l'on passe par une phase d'aridité. Il faut bien remarquer que l'obsession sur la concentration peut-être un moyen de se distraire. Suggestion : il faut apprendre à prier avec nos distractions. Cela suppose un entraînement à la liberté spirituelle pour pouvoir distinguer entre la surface et le fond spirituel. En

troisième lieu, dans la prière apparaissent les tentations. Lesquelles ? Toutes. Nous pouvons nous demander, si nous sommes tentés, quel type de prière faire ? Dans ce cas, au lieu de faire des distractions ou des tentations un problème, nous devons renverser les choses et les convertir en chemin d'humilité. Je n'en cite que quelques-unes : aridité, désespoir, superficialité de l'optimisme naturel, peur du face à face avec Dieu, indolence...

Nous devons toujours demeurer fidèles à la prière et dans la prière. Certains commencent à prier, se lassent très vite et abandonnent. Certains pensent avoir d'autres choses plus importantes à faire et ne commencent même pas à prier. Sans la fidélité à la prière, il est impossible de demeurer à la suite de Jésus et de l'aimer éperdument.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Examine ta prière personnelle. Que fais-tu ? Mais avant tout, pries-tu vraiment ?
- 2) As-tu l'habitude de prier aussi dans la solitude ? La solitude, ce n'est pas d'être seul, c'est d'être avec Dieu.
- 3) Quand tu pries, parles-tu beaucoup – le Seigneur n'aimait pas cela – ou est-ce pour toi un dialogue d'amour ?
- 4) Ta prière est-elle ecclésiale ? Quand tu pries, sens-tu que tu appartiens à l'Eglise ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Dans quelles situations la communauté peut-elle dire qu'elle suit Jésus crucifié ?
- 2) Avez-vous jamais fait l'expérience du discernement communautaire ?
- 3) Discerner comment vivre les diverses célébrations qui se font en commun : laudes, vêpres, célébration eucharistique...
- 4) Avez-vous jamais célébré ensemble la réconciliation, même de façon non sacramentelle ?

Suggestions pour une journée de prière

- 1) Prendre un texte biblique : en faire la lecture, la méditation personnelle, chercher des images semblables et voir ce qu'elles signifient pour chacun et ensuite tout partager avec les autres pour pouvoir ainsi en tirer des implications pour améliorer la vie de la communauté.

Textes bibliques :

Lc 18, 1 ; 2, 19 ; Mt 6, 6 ; Ac 2, 42 ; Rm 12, 1-2 ; 1Tm 2, 1 ; Jn 4, 23-24.

Nous sommes fidèles à la prière :

- Si Jésus en est le centre.
- Si la passion et la résurrection occupent une place privilégiée.

- Si l'on vit dans une attitude de réceptivité.
- Si l'on ne fait pas que parler, mais que nous écoutons.
- Si l'essentiel, c'est Dieu, et non pas nos intérêts, même spirituels.
- Si nous ne cherchons pas le plaisir, mais la volonté de Dieu.
- Si nous demandons de tout cœur à Dieu son Esprit Saint.
- Si nous demeurons en elle, malgré l'aridité, le découragement ou la tentation.
- Si nous écoutons ce que Dieu dit.
- Si nous ne la convertissons en un moment pour lire un quelconque livre.
- Si la Parole est souvent dans nos mains et dans nos cœurs.
- Si nous ne la délaissions pas quand nous ne sentons rien ou quand elle ne nous dit rien.
- Si nous répondons avec amour à l'amour que nous recevons.
- Si nous savons rendre grâces, louer et bénir Dieu dans notre vie.
- Si nous apprenons à prier comme le Seigneur l'a fait.

FIDÈLES DANS LA CHASTETÉ

Le numéro 16 du chapitre II des Constitutions dit que nous vivons à la suite de Jésus en étant « fidèles dans la chasteté ». C'est précisément de cette fidélité que nous allons maintenant nous occuper. En suivant Jésus sous la forme consacrée, le célibat apparaît comme un des éléments caractéristiques de cette façon de suivre le Maître et de voir sa vie. Le Seigneur vécut en célibataire et, dans la vie consacrée, nous avons été appelés à conformer notre existence à la façon de vivre du Maître. Mais la chasteté, ou mieux encore, le célibat, est un chemin à parcourir, et les Constitutions signalent différents aspects de ce parcours.

1. La chasteté est un don

C'est la première affirmation des Constitutions dans ce chapitre : « La chasteté pour le Royaume des Cieux est un don éminent du Père, que nous avons reçu par l'intermédiaire de l'Eglise » (C 53). Cela signifie qu'il ne s'agit pas d'un projet de l'homme, quelque chose qu'il a choisi d'une manière autonome, quelque chose qu'il entend vivre avec et par ses forces ; suivre Jésus, c'est plutôt une vocation. La personne consacrée s'est sentie attirée par

la force de l'Esprit du Seigneur jusqu'à s'identifier à la forme de vie que choisit le Maître. Si ce n'était en raison de son appel, grâce au don reçu, nous ne pourrions pas suivre Jésus de cette façon et sous cette même forme de vie.

Il ne faut pas se demander la raison de ce don ; les dons de Dieu sont une fin en soi, c'est dans la folie de l'amour qu'il a voulu se concéder sous cette modalité. Dieu a voulu appeler une personne à une façon de vivre et il s'est concédé afin qu'elle puisse le faire. Que pouvons-nous dire de l'amour s'il a voulu se manifester ainsi ?

Ceci n'ôte rien au fait que toute chasteté est un véritable don de Dieu. Bien que vécue de façon différente, elle reste toujours un don du Seigneur. Mais nous parlons ici de la chasteté consacrée dans la vie religieuse, celle où l'individu se sent lié à la personne de Jésus ; et ce lien est tel qu'il le porte à lui appartenir, d'une façon qui est supérieure à tout autre lien.

Il faut répondre au don par la fidélité. Fidélité à l'accepter, au point de ne pas pouvoir s'empêcher de garder les mains ouvertes et le cœur bien disposé ; fidélité à le vivre, avec les moyens spécifiés par la suite dans les Constitutions ; fidélité à remercier, car il faut comprendre que l'amour inouï et incompréhensible de Dieu est la seule raison pour laquelle on le possède.

Quand on parle de chasteté consacrée, il faut faire attention à ne pas la spiritualiser et à ne pas

penser qu'elle est au-dessus de la chasteté chrétienne. Ceux pour qui le caractère distinctif de la vie religieuse est la virginité placent celle-ci en première position, à un niveau supérieur à l'existence chrétienne et considèrent le mariage comme quelque chose d'inférieur. Par conséquent, c'est pour eux la forme privilégiée, et donc spécifique, de réaliser l'existence du disciple. Pour affirmer ceci, ils se basent sur le Concile de Trente, qui désigna la supériorité de la virginité comme état en lui-même au-dessus du mariage.

Or, il faut considérer qu'un état peut être supérieur à un autre, sans pour autant que cet état soit adapté « à moi ». Et dire « à moi » ne signifie pas le dire uniquement au niveau individuel, mais se rendre compte que toute forme d'existence chrétienne n'existe qu'en tant qu'histoire personnelle. Le problème de la vocation n'est pas un problème d'états, mais d'appels personnels, de processus personnels. Il faut déplacer la question des formes d'existence, des états aux histoires, à la subjectivité, aux processus personnels. Et c'est ainsi que les perceptions et les jugements changent.

D'autre part, à cet égard, nous devons être attentifs à ne pas tomber dans le discrédit du corps, de l'amour humain, de l'amour sexuel, du plaisir sexuel que l'on éprouve dans la vie humaine. Celui qui a choisi la vie religieuse parce qu'il pense qu'elle est supérieure au mariage ou parce qu'il souffre d'un refus de l'amour sexuel, n'a pas compris ce

qu'est la vie consacrée. Avoir été appelé à une vocation ne signifie pas refuser les richesses qu'ont les autres - le mariage aussi est une vocation – ni leurs éléments.

2. Suivre le Christ d'un amour sans partage

C'est un élément fondamental dans la vie consacrée mais que signifie-t-il ou implique-t-il pour pouvoir examiner notre fidélité ?

- a) Que, dans cette vie, le cœur est pris. Et qu'il faut la vivre du fond du cœur. Le cœur mise le tout pour le tout sur l'amour et s'il aime vraiment il ne cherche rien d'autre que l'être aimé et ne désire rien d'autre que de satisfaire ses propres désirs. Quand on vit à partir du centre de la vie et que l'on suit ses impulsions, on ne sait pas où celles-ci nous conduiront. Quand on entre dans la vie religieuse, on ne sait pas ce qui peut arriver pour son avenir. On se laisse simplement gouverner par l'amour qui est centré sur Jésus, car nous nous sentons attirés par lui et portés à vivre de cette manière.
- b) Le cœur sans partage implique l'appartenance. Voilà pourquoi la chasteté consacrée, plus que dans le renoncement à vivre certaines expériences – même si cela sera nécessaire – réside dans le fait d'éprouver la joie d'appartenir à quelqu'un. L'appartenance est l'expérience d'être à quelqu'un. Cela peut sembler difficile

à définir, mais chaque personne sait quand elle appartient à une autre et il peut y avoir des rapports apparemment amoureux sans appartenance. La chasteté consacrée doit être vécue et réalisée dans l'appartenance. Il n'y a pas de chasteté authentique sans appartenance, même si l'on dépasse les tendances vers les réalités auxquelles on a renoncé. Nous pouvons observer tous les préceptes du vœu de chasteté, mais s'il n'y a pas d'appartenance au Seigneur, de quel genre de chasteté s'agit-il ?

- c) Le cœur sans partage inclut un lien. L'appartenance est un lien ; s'il n'y a pas de lien, l'appartenance n'existe pas, le cœur sans partage est martyrisé. Voilà pourquoi celui qui vit dans la chasteté consacrée ne se permet pas d'avoir le cœur dispersé, la coquetterie affective, le jeu érotique. Laissant de côté la faute morale, dans le mérite de laquelle nous n'entrerons pas, il s'agit ici de sensibilité spirituelle, d'un rapport inconditionnel à l'autre ; pour nous, avec le Seigneur lui-même.
- d) Le cœur sans partage n'est pas quelque chose que l'on possède du simple fait d'avoir prononcé le vœu de chasteté. Il en est comme pour les autres vœux. Normalement, la profession n'est pas la consécration de quelque chose que l'on vit pleinement, mais c'est plutôt le début d'un chemin qu'il faut parcourir. Or, ceci est important face aux difficultés qui peuvent surgir ou

face aux obstacles que l'on peut rencontrer. Le cœur sans partage est quelque chose qu'il faut créer progressivement, car si la chasteté consacrée est un don, c'est aussi un combat. C'est un don, elle ne dépend donc pas de nos forces, de nos choix ou de nos désirs ; c'est un combat, car Dieu permet les difficultés, les luttes, les obstacles et les chutes. Mais le fait que ce soit un combat n'ôte rien au fait qu'elle soit un don et vice-versa le fait d'être un don ne signifie pas qu'elle ne soit pas un combat.

- e) Le cœur sans partage est un lien avec Dieu, mais ceci ne veut pas dire qu'on ne puisse pas vivre d'autres liens. Bien souvent l'enseignement en ce domaine était erroné : l'amour que l'on donne à une autre personne est de l'amour que l'on retire au Seigneur. Que d'enseignements comme celui-ci ont été dispensés dans la vie religieuse ! Le christianisme et, en conséquence, la vie religieuse, n'ont pas évalué le juste prix de l'aspect humain et n'ont pas su l'intégrer dans l'expérience religieuse de la foi. Le platonisme et l'augustinisme excessifs ont influé sur le christianisme à ce propos. Il est vrai que le cœur sans partage est un lieu d'alliance exclusive avec Dieu, mais ceci n'exclut pas, même si cela peut sembler paradoxal, l'existence d'autres liens. Il faut toujours distinguer le niveau transcendantal du niveau catégoriel. Dans le premier, on vit le lien avec Dieu, que l'on place au-dessus de tout autre

lien ; dans le second, on vit les autres liens qui peuvent être à caractère définitif. Il faut en tenir compte, avec discernement, dans la vie personnelle et dans l'accompagnement personnel.

- f) Au milieu de tout cela, il y a l'affectivité, car il n'existe aucune chasteté où l'affectivité ne serait pas impliquée. Dans certaines vocations, l'élément fondamental a précisément été l'affectivité envers Jésus. Il a été tout pour elles. Il a guidé leurs vies. Elles ont su se fier à lui et, dans les moments difficiles de la vie, cela leur a donné la possibilité de se fier à lui avec une foi absolue. Dans ce cas, on suit une personne ; on a un contact personnel et ce sont ce contact et cette *sequela* qui portent à la mission. Chez d'autres personnes, au contraire, ce qui prévaut c'est Jésus comme modèle ou symbole. Plus que Jésus lui-même, l'important c'est ce qu'il représente.

L'affectivité comporte des éléments déterminés ; en premier lieu, ce qui lie, c'est l'humanité de Jésus. Rappelons l'importance que Thérèse de Jésus donnait à cette humanité. Parfois, on peut se rapporter à Jésus comme la deuxième personne de la Trinité, mais ainsi l'humanité du Maître n'est pas manifestée et ce n'est pas ainsi que l'on entre en contact. En second lieu, ce que signifie Jésus pour le disciple, l'importance de sa personne, c'est-à-dire quelque chose comme l'expérience qu'ont eu les disciples de Jésus comme un intime qui était en même temps le

Seigneur et le Maître. Jésus revêt alors une signification, une relation, un lien avec la personne ; il est tout et on peut lui appliquer toutes les images qui apparaissent dans les Evangiles.

- g) Le cœur sans partage implique la continence parfaite, vécue dans le célibat. « Le conseil évangélique de la chasteté... comporte l'obligation d'une continence parfaite vécue dans le célibat » (C 55).

Saint Joseph de Calasanz insiste beaucoup sur l'expérience de sa continence dans ses Constitutions : « Quoique les Religieux continuent à vivre dans ce corps mortel, il est merveilleux de cultiver la chasteté, à l'imitation des anges, dans la façon de regarder, de marcher, de parler et dans la tenue du corps. Mais ils doivent savoir qu'il est vraiment honteux de salir de quelque façon cette vertu céleste. Ils s'efforceront donc d'éviter les pensées impures, en les écrasant dès le début contre une pierre, les conversations obscènes, et tout ce qui sent la vanité du monde. Ils garderont particulièrement et avec une très grande attention la modestie du regard, pour éviter que la mort entre par les fenêtres » (CC 112).

La fidélité du cœur sans partage est une réalité fondamentale pour vivre la chasteté consacrée à la suite de Jésus. Cette fidélité doit être considérée en partant des aspects que nous allons traiter dans les paragraphes qui vont suivre.

3. L'amour pour tous les hommes

Parlant de la chasteté consacrée, les Constitutions affirment : « ... nous nous unissons plus intimement à Dieu et nous aimons tous les hommes d'un amour particulier » (C 53). L'insistance a toujours porté sur le fait que le célibat donne une plus grande liberté à la personne en lui permettant de se donner à tous. Quelques observations doivent être faites ici :

- a) Ce qui est fondamental dans le célibat, comme nous l'avons déjà dit, c'est le rapport intime qui s'instaure avec Jésus. Nous le suivons, lui qui est le centre de la vie, des désirs et de l'amour. En ce sens, nous pouvons considérer et vivre le célibat comme une question affective. L'élément déterminant c'est de ne pas le transformer en une forme de vie qui donne la possibilité de rester plus libre pour des fonctions déterminées. Dans ce cas, le célibat deviendrait quelque chose de fonctionnel et nous transformerions ce qui devrait être une question de cœur en un simple moyen pour atteindre certains objectifs, aussi importants que ceux-ci puissent nous sembler.
- b) Le célibat ne donne pas toujours la liberté. Dans cette forme de vie, de nombreuses sortes d'égoïsme peuvent s'y cacher, comme le manque d'engagement dans la vie, la volonté de la résoudre ainsi parce qu'on a peur de la vivre en dehors, l'avantage de ne pas se soucier de nombreux problèmes qui affligent normalement les gens.

- c) D'autres fois, ce que nous appelons « amour des hommes » ne consiste en rien d'autre qu'à protéger son cœur avec des activités variées, car nous ne voulons pas exposer la partie la plus importante de notre vie, et l'on évite de la sorte de se donner authentiquement aux hommes et à Dieu ; si l'on a peur des hommes, la vie religieuse devient un refuge ; si l'on a peur du face à face avec Dieu, la vie religieuse devient un abri où l'on vit bien.
- d) Mais ce que nous avons dit ne signifie pas qu'il n'existe pas une vraie liberté de celui qui, libre des préoccupations des réalités personnelles, se concède vraiment aux hommes, vit pour eux, donne tout ce qu'il peut et surtout se donne lui-même. C'est un engagement de service qui imite ce que Jésus fit avec ses contemporains. Mais tout comme il alimentait ce don à travers le contact permanent avec le Père dans l'oraison solitaire avec Lui, ils comprennent que ce don de soi aux hommes ne vaudrait rien s'il n'était pas soutenu et alimenté par la prière solitaire avec Jésus. Ils trouvent Jésus dans les hommes, mais cette rencontre doit être soutenue par la présence du Maître et, dans cette présence, ils prient pour les hommes auxquels ils se dévouent.

Ce qui vient d'être dit requiert une fidélité aussi bien aux hommes qu'au Seigneur et cette fidélité doit être vécue comme un chemin que l'on parcourt constamment. S'il n'y a pas de fidélité aux hommes,

que peut signifier l'amour que l'on a pour Jésus ? Et s'il n'existe pas de fidélité à l'amour de Jésus, quel genre de dévouement est-ce à l'égard des hommes ?

4. Le chemin pour parvenir à la chasteté

Les Constitutions affirment : « Ce don spécial de la chasteté parfaite ne peut être découvert, conquis et conservé que par ceux qui, par l'effort persévérant de chaque jour et en se méfiant de leurs propres forces, maintiennent avec Dieu une constante intimité et, humblement et avec amour, espèrent de lui l'aide nécessaire » (C 57). Trois éléments sont cités : découvrir, conquérir, conserver.

- a) D'abord, découvrir. Ceci requiert un discernement et, par conséquent, un accompagnement spirituel. Cela peut apparaître comme un désir ou bien être fortement ressenti comme un courant qui vient de loin, sans que l'on se soit rendu compte jusqu'à un moment déterminé de vouloir se concéder à Dieu et de suivre Jésus ou de travailler pour le Royaume. Avant, chez les plus jeunes cela se manifestait comme le désir d'imiter une personne connue et que l'on admirait, un éducateur, un religieux du même village... Je parle de la vocation que nous connaissons. Ainsi, en principe cela peut apparaître comme un idéal. Cela suppose donc le désir de l'homme, quelque chose qui l'attire et le fait sortir de soi. Nous devons rappeler que la vocation en soi

est une initiative de grâce et on ne peut pas la confondre avec un sentiment.

Certaines personnes vivent l'expérience vocationnelle en se consacrant à une cause ou un projet ou bien en se dévouant au prochain ; d'autres la vivent comme une expérience d'amour personnel, d'appartenance. Il peut y avoir de multiples formes d'expérience vocationnelle. Tout ceci requiert un discernement afin que la personne sache comment elle a été appelée par Jésus et dans quelle mesure Jésus est son amour personnel. Mais il ne l'est pas toujours. La question qu'il faut se poser est de savoir quelle expérience d'amour détermine sa vie, car il ne s'agit pas seulement du moment de l'entrée, et jusqu'à quel point cette expérience d'amour a trait à la vocation qui consiste à suivre Jésus ? Ceci influe plus tard sur la façon de vivre la chasteté consacrée, le cœur sans partage.

- b) Ensuite, conquérir. Expression ambiguë, car nous avons affirmé que c'est un don. Mais il faut recevoir ce don comme une action de grâces. Quand nous considérons la vocation et le substrat de l'affectivité, il faut considérer deux coordonnées de l'affectivité humaine : symétrique et asymétrique. Cette dernière suppose l'inégalité. L'expérience asymétrique doit advenir au fur et à mesure que se développe le processus vocationnel et elle apparaît lorsque quelqu'un peut sentir Dieu comme Père, ce qui, au fond, est l'expérien-

ce de l'amour comme gratuité. On se réconcilie peu à peu avec notre finitude, on apprend à se reposer en Dieu, à se savoir aimer, à purifier sa vie et son cœur dans la confiance en Dieu.

Le rapport symétrique implique une certaine égalité ; c'est celle que l'on a, par exemple, avec ses amis. Dans le processus d'acquisition de la chasteté consacrée, c'est celle qui s'instaure avec Jésus. Il a coutume d'apparaître chez des personnes plus autonomes, en qui le monde de la signification est celui qui émerge le premier, et après, parfois, elles ont du mal à assumer la dépendance. Dans ce cas, il faut cultiver l'amour personnel pour Jésus, la *sequela*, la configuration à sa personne, le progrès de la vie de chasteté consacrée comme le fait de vivre avec et pour Jésus, et à partir de là vers les hommes. Nous avons ici deux pôles de l'affectivité de la personne : finitude et liberté, gratuité et œuvres. Il faut nous demander comment tout ceci apparaît dans notre propre parcours de conquête de la chasteté consacrée.

- c) Enfin, conserver. Nous allons tout de suite indiquer les moyens que citent les Constitutions mais, auparavant, signalons quelques présupposés humains.

Premièrement, la conscience claire que personne ne peut négliger impunément les nécessités essentielles de la personne. Par exemple, on ne peut pas être célibataire si l'on n'assume pas sa

corporéité, le besoin d'être aimé, si l'on n'a pas intégré le monde de la femme. Nous nous trouvons fréquemment face à un monde réprimé, même s'il est sublimé. Il faut faire attention à ce monde de réalités non assumées parce que mal comprises ou parce que l'on a reçu une mauvaise et fausse éducation en ce domaine, ou bien à cause de certaines peurs qui peuvent naître chez une personne dans la mesure où elle ressent tout ce qui est propre à l'être humain.

Deuxièmement, au fur et à mesure que l'on chemine, l'expérience du lien devra apparaître. C'est une expérience trans-psychologique, c'est-à-dire que le célibat n'est pas une question de chasteté mais d'appartenance. C'est une chose que l'Esprit confère, mais qui est profondément humaine. Il ne faut pas la confondre avec une gratification. Le lien n'est pas moral, c'est une expérience d'appartenance, une alliance. Peu à peu, au fur et à mesure qu'il se renforce, la chasteté est toujours plus perçue comme un amour de foi. Et l'on sent que la foi personnalise plus que le besoin.

Il faut considérer que lorsque quelqu'un découvre comment se renforce peu à peu la vocation au célibat, le moment vient alors où cet amour de foi peut poursuivre avec les nécessités normales des désirs, quels qu'ils soient, mais cela ne touche pas le fond de la personne, cela ne touche pas l'amour au centre de la personne. Il se peut que certains intègrent les besoins humains d'une

manière normale tandis que, pour d'autres, Dieu leur laisse à fleur de peau, avec une forte intensité qui effraie presque. Mais il faut vite se rendre compte que ceci est superficiel et que le centre c'est le cœur sans partage pour le Seigneur.

5. Moyens spirituels

« Cette intimité avec Dieu, nourrie de la lecture de l'Écriture Sainte, de la prière et des sacrements, transformera tellement notre cœur que le don de nous-mêmes à Dieu et aux hommes deviendra progressivement plus conscient et authentique. Notre dévotion filiale à la Mère de Dieu et sa précieuse protection, que nous devons souvent implorer, feront grandir en nous la force nécessaire pour imiter courageusement son exemple de fidélité » (C 58).

Le moyen fondamental pour vivre la chasteté consacrée comme la veut le Seigneur et dont parlent les Constitutions, c'est l'oraison. Qui peut nous faire vivre un célibat authentique ? Qui peut faire en sorte que notre cœur, déchiré par de nombreuses blessures, parvienne à être un cœur sans partage centré sur l'amour pour le Seigneur ? Qui peut nous amener à refaire notre existence, si détériorée par tant de luttes et de pertes que nous avons subies au cours de notre vie ? Seuls Dieu et Jésus que nous rencontrons dans l'oraison.

L'oraison piariste est affective. Ce n'est pas un hasard si les franciscains conventuels, les carmes

et le P. Cordeses sont passés dans la vie de Joseph de Calasanz. Et la nôtre doit en être de même, exception faite de la liberté de suivre Jésus là où il porte chacun de nous.

L'oraison affective commence par la présence de Dieu dans un acte de foi. Et, en elle, il faut partir du cœur. Il ne s'agit pas de « croire » avec notre esprit, en pensant que nous sommes près de lui, mais il s'agit plutôt de vivre avec notre cœur sa présence qui est réelle, même si elle ne se manifeste pas à travers un sentiment.

Le moment central est la relation. Cela peut se produire à partir de la lecture d'un passage biblique, d'un regard intérieur vers Dieu, d'un battement du cœur, de se sentir porté à aimer, à bénir, à louer ou à demander à Dieu, ou bien simplement d'être devant lui, près de lui, avec lui. La foi animée par l'amour est le moyen et le but de la prière. Voilà pourquoi, dès qu'émerge le rapport, il faut laisser toute chose et demeurer dans le rapport. Il ne faut pas examiner ce que l'on fait ou comment on le fait, car ainsi on brise le rapport. Dans l'oraison on aime, mais on n'est pas forcément obligé de se sentir à l'aise ; dans l'oraison, c'est le Seigneur qui compte, ce n'est pas nous. L'oraison consiste à sortir de nous-mêmes vers lui.

Et tout finit dans l'obéissance de foi. Celui qui prie est porté à accomplir la volonté de Dieu, manifestée dans l'oraison elle-même.

Il en va de même avec les sacrements, vécus par la foi. Manger le Corps de Jésus, boire son Sang, et recevoir son pardon. L'aliment revigore l'âme, il fait en sorte que la chasteté consacrée se renforce et que les sursauts de la vie ne soient pas un obstacle au cœur sans partage. Le pardon purifie jour après jour l'existence et le Sang de l'Agneau aide à surmonter les difficultés. Car si le monde affectif (qui comporte en général de nombreuses blessures) n'est pas bien résolu, quand on choisit de s'adonner au célibat, la crise apparaît tôt ou tard. Il peut arriver, mais pas toujours, que si une personne est saine, même si elle n'a pas bien intégré les présupposés humains, à travers la prière Dieu puisse se substituer à ces présupposés. Mais ce n'est pas la normalité. On peut dire que si une personne dans son rapport avec Dieu a vécu des processus de liberté et que, de même, elle n'a pas peur du rapport humain, la crise peut apparaître quand on s'y attend le moins. Dans les crises affectives, il y a sans doute des aspects moraux, mais ce n'est pas le plus important. Ces crises ont toujours une signification et indiquent le processus d'une personne. Le problème moral ne peut pas être négligé, mais il existe d'autres dynamiques du processus qui sont plus importantes, très souvent, des dynamiques d'intégration.

Par conséquent, face à la crise, les questions à se poser sont les suivantes : A quoi correspond-elle ? A une idéalisation ? A une répression ?

Ce sont des questions délicates qu'il faut formuler en considérant le processus de la personne, en vivant les moyens humains que nous citons au paragraphe suivant. Il faut toujours vivre tout dans la fidélité, dans l'authenticité.

6. Médiations humaines

Médiations humaines citées dans les Constitutions : « si nous restons unis dans l'amour fraternel, nous nous consacrons diligemment à la prière et au travail et nous vivons avec joie la vie religieuse communautaire » (C 59) ; « la pratique des vertus humaines et tout ce qui affermit la santé mentale et physique » (C 59) ; « l'instinct spirituel » (C 59) ; l'attention apportée aux moyens de communication sociale (cf. C 60) ; la « sobriété et une continuelle vigilance » (C 61) ; le « renouvellement quotidien de notre option de foi » (C 61) ; « le souci constant d'approfondir le mystère du Christ et d'orienter vers Lui dans un amour sans partage toute notre vie » (C 61).

Nous voyons les éléments cités dans les Constitutions ; il ne s'agit pas ici de faire une statistique de tous ces aspects. En revanche, il est important de souligner la fidélité à ce qui est requis dans celles-ci. On ne peut pas vivre de la même façon le célibat et avoir un cœur sans partage quand on se permet de voir ou d'avoir des revues qui peuvent mettre en danger la chasteté, ou quand on ne se le permet pas ; ou quand on passe son temps à regarder des images

inconvenantes à travers les moyens de communication (et il y en a beaucoup !), ou quand on ne le fait pas. C'est clair. Doivent entrer ici en ligne de compte l'attention, la fidélité aimante, l'oraison affective, la maturité humaine, la croissance spirituelle.

Il doit y avoir dans la communauté une atmosphère joyeuse qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher ailleurs. Et l'instinct spirituel est décisif car il nous fait percevoir spontanément ce qui est bien et ce qui ne l'est pas dans ce domaine de la chasteté. Même s'il est vrai que chacun est appelé à vivre ce vœu, comme les autres, de façon déterminée, Dieu appelle à vivre la chasteté de diverses façons, par exemple, parfois à travers des médiations humaines et parfois sans elles. Vivre la chasteté ne dépend pas seulement de notre effort (qu'il faut tout de même faire) mais surtout de l'appel que nous recevons du Seigneur à la vivre d'une manière déterminée. Il faut comprendre cela et, après l'avoir compris, y être fidèle.

Ce qui est important aussi, c'est la « sobriété et la vigilance continuelle, la maturité dans les amitiés » avec les personnes. Sur ce point, les Constitutions de notre saint Père reflètent la mentalité de son époque, même si, sur le fond (et non la norme) elles expriment sur cet aspect une sagesse exquisite (cf. CC 113 et 115).

Nous comprenons aujourd'hui que le rapport interpersonnel est très important. Et il faut dire que dans la vie l'important c'est d'aimer. Le céli-

bat ne peut pas être une castration du cœur. Il faut considérer, dans ce rapport avec les autres personnes, qu'elles ne sont pas des moyens, mais qu'elles deviennent éventuellement des médiations concédées par Dieu. Faire en sorte qu'une personne devienne une médiation signifie l'objectiver ; la médiation, en revanche, est quelque chose que Dieu insère dans notre vie pour qu'à travers elle nous puissions arriver à obtenir un cœur sans partage et faire de lui l'unique trésor de notre existence. Mais le chemin est délicat, parfois parsemé d'obstacles, et il doit être parcouru avec un vrai discernement.

Tout ce que nous avons dit requiert une vraie fidélité. Mais comment pouvons-nous être fidèles à Dieu en ce domaine que nous avons, parfois, rendu trop épineux ? Pourquoi, dans le christianisme, a-t-on eu et a-t-on si peur du corps et du rapport sexuel ? Les deux seront une seule chair, dit Dieu au commencement. Eh bien oui, malgré tout, la fidélité est possible dans le domaine de la chasteté consacrée, mais il faut faire confiance à Dieu. Le temps ne détruit pas la fidélité, mais la renforce ; il est possible d'être « toujours » fidèle. Ce « pour toujours » est possible. Dans notre vocation, en outre, nous écoutons constamment la voix du Seigneur : « Ne crains pas, car je suis avec toi ». Et nous allons vers lui, d'un cœur aimant et pacifié, pardonné et stupéfait par son amour, vigilant, mais avec la conscience que c'est qui lui qui veille sur nous, remplis d'espérance car il nous a donné Jésus et, en lui, ce qu'il aimait le plus.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Vis-tu la chasteté comme un don du Seigneur ? En quoi le remarques-tu ?
- 2) Comment évalues-tu ton corps et tout ce qui concerne la sexualité dans ta vie ?
- 3) Que signifie pour toi avoir un cœur sans partage ? Comment vis-tu ce que disent les Constitutions ?
- 4) Comment se manifeste ton amour pour les hommes ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Examine ta vie par rapport au n° 112 des Constitutions de notre Saint Père.
- 2) La communauté se concède-t-elle de tout cœur à ceux pour lesquels elle travaille ?
- 3) Pour la communauté, l'oraison est-elle un lieu de paix où elle restaure son cœur ?
- 4) Comment vit-on dans ta communauté les préceptes des Constitutions n^{os} 59-61 ?

Suggestions pour une journée de prière

- 1) Prier l'Esprit Saint.
- 2) Lire le chapitre sur la chasteté de nos Constitutions.
- 3) La capacité de dialoguer existe-t-elle en profondeur dans ta communauté sur ce qui est dit dans ce chapitre ?

- 4) De ce qui est dit dans ce chapitre, quelle est la chose la plus importante pour la communauté, pour chacun de vous ?

Textes bibliques

Mt 19, 10-12 ; 1Co 7, 7 ; 7, 32-35 ; Ph 3, 10 ; 1Co 9, 22 ; Mt 25, 1-13 ; Lc 20, 34 ; Ph 3, 20-21; Ap 14, 1-5.

Tu es fidèle à la chasteté :

- Si ton lien d'appartenance est celui du Seigneur.
- Si tu vis en étant lié à Lui.
- Si l'amour est la raison de ta consécration.
- Si tout autre lien dans ta vie est soumis à celui du Seigneur.
- Si tu ne places pas ton cœur dans la chair (Saint Paul).
- Si tu n'as pas peur de ton corps, de la sexualité, du plaisir.
- Si le refus que comporte le vœu de chasteté naît d'une expérience d'amour et non pas de peurs ou de fuites.
- Si le Seigneur est ton Tout.
- Si tu aimes vraiment les hommes, que tu te dévoues à eux et que ce dévouement naît de l'amour de Dieu.

FIDÉLITÉ À LA DÉFENSE DE L'INSTITUT

Pourquoi devons-nous être fidèles à la pauvreté dans notre vie piariste ? Parce que saint Joseph de Calasanz nous l'a dit : « La vénérable pauvreté, mère de la précieuse humilité et des autres vertus, doit être aimée par les Religieux comme le mur le plus solide de la Congrégation et conservée fermement dans sa pureté. Tous essaieront d'en expérimenter de temps en temps ses conséquences » (CC 137). On retrouve dans les nouvelles Constitutions quelque chose de la pensée et des paroles du Fondateur : « Telle est la pauvreté que nous estimons comme vraie bastion de notre famille religieuse » (C 75).

Pour Joseph de Calasanz, la pauvreté était aussi, mais pas seulement, un vœu ; il la considérait comme une expérience profonde de conversion que Dieu lui faisait vivre, au point qu'il en arrivait à la considérer comme une défense de sa religion. Et ce fut l'une des dernières batailles qu'il mena et qu'il gagna contre certains religieux qui voulaient la réduire. Le Fondateur était convaincu que réduire la pauvreté grâce à la rédaction de nouvelles Constitutions aurait entraîné la ruine de l'Ordre, mais il eut le dessus dans cette discussion et l'Ordre poursuivit son voyage.

1. La Pauvreté dans la vie religieuse

Quand nous pensons à la pauvreté dans la vie religieuse, l'image biblique du jeune homme riche nous vient spontanément à l'esprit. Pour lui, la richesse fut un empêchement pour suivre Jésus, car la pauvreté lui fut demandée pour la *sequela Christi*. Les Constitutions affirment : « Engagés à la suite du Christ, qui, pour nous, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, pour nous enrichir de sa pauvreté... » (C 63). La pauvreté est une condition pour suivre le Christ dans la vie consacrée. Maintenant, en nous basant sur le texte biblique du jeune homme riche (Mt19, 16-22), nous distinguerons cinq moments de dialectique vocationnelle de la pauvreté à la quelle nous devons être fidèles.

En premier lieu, au point de départ nous avons une rencontre. La vocation n'est pas un projet de perfection. C'est l'expérience de Jésus comme Messie. Une expérience de foi qui implique l'expérience de Jésus comme celui qui manifeste l'absolu.

Ensuite arrive le dialogue. « Maître, que dois-je faire de bon pour obtenir la vie éternelle ? Observe les commandements. Tout cela je l'ai observé... ».

Nous sommes donc en train de parler d'un « plus ». Mais la clef de ce « plus » n'est ni morale ni juridique. Le « plus » que demande Jésus vient du Royaume et de l'expérience du croyant. Il existe un appel charismatique à vivre le Royaume dans la pauvreté.

C'est donc une expérience vocationnelle qui fait irruption, que l'on ne choisit pas. Le Royaume introduit une nouveauté dans l'expérience du disciple. En plus des commandements, nous trouvons l'expérience de Jésus : « Laisse tout et suis-moi ». Et certes, nos Constitutions disent la même chose : « ... nous préférons ce Royaume à tous les biens de ce monde » (C 63).

Le troisième moment advient quand on s'aperçoit que pour suivre Jésus dans la pauvreté, nous devons avoir eu l'intuition de ce que signifie le Royaume indépendamment des règles religieuses. Il faut un choix de foi qui permette de suivre Jésus avec confiance comme le disent les Constitutions : « ... en mettant notre confiance en Dieu seul » (C 63). Nous ne pouvons pas vivre dans la pauvreté et être fidèles à ce choix si, d'abord, Dieu ne nous a pas appelés à le suivre de cette façon. Ce n'est que lorsque quelqu'un est appelé à vivre la pauvreté qu'il peut s'abandonner à Dieu sans conditions. C'est alors que nous pouvons faire l'expérience du Royaume à partir de la pauvreté.

Le quatrième moment, c'est quand nous comprenons que tout ceci est impossible pour les hommes, mais possible pour Dieu. Par conséquent il ne peut y avoir de place pour un désir religieux, un volontarisme ou un perfectionnisme. On ne peut pas vivre la pauvreté et suivre le Maître avec ces caractéristiques ; nous avons besoin de la grâce. Donc tout est centré sur Jésus, à partir de l'acte de foi et de la force de l'Esprit Saint qui fait en sorte

que tout ceci soit possible. Nous ne pouvons suivre Jésus pauvre qu'en étant pauvres.

Le tout s'achève par cette question de Pierre : « Voici que nous, nous avons tout laissé... ». Et la réponse : Je vous laisse le Royaume, le centuple, tout mais avec les persécutions.

Nous avons « tout quitté pour le Royaume » (C 65) répètent les Constitutions, comme Pierre, en nous engageant « à vivre le mystère du Christ pauvre comme une preuve et une exigence de notre amour du Christ lui-même et des hommes » (C 65).

La pauvreté naît uniquement de l'expérience de Jésus. Beaucoup peuvent choisir la pauvreté pour d'autres raisons, par exemple pour des raisons sociales ou structurelles. Pour nous, il s'agit d'une expérience vocationnelle, la preuve que nous aimons Dieu et les hommes ; c'est une exigence de cet amour.

Comme résultat de cette expérience vocationnelle, deux éléments nous apparaissent. En premier lieu, que l'Esprit a dû susciter en nous les préférences de Jésus. Et nous savons qu'une de ces préférences consiste à vivre la pauvreté plutôt que la richesse, d'être pauvres et non pas riches. La question à nous poser est la suivante : est-ce que je préfère être pauvre ou être riche ?

Le Royaume est réel dans la pauvreté, cette pauvreté qui a constitué une barrière pour le jeune homme riche. L'Esprit produit en nous une grande liberté qui

nous aide à préférer la pauvreté. C'est là que l'on peut vérifier si notre *sequela Christi* est réelle ou non.

En second lieu, une pauvreté au niveau vocationnel implique que nous ne la vivions pas comme un « statut » mais que nous la vivions comme le désir clair d'être pauvres. Très souvent on considère la vie religieuse comme un état : avec ses lois, ses règles, son ordre juridique et social, son austérité. Ce n'est pas la dynamique vocationnelle, où le désir explicite d'être pauvre doit exister. C'est dans cette optique que nous devons bien lire les chapitres sur la pauvreté. La fidélité n'est donc pas une fidélité envers la structure sociale qui peut permettre tant de choses à condition de respecter certaines règles ; la fidélité s'entend envers la dynamique vocationnelle qui est beaucoup plus profonde.

2. Exemples

Les Constitutions nous donnent des exemples de la façon de vivre la pauvreté : « Le Seigneur Jésus, entre les humbles et pauvres, a choisi pour mère la Vierge Marie, qui les surpassait tous en pauvreté et humilité. Et saint Joseph de Calasanz, qui par l'expérience de la vénérable pauvreté avait appris l'humilité et les autres vertus, voulut que nous soyons vraiment les Pauvres de la Mère de Dieu » (C 64).

Chez Marie, la pauvreté est simplicité, car elle ne s'estime pas plus importante qu'une autre ; elle est disponibilité car elle est toujours attentive à ac-

complir la volonté de Dieu ; elle est abnégation, car elle s'intéresse aux autres et à leurs exigences ; elle est amour envers tous, car elle se soucie et demeure avec les disciples du Seigneur quand celui-ci s'en est allé. Marie est ouverte à ce que Dieu veut, sans se soucier d'elle-même, sans penser à ses désirs, ou mieux, en consentant en tout par obéissance à Dieu et par don de soi au prochain.

Nous connaissons l'extrême pauvreté que vécut saint Joseph de Calasanz comme « somma povertà ». Il disait : « En ce qui concerne la sainte pauvreté, connue et embrassée par très peu de gens, plus nous réussissons à la vivre parfaitement, meilleure sera notre religion » (EP 1755). Les lettres de Joseph de Calasanz regorgent de citations empreintes d'une profonde spiritualité. Les Constitutions, aux cinquième et sixième chapitres, sur la pauvreté et l'habillement, fournissent des informations spécifiques concernant les règles religieuses pour ses religieux. Et nous devons comprendre qu'elles reflètent la vie d'une autre époque. Nous voulons dire par là que nous devons chercher la vraie spiritualité de la pauvreté dans les lettres plus que dans les Constitutions. Celles-ci font voir les règles, alors que dans les lettres on voit le cœur de Joseph de Calasanz qui bat jour après jour devant les besoins de ses religieux.

3. Manifestations de pauvreté

- a) « Notre témoignage sera authentique dans la mesure où nous partagerons joyeusement nos biens

avec les nécessiteux » (C 65) : le partage. Il est très important de se demander dans quelle mesure nous vivons le partage. Il y a un sens basique du partage, à savoir que je vis une vie en commun et c'est tout. Mais que veut dire vie en commun ? Principalement l'observance des pratiques en commun, vivre ce que l'on a sous la dépendance du supérieur (mais pas toujours) et mener une vie austère (dans quelle mesure ?). La pauvreté est fortement influencée par le sens individualiste et par l'obéissance et ceci comporte parfois des difficultés pour partager les biens. Nous devrions vivre un partage dans le renoncement de ce qui nous est propre et au niveau communautaire. Il est important de se rendre compte que ce que je produis n'est pas à moi. Vivre les relations en sachant que les biens que j'utilise appartiennent aussi aux autres. Au lieu de l'individualisme, il doit y avoir une circularité des biens que l'on partage. En même temps, nous devons savoir partager aussi à l'extérieur de la communauté : « ...partager joyeusement nos biens avec les nécessiteux » (C 65). Dans la vie religieuse, cela est souvent oublié. Certes, nous devons toujours considérer le ministère auquel nous nous consacrons et tout ce qu'il requiert. Parfois l'accumulation des biens est provoquée de façon individuelle et parfois au niveau des Instituts.

- b) L'attention portée aux choses en commun :
« Nous manifesterons notre esprit authentique

de pauvreté... en prenant soin des choses de la Communauté » (C 66). Le danger ici est de tomber dans la casuistique. Toutefois, voici certaines considérations : comment vivre les choses qui appartiennent à la communauté ? Pouvons-nous les considérer comme nôtres et en faire ce que nous voulons ? Comment nous comportons-nous avec les revenus de notre travail ? Respectons-nous vraiment le sens d'une vie commune sans chercher quelque chose d'autre à l'intérieur du groupe ou des autres, mais dans le respect de la vie de tous en fonction de la pauvreté ? Les choix que nous faisons reflètent-ils la vie commune dans la pauvreté ? Quelle est la qualité de la vie que l'on obtient ? Comme communautés, essayons-nous de vivre une pauvreté qui n'accumule pas, qui partage avec les pauvres, qui peut donner et recevoir ? Est-ce un thème délicat qu'en temps ordinaire nous ne savons pas comment affronter ? Le groupe peut-il, sur ce thème de la pauvreté, s'en tenir à n'invoquer que la Providence avec le ministère que nous exerçons ?

De nombreux éléments considérés se trouvent dans diverses parties du chapitre. En voici ici quelques-uns : « Notre témoignage sera authentique dans la mesure où nous partagerons joyeusement nos biens avec les nécessiteux » (C 65). « Nous manifesterons notre esprit authentique de pauvreté... en prenant soin des choses de la Communauté » (C 66). « La pratique responsable de

la pauvreté religieuse exige aussi que nous soyons pauvres en esprit et en réalité » (C 69) « ...les religieux de vœux solennels perdent la capacité d'acquérir et de posséder. Quant aux religieux de vœux simples, tout ce qu'ils acquièrent par leurs initiatives ou leur travail personnel, leurs titres de pension sociale, subventions ou assurances ou en raison de l'Ordre, ainsi que tous les biens obtenus, quel que soit le moyen, par les religieux de vœux solennels, seront reçus comme biens de la Maison, de la Province ou de l'Ordre. Toute sorte d'aumônes et de titres seront versés dans la caisse commune... » (C 69). Nous devons être fidèles à tous ces aspects qu'indiquent les Constitutions. Dans le domaine de la pauvreté, il est facile de croire que beaucoup de choses ne sont pas importantes et les vivre de façon assez superficielle ou encore de ne pas associer la pauvreté vécue en profondeur avec la suite de Jésus.

- c) La spiritualité au quotidien. Nous voulons dire par là que la spiritualité de la pauvreté nous porte à vivre tout comme un don. Et ceci comporte une spiritualité du quotidien. Nous ne renonçons pas aux choses parce qu'elles sont mauvaises. L'esprit du Royaume n'est pas tant dans le renoncement aux choses matérielles pour spiritualiser mais, au contraire, spiritualiser consiste à pouvoir vivre les choses comme un don et non pas comme un désir de possession. Ceci inclut de savoir jouir des choses, de les aimer et ne pas être négatifs

face aux choses. Il s'agit d'un principe de vie spirituelle, car Dieu ne veut pas de sacrifices forcés mais volontaires. Ceci nous oblige à revoir nos relations avec les choses, ce qui concerne la pauvreté. Si quelqu'un renonce à quelque chose parce qu'il la considère négative, quelle est la valeur de ce renoncement ? Il est nécessaire de savoir jouir de tout et il faut savoir aussi que, quand nous renonçons à quelque chose, – on ne parle pas du péché – nous le faisons parce que nous la considérons positive, parce que l'amour nous conduit à accomplir un geste de générosité que beaucoup ne comprendront pas.

Il faut examiner sa fidélité au quotidien, ne pas se permettre de faire dans la pratique ce que nous avons donné au Seigneur lors de notre Profession. Parfois, il existe une grande différence entre ce qui est proclamé dans la Profession et le vécu de chaque jour. Tout en sachant que la vie est un processus qui n'atteint jamais la plénitude, nous devons faire attention à des petits gestes qui nous échappent souvent dans l'expérience de la pauvreté.

- d) « Par le vœu de pauvreté, nous renonçons au droit de faire usage et de disposer des biens matériels sans la permission des Supérieurs » (C 68). Nous pourrions appeler cela la spiritualité du renoncement. Il nous faut la cultiver parce que nous suivons Jésus et non pas en raison d'une pensée dualiste platonique par rapport aux biens

matériels. On ne peut pas nier une spiritualité du renoncement qui appartient à la sagesse humaine, accumulée dans le temps et vécue par de nombreuses personnes qui affirment que leur identité ne peut se sauver que si l'homme sait renoncer aux biens matériels. C'est dire qu'il faut apprendre à donner, à être modéré. C'est « l'austérité de la vie » (C 66) dont parlent les Constitutions.

Quand le religieux prend la résolution de vivre la pauvreté parce qu'il a été appelé à le faire, il ne le fait pas sur la base de cette sagesse, mais parce qu'après avoir compris les préférences de Jésus, la possibilité lui a été concédée de choisir la pauvreté plutôt que la richesse, comme l'a fait le Maître. Dans cette expérience, nous devons savoir discerner. Puisque tous ne sont pas appelés à exprimer la pauvreté de la même manière, cela ne dépend pas seulement des divers charismes qui existent dans l'Eglise, mais à l'intérieur du même charisme Dieu a appelé à vivre la pauvreté de façon différente ou plus ou moins profondément. Certains la vivent avec des exigences plus radicales par rapport à d'autres, mais ce n'est pas pour autant qu'ils doivent se croire supérieurs à ceux qui observent les Constitutions et les vivent avec moins de radicalisme, car il se pourrait qu'il n'en aille pas de même avec les autres vœux. Vivre la pauvreté selon sa vocation comporte de faire la douloureuse expérience de ne rien possé-

der, sinon le radicalisme n'a pas de sens. La pauvreté naît en nous de l'amour de Jésus pauvre.

Dans tous les aspects, la fidélité vocationnelle est nécessaire. Si l'on est appelé par vocation à vivre dans la pauvreté, il faut parcourir cette voie de façon précise pour suivre Jésus. Dans ce domaine, nous trouvons de nombreuses excuses et justifications car, au fond, ce n'est pas agréable d'être pauvre. Et, parfois, dans la vie, nous pouvons reprendre ce que nous avons donné au Seigneur lors de notre Profession.

4. Mécanismes de défense

Ce sont des façons de faire qui, en quelque sorte, rendent difficile de vivre la pauvreté de façon radicale. L'une d'entre elles est la fameuse permission. Il est vrai que les Constitutions nous mettent en garde vis-à-vis de ce mécanisme, mais certains ne donnent guère d'importance à cet élément et pensent que cela infantilise la personne ou qu'il n'a pas beaucoup de sens. Certains s'y soumettent pour avoir la conscience tranquille : avec la permission je peux faire ce que je veux. Les Constitutions disent ceci : « La pratique responsable de la pauvreté religieuse ne consiste pas seulement à dépendre du Supérieur ; elle exige aussi que nous soyons pauvres en esprit et en réalité » (C 69).

La permission est souvent une façon de masquer la véritable expérience de la pauvreté. Nous ne de-

vons pas nous cacher derrière la permission, mais avec la maturité de notre conscience, discerner entre ce qui est juste et ce qui n'est pas juste, ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas. La permission est inutile si la conscience indique quelque chose de différent. Et, calmer la conscience avec la permission serait la chose la plus absurde dans la vie de pauvreté.

Le n° 70 des Constitutions veut s'attaquer à un autre mécanisme de défense : « la pauvreté doit resplendir dans nos Communautés et nos Œuvres puisque nous devons en donner aussi un témoignage collectif, en tenant compte des circonstances concrètes des milieux où nous vivons ». Comment sont nos maisons ? Nous ne voulons pas faire de la démagogie qui ne mène à rien. C'est vrai que notre ministère requiert des œuvres pour les enfants, mais les Constitutions demandent que la pauvreté brille en eux et ajoutent : « Nous éviterons tout à fait et toujours toute apparence de luxe, tout gain immodéré et l'accumulation de biens ».

La pauvreté qui devrait apparaître dans nos maisons et dans nos œuvres se manifeste de façon plus approfondie dans ce qu'est la condition humaine elle-même. Cela signifie que c'est la pauvreté qui permet d'être radicalement homme et d'assumer la condition d'être humain. Elle nous donne la possibilité d'assumer notre finitude, en s'acceptant chacun pour ce que nous sommes et c'est pour cela qu'elle est importante. En ce sens, elle apparaît même

comme un élément essentiel de la personne humaine : le fini ; et quand nous parlons de finitude, nous parlons aussi de tout ce qu'elle comporte, à savoir la réduction existentielle dans toute vie humaine. La pauvreté aide à vivre cette réduction comme sagesse, comme un parcours de plénitude. La finitude comporte l'échec, les limitations, la maladie, la douleur, les larmes, le détachement du cœur, la perte de personnes chères, l'impuissance, la vieillesse et tant d'autres choses. Donc, la pauvreté nous aide à vivre tout ce qui est réduction comme un parcours de plénitude. Ce qui semble paradoxal, c'est que la croix soit aussi, dans ce contexte, un mode de plénitude. Logiquement, c'est la présence de la grâce et de l'amour du Seigneur, que nous voulons suivre dans la pauvreté et qui nous a concédé cette capacité et cette possibilité.

5. La pauvreté et l'usage des biens

Nous ne pouvons pas oublier que la pauvreté est charismatique et que, dans l'Eglise, il existe de multiples charismes. La pauvreté piariste et celle des frères de Foucauld ne peuvent pas être égales, même si pour toutes les deux la pauvreté c'est de suivre Jésus. Ainsi, la pauvreté piariste, comme toutes les autres, a sa particularité.

- a) Pauvreté et ministère : « Nous utiliserons les biens matériels dans la mesure où ils seront nécessaires à l'exercice de notre ministère. Nous

nous soucierons aussi du développement de nos Œuvres et d'acquérir les nouveaux instruments et moyens éducatifs qui doivent être au service des pauvres, de la jeunesse et de l'amélioration de notre apostolat » (C 71).

Nous pourrions aussi les appeler pauvreté et moyens de mission. Il ne fait aucun doute que le premier moyen de la mission est la mission évangélique et que celle-ci inclut le fait d'être pauvre. Notre vie évangélique, notre façon de vivre les valeurs de l'Évangile, les valeurs dans lesquelles nous croyons, l'engagement que nous prenons, tout ce qui apparaît parmi les chrétiens, c'est notre mission première et fondamentale. C'est la mission d'être, à laquelle nous ne prêtons pas assez attention parfois, mais qui ne devrait pas être négligée.

Mais l'Église nous a confié un ministère qui est l'engagement éducatif en faveur des enfants et des jeunes, en particulier envers les plus défavorisés, dont notre ministère se fait une réalité sociale et historique. A ce propos, les Constitutions offrent quelques conseils : utiliser les biens matériels quand ils sont nécessaires et acquérir continuellement de nouveaux matériels pédagogiques pour le bien des élèves.

Dans ce domaine, nous devons nous rappeler qu'il requiert un discernement délicat pour ne pas confondre le plan personnel et le plan aca-

démique ; toutefois, savoir que le monde académique peut exiger du matériel personnel pour atteindre notre objectif ministériel.

- b) Mission et pauvres. Notre mission nous oriente vers les pauvres. Les situations sont différentes selon les pays. Nous pouvons nous demander, quel type de pauvres ? Je crois que nous devrions suivre l'approche évangélique, qui ne se limite pas à des critères socio-économiques, mais qui les inclut. Car la préférence pour les pauvres ne peut pas non plus être comprise seulement dans son sens simplement spirituel. Les préférences de Jésus étaient évidentes : les pauvres socio-économiques, les affligés, les malades, ceux qui étaient mis en marge par la loi, les pécheurs, les prostituées... Et dans la dynamique de la préférence, il n'y a jamais d'exclusivisme.
- c) La pauvreté et la lutte pour la justice et la paix. « ... et dénonce les situations d'injustice que vivent les pauvres ; et nous participerons efficacement aux initiatives qui regardent la justice et la paix. Nous traiterons en toute humanité et justice ceux qui travaillent avec nous... » (C 74). Une des questions importantes aujourd'hui, c'est que la mission ne peut pas être uniquement entendue comme une bonne nouvelle de la mort et de la résurrection de Jésus ou comme expérience de foi ; il faut la penser à partir de la situation intégrale de la personne. Mais jusqu'à quel point est-ce possible ? Est-ce un idéalisme, une chimère,

quelque chose par laquelle nous nous trompons nous-mêmes ? Je ne sais pas où nous arriverons sur ce sujet, je sais seulement que nous devons combattre dans ce secteur et que dans notre ministère nous avons des moyens importants, beaucoup beaucoup d'enfants qui seront les hommes de demain, qui doivent être éduqués aussi sur ces thèmes pour pouvoir influencer l'avenir.

Mais nous devons penser aux fondements de la lutte pour la justice et la paix, car mission et paternalisme ne sont pas la même chose ; ce n'est pas pareil de promouvoir les pauvres et le processus de conscientisation. Chaque jour, nous comprenons mieux que cette lutte pour la justice et pour la paix implique un changement structurel. Et comme le faire sans militantisme politique ?

- d) Mission et soutien. Les Constitutions requièrent aussi dans le domaine de la pauvreté différentes aides. Je les énumère simplement. Aide réciproque entre les Démarcations de l'Ordre : « Les Maisons et les Provinces aideront volontiers les Provinces et les Maisons en difficulté... » (C 73). Le Chapitre Général a demandé une étude approfondie en vue d'une nouvelle capacité économique de partage au sein de l'Ordre. Ce sera un thème de discussion lors du Conseil des Supérieurs Majeurs d'octobre 2010.

Aide à l'Eglise, car nous sommes l'Eglise, et selon les possibilités de chacun : « ...et, selon leurs

possibilités, destineront une partie de leurs propres biens aux nécessités de l'Eglise » (C 73).

La concession des espaces quand nous ne les utilisons pas pour satisfaire les exigences de nos Œuvres : « Nos Maisons et Œuvres, destinées normalement à l'école, nous les mettrons beaucoup plus souvent à la disposition de toute la collectivité et plus particulièrement des indigents » (ibid.).

Une fois de plus, en lisant ces paragraphes, nous ne pouvons pas rester sans rien faire. La question est la suivante : comment être vraiment fidèle à ce qui disent les Constitutions ? Dans le cas contraire, elles deviennent une charte périmée.

6. Pauvreté, Mystère pascal et Croix

Chez Paul, le mystère christologique apparaît sous deux aspects : d'un côté, l'obéissance : en Philippiens, il dit qu'il « se dépouilla lui-même... » (2, 7). Mais, en second lieu, en 2 Co 8, 9, à partir de la pauvreté, avec le texte par lequel commence ce chapitre dans les Constitutions : « ...de riche qu'il était, il s'est fait pauvre afin que par sa pauvreté nous devenions riches ».

Que veut dire le fait que Paul a traduit le mystère christologique en termes de pauvreté ? Que la loi de la vie nouvelle est le dépouillement, perdre sa vie pour la gagner. Et cela signifie aussi que nous devons apprendre à vivre la croix, l'échec, l'inefficacité de la mission, tout à partir de la sagesse de la croix. Ce qui conduit à une question finale : où

réalisons-nous davantage la mission, dans le travail ou dans la souffrance ? Dans l'être ou dans le faire ? Dans l'activité ou dans l'obéissance ?

La pauvreté est un parcours à faire. C'est un projet avec lequel nous entendons suivre le Christ, autant qu'il est possible d'imiter son expérience de la pauvreté sous les différents aspects que nous avons cités. Ceci exige une fidélité quotidienne et un discernement attentif pour ne pas nous tromper.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Vis-tu la pauvreté comme résultat de la *sequela Christi* ?
- 2) Sens-tu en toi les préférences de Jésus ? Préférerais-tu être pauvre ou être riche ?
- 3) Ta pauvreté, est-ce d'accomplir certaines règles ou un appel que tu entends du Seigneur ?
- 4) Examines-tu ta vie en lisant le numéro 69 des Constitutions. Comment te sens-tu ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Fais-tu un discernement de ton appel vocationnel face au texte Mt 19, 16-22.
- 2) Ta communauté partage-t-elle les biens matériels avec les nécessiteux ? Si elle ne le fait pas, pourquoi ?
- 3) Ta communauté pourrait-elle vivre plus pauvrement ?
- 4) Ta communauté est-elle un signe visible de pauvreté vers l'extérieur ?

Suggestions pour une journée de prière

- 1) Demander au Seigneur la lumière et dédier la journée à un examen et au discernement de ce chapitre.

Textes bibliques

2Co 8, 9 ; Mt 6, 24-33 ; Lc 1, 38 ; 1, 46-49 ; 2Th 3, 8-12 ; Mt 6, 20 ; 19, 21 ; 1Jn 3, 17 ; Ac 4, 32.

Nous sommes fidèles à la pauvreté :

- Si la pauvreté naît d'une expérience de foi en Jésus.
- Si l'on vit en se privant de soi-même.
- Si l'on est en mesure de donner de son temps pour les autres.
- Si l'on vit comme si aucun bien n'était à soi.
- Si l'on prend soin des choses communautaires.
- Si l'on n'accumule pas des biens matériels dont on n'a pas besoin.
- Si l'on ne se crée pas des besoins qui ne servent qu'à satisfaire nos caprices.
- Si l'on donne tout ce que l'on reçoit, comme cela est indiqué dans les Constitutions.
- Si l'on vit la pauvreté comme une bénédiction et non comme quelque chose à supporter.
- Si l'on est capable de donner ses biens aux plus nécessiteux.
- Si l'on vit avec la sagesse de la croix.

FIDÉLITÉ À LA VOLONTÉ DE DIEU

Le Fondateur a donné une grande importance à l'obéissance. Dans ses Constitutions, il affirme : « Puisque le Christ Seigneur, notre sauveur, a dit : Je ne suis pas venu faire ma volonté... celui qui cherche à faire sa propre volonté dans notre Congrégation sera jugé de grave irréflexion. Au contraire, tous d'un accord unanime embrasseront l'obéissance sincère. Comme saint Grégoire l'affirme, c'est elle qui plante les autres vertus dans l'esprit et qui les garde après les avoir plantées » (CC 99).

Quand le chrétien parle d'obéissance, il fait toujours référence à l'obéissance à Dieu. C'est fondamental pour la vie chrétienne mais aussi pour la vie religieuse. Sans l'obéissance à la volonté de Dieu, la vie va droit à l'échec. Mais la volonté de Dieu se manifeste à travers diverses médiations. Dans ce chapitre, nous parlerons d'une de celles-ci, à savoir le vœu d'obéissance. L'obéissance à la volonté de Dieu est importante, tout comme la dynamique fondamentale de l'obéissance.

1. Liberté et obéissance

Quand on parle d'obéissance, la question de la liberté se pose immédiatement. Le fait d'être obéis-

sant ne va-t-il pas à l'encontre de sa liberté ? Et si cette dernière est une des valeurs les plus importantes pour l'homme, pouvons-nous être obéissants et, en même temps, libres ? Cela dépend de quel type de liberté nous avons.

- a) La liberté comme soumission. Dans ce cas, l'autorité assure les rapports naturels primordiaux. Il n'existe aucune possibilité d'émancipation, d'individualité. Ici, la soumission est très liée à la liberté comme sécurité. On préfère être soumis, plutôt que parcourir la voie de sa propre aventure personnelle qui provoque l'insécurité.
- b) Liberté comme obéissance responsable. Nous avons déjà fait un pas en avant. C'est une liberté en tant que responsabilité morale. En ce cas, la liberté est perçue comme une référence aux valeurs, aux critères objectifs et c'est une liberté qui garantit l'objectivité du bien. L'obéissance, c'est la responsabilité pour l'objectif. L'Église est composée pour cet ordre objectif. L'autorité est vue comme une médiatrice pour le bien commun. Le danger existe, de la part du supérieur, de manipuler celui sur lequel il exerce son autorité et, pour cela, de chercher un autre type de sécurité : je sais que j'accomplis la volonté de Dieu parce que j'obéis aux supérieurs.
- c) Liberté comme autonomie. Cela veut dire qu'on ne peut pas passer tout son temps à penser à ses besoins psychologiques et d'affirmation de soi.

Il s'agit d'avoir une conscience qui nous guide. Conscience morale qui s'éclaire elle-même et qui est guidée par les grandes valeurs.

- d) Liberté de l'amour comme expérience interpersonnelle. Ce n'est pas l'amour comme dépendance, c'est l'amour capable d'interaction, la liberté en référence à un « tu ». Voilà pourquoi sans amour il n'y a pas d'obéissance religieuse.
- e) Liberté comme obéissance d'amour. Il n'existe pas de plus grande liberté que d'obéir par amour. Dans ce cas, l'amour peut revêtir la forme d'une soumission. Sur le Mont des Oliviers, Jésus obéit ; il obéit en se soumettant au Père par amour. Il n'existe pas ici de conflit entre obéissance et liberté. La plus grande liberté consiste à être obéissant. L'obéissance conduit au plus profond de son être, la plus riche liberté dont l'homme puisse jamais jouir. Toutefois, nous devons reconnaître qu'il n'est pas facile d'avoir le courage de vivre son existence dans la dynamique de l'obéissance, car cela appartient à une réalité nouvelle.

La façon que nous aurons de vivre notre liberté déterminera aussi notre obéissance. Et l'obéissance que nous mettons en pratique dépend en grande partie de notre concept de liberté. Evidemment, les Constitutions ne parlent pas de cela, mais c'est le substrat nécessaire pour vivre le vœu d'obéissance, si nous ne voulons pas tomber dans la pure casuistique.

2. Où naît l'obéissance ?

Les Constitutions disent : « Afin de perpétuer en nous l'obéissance du Christ, nous nous abandonnons avec foi aux mains de la divine Providence, et nous faisons oblation de notre propre volonté » (C 76). La caractéristique de l'obéissance, c'est que nous puissions percevoir Dieu, sa volonté, ses actions et la providence par le biais des médiations. Ce qui équivaut à dire que l'on peut faire une double lecture des réalités intramondaines. Ceci nous aide à vivre l'obéissance d'un cœur croyant et serein, même dans les injonctions qui nous semblent erronées. Je peux penser que le supérieur m'a ordonné quelque chose par caprice et je ne peux pas le justifier car si je le faisais je commettrais une erreur ; cependant, je peux lire cet ordre concrètement comme une action de Dieu. C'est la lecture biblique de l'histoire. Elle implique une foi qui a été confrontée à une histoire particulière, une providence perçue dans une histoire de Dieu et dans sa fidélité. La foi est donc précisément la capacité de lire en paix la réalité intramondaine et donc de percevoir en elle une réalité qui nous dépasse.

La fidélité vocationnelle ne consiste pas à chercher des raisons spirituelles, mais à suivre un parcours adulte dans une lecture semblable. Tout ceci nous conduit à une fidélité totale en nous laissant guider par Dieu et par sa Providence, en sachant lire ce qui nous arrive avec la capacité indiquée auparavant et obéir au supérieur avec une conscience ouverte et honnête.

Mais nous ne pouvons pas oublier qu'il y a ici encore l'oblation de la volonté. C'est alors que nous suivons Jésus : « Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge selon ce que j'entends et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jn 5, 30). « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de mener son œuvre à bonne fin » (Jn 4, 34). En Jésus, le mystère de l'obéissance est essentiellement lié à la soumission : « Il leur était soumis » (Lc 2, 51). « Mais il se dépouilla lui-même, prenant la condition d'esclave et devenant semblable aux hommes » (Ph 2, 7)

En Jésus, nous trouvons un paradoxe, la liberté de n'obéir qu'au Père, avec l'oblation de sa volonté qui se manifeste sous forme de soumission, d'obéissance et de suggestion. Par conséquent, nous pouvons prononcer un vœu d'obéissance, c'est-à-dire projeter de ne pas avoir de volonté propre dans notre existence, en étant soumis aux autres, parce que nous avons compris ce paradoxe, à savoir que la liberté de l'homme consiste à s'abandonner et à ne pas avoir de projets propres afin de pouvoir être, pour ainsi dire, conduits par l'Esprit.

Tout ceci requiert la fidélité à une perception. C'est spirituel, car les problèmes ne sont pas relevés au niveau de l'organisation, en termes de comment il est conseillable d'exécuter l'autorité dans les groupes religieux, mais à des niveaux plus profonds. La fidélité est nécessaire à un discernement où chacun discernera s'il a appris à bien avoir conscience de sa

vie, de son parcours humain et de foi, en y incluant le mystère de la foi. Autrement on ne peut que parler d'obéissance sociale mais non du vœu d'obéissance. Voilà pourquoi nous ne devons absolutiser aucune médiation, ni du supérieur, ni de la communauté ou d'une quelconque autre chose. Il suffit de se rendre compte de la route qui mène à l'obéissance directe à Dieu dans un dépouillement de soi.

La fidélité à ces réalités n'est pas facile ; elle suppose la fidélité à la croix, au dépouillement de soi, à la lecture biblique de son histoire et des événements qui s'y passent et la vie ira ainsi sur la voie de la maturation.

3. Qu'implique l'obéissance ?

Les Constitutions affirment : « Notre obéissance est un acte de parfaite liberté, enracinée dans la foi et dans l'amour, et nous aide à acquérir la liberté intérieure des enfants de Dieu. De même, elle nous dispose à nous livrer aux autres dans la charité et elle favorise la maturité intégrale de notre personne » (C 83).

En premier lieu, c'est un acte de complète liberté. Nous avons déjà parlé du rapport entre obéissance et liberté. L'obéissance est vécue dans son âme quand on arrive à comprendre que la plus grande liberté est d'obéir à Dieu. Par conséquent, les deux réalités ne sont pas opposées. Mais l'on peut faire cela quand on vit dans la dynamique de l'amour. Du point de vue humain, nous trouvons déjà cela : « Ma plus grande joie consiste à être avec toi et à faire ce

que tu veux ». Ce n'est pas une soumission qui cherche la sécurité, mais un amour sous forme de don obéissant ; et cette obéissance n'est pas une soumission inconditionnelle, mais l'expérience de l'amour, produit par la fascination que provoque l'autre.

En second lieu, l'obéissance est enracinée dans la foi et dans l'amour. Car elle suppose que la personne, comme croyant, ait commencé à comprendre ou à avoir l'intuition que la foi inutile, inefficace et obscure est la modalité par laquelle la personne trouve le sens, donc que seule la foi prend toute la personne.

En troisième lieu, elle conduit à la liberté intérieure. L'obéissance est dirigée avant tout vers Dieu. La véritable obéissance est due à Dieu. Ce qui arrive, c'est que cette obéissance passe par de nombreuses médiations. La première médiation, c'est sa propre conscience, qui doit être formée et qu'il faut suivre. C'est dans ces médiations que nous pouvons situer aussi l'obéissance au supérieur. C'est-à-dire que l'obéissance à Dieu passe à travers le charisme des piaristes et c'est ici qu'apparaît la figure du supérieur comme médiation. C'est là que nous devons situer ce que nous avons dit auparavant : lire sa propre histoire du salut et le dépouillement personnel.

Quatrièmement, ceci requiert une vraie maturité. Car nous, qui avons reçu la vocation à l'intérieur des Ecoles Pies, nous savons que c'est ici que nous situons l'obéissance à Dieu. Nous sommes donc arrivés à la façon dont chacun perçoit son projet de vie plus intime et il apparaît que l'on ne peut pas percevoir

l'obéissance à Dieu sinon sous la forme de la kénose, du dépouillement de soi, c'est-à-dire que nous offrons la volonté de tout notre être, que nous n'avons pas de projets, que nous sommes à la disposition de Dieu par le biais des médiations concrètes que Dieu a placées dans le parcours choisi. Disponibilité totale à toute chose que Dieu nous demande. Cela signifie que la liberté a commencé en se situant dans la croix, comme Jésus. Elle requiert une grande maturité, autrement elle pourrait conduire à la destruction de la personne. Et pourtant, rien ne soulage davantage l'obéissance que de l'assumer à travers les médiations.

Nous avons dit plus haut que ce n'est pas quelque chose à laquelle on arrive simplement, que cela ne dépend pas de la volonté ; nous avons besoin de parcourir une route fidèle qui nous porte à faire face à notre propre liberté, d'expérimenter la volonté de Dieu et de percevoir que cette volonté ne détruit pas la personne mais qu'elle la rend digne et aide à accomplir le passage vers le dépouillement de soi et à accepter la croix dans la lecture biblique des événements de la vie pas toujours clairs et souvent ambigus. Nous avons donc besoin d'un parcours de fidélité, autrement nous faisons de l'obéissance un simple acte de soumission ou nous la minimisons parce que nous en trouvons le sens.

4. Que cherchons-nous dans l'obéissance ?

Le numéro 77 y répond : « Pour accomplir fidèlement ce qui plaît au Père, tous les religieux, unis dans

la réflexion et la prière, essayerons de découvrir sa volonté... ». Le sens est clair : chercher la volonté de Dieu dans sa vie. Les Constitutions insistent « dans la réflexion et la prière ». Le dialogue commun et les rencontres de communauté doivent être un moyen pour chercher la volonté de Dieu sur le groupe. Cela signifie que les réunions communautaires doivent être profondes ; non seulement fonctionnelles et non seulement pour parler de questions externes, mais aussi de la vie de la communauté et de la vie religieuse. Dans ce contexte, chacun verra comment organiser sa vie, ses attitudes et ses prestations.

La volonté de Dieu se connaît « par les inspirations de l'Esprit » (C 77). Cela requiert d'être sensible à l'Esprit, de l'écouter, d'être attentif et d'entendre ses murmures. Parfois, il parle directement au cœur ou dans le silence de la prière ou dans la méditation quand notre cœur est ouvert à Dieu.

D'autres fois, la volonté se manifeste à travers les désirs de la communauté et tout autre signe (Ibidem). Cela requiert une grande sensibilité dans le discernement car sans cela il n'est pas possible de saisir le passage de Dieu au milieu des événements de notre vie.

Enfin, les Constitutions parlent des supérieurs et des frères. Pour affronter ce thème, il faut comprendre que l'obéissance chrétienne annule tous les schémas car le problème n'est pas un problème de compétence, à qui nous devons obéir. Autrefois, le supérieur avait tout pouvoir, aujourd'hui l'importance de la communauté est apparue.

En tout cas, c'est un problème d'organisation et non pas de véritable obéissance. Il est donc nécessaire de dépasser deux schémas : d'une part celui de la pyramide avec la justification théologique qui disait que Dieu était le sommet, le sujet était au-dessous et, au milieu, comme médiation, il y avait le supérieur. Dans l'Eglise de Jésus, les médiations ne répondent jamais au schéma pyramidal. Au contraire, les médiations existent pour faire en sorte qu'apparaissent les relations avec Dieu. D'autre part, il faut également dépasser le schéma égalité-démocratie.

Il faut être attentif à ne pas sacraliser l'obéissance. Le point de départ de l'obéissance est la liberté elle-même pour laquelle nous avons été libérés, liberté qui permet à l'homme un rapport direct avec Dieu. La personne doit surmonter les phases infantiles d'insécurité et assumer la vie humaine avec liberté. Mais il est nécessaire aussi de dépasser la liberté comme libre arbitre. Ainsi nous la percevons chez l'autre, comme foi, comme écoute et nous voyons l'obéissance comme amour inconditionnel vers l'Autre.

5. Le Supérieur

Plusieurs numéros des Constitutions parlent du Supérieur. Que demandons-nous au Supérieur ?

En premier lieu, « le religieux... doit considérer comme première et principale fonction le soin pastoral de ses frères religieux... » (C 84). Cela comporte de prendre soin des religieux, en particulier dans les moments de difficultés corporelles et

spirituelles, être proche d'eux dans des moments difficiles et « de se soucier de l'élaboration soignée d'un programme adéquat de vie communautaire, où l'on tient compte des nécessités des Œuvres et, surtout, des personnes » (C 85). Ce service que doit fournir le supérieur est très important ; il ne doit pas devenir un manager, mais il doit rappeler que, malgré les difficultés qu'il rencontrera parfois, sa mission fondamentale est le soin aimant de ses frères afin qu'ils grandissent dans la suite de Jésus sans s'en détacher en suivant de mauvaises routes.

En second lieu, « C'est lui qui a le dernier mot dans les déterminations et les décisions de ce qui doit être fait » (C 84). Les Constitutions sont claires sur ce point, mais le Supérieur doit être attentif dans l'exercice de cette action. Le dernier mot ne devrait pas être en contraste avec la compréhension, le dialogue, l'attente, la tranquillité pour chercher d'autres solutions. Car sur ce point aussi le numéro 86 devrait être appliqué : « il manifeste plutôt compréhension dans ses exhortations que dureté dans son commandement ». Mais, après tout, il est tenu de respecter les Constitutions.

En troisième lieu, c'est sans doute une tâche délicate et ingrate, mais les Constitutions demandent que « sans oublier qu'il est à la tête d'hommes fragiles, il corrige leurs défauts avec bonté » (C 86). Des mots qui rappellent saint Joseph de Calasanz : « A leur tour les Supérieurs ne doivent pas oublier d'unir l'autorité avec la prudence et la discrétion ; s'ils sont

conscients qu'ils dirigent des personnes humaines, ils exerceront plutôt la bonté du conseil que la rigueur du commandement » (CC 111). Il doit aussi considérer cette attention au sujet, à prendre soin de lui, à la préoccupation pour lui, dans les devoirs qu'il assigne : « il distribue aussi les responsabilités d'accord avec le tempérament et les qualités de chacun » (C 85). Il s'agit d'un écho de ce que demandait Joseph de Calasanz quand il recommandait de tenir compte du « talent » de chacun. Ceci exige un rapport très personnel et constant avec chaque frère. Demeurer comme le Seigneur, à leurs pieds ; servir, répondre à leurs besoins et se soucier de leurs problèmes.

En quatrième lieu, la mission de chercher la volonté de Dieu avec les religieux n'est pas facile. Il faut le faire « dans une attitude docile » (C 84) ; et cette recherche de la volonté de Dieu sert pour « essayer de l'accomplir avec les frères » (C 84).

Ce service exige une fidélité constante. Le supérieur doit interpréter chaque jour avec l'aide de Dieu et écouter ses frères avec simplicité. Son ministère n'est pas un travail fonctionnel, mais un guide théologique qui conduit tout le monde à la sainteté pourvu que lui-même emprunte la même voie.

6. Le frère de communauté

Quel parcours doit suivre chaque frère de communauté ? A quoi les frères doivent-ils être fidèle chaque jour afin qu'ils puissent eux aussi suivre un processus vocationnel dans lequel ils assument l'appel à l'obéissance ?

En premier lieu, Joseph de Calasanz veut que l'obéissance au Supérieur soit total : « Ils respecteront le Supérieur, quel qu'il soit, comme un Père et lui obéiront avec une obéissance totale, rapide, ardente et humble, sans chercher d'excuses légitimes et sans murmurer » (CC 100).

Les nouvelles Constitutions soulignent que l'obéissance est « prompte et généreuse » (C 81).

Pour avoir une obéissance possédant ces caractéristiques, nous devons considérer le Christ dans chaque Supérieur : « Ils l'accompliront facilement s'ils essaient de voir le Christ Seigneur dans n'importe quel Supérieur, même s'il commande des choses difficiles et irrationnelles ; c'est lui-même qui a dit aux Supérieurs : “ Qui vous écoute, c'est moi qu'il écoute, et qui vous méprise, c'est moi qu'il méprise ” » (CC 101). Ceci est possible si l'on ne considère pas tant la personne du Supérieur : « Ils doivent s'habituer à regarder non qui est celui à qui ils obéissent mais plutôt qui est celui à cause de qui et à qui ils obéissent en tout, qui est le Christ Seigneur » (CC 103).

Ils doivent surtout manifester une disponibilité totale : « Tous seront très disponibles à un mot du Supérieur, comme s'il venait du Christ Seigneur... » (CC 106). Pour saint Joseph de Calasanz, le sujet qui obéit doit tout laisser entre les mains du Supérieur qui pourra disposer librement de sa personne : « Par une totale obéissance, il permettra au Supérieur de disposer librement de sa personne et des choses qu'il utilise avec sa permission. Il ne lui cachera rien... »

(CC 105). Les Constitutions actuelles demandent ceci : « Nous lui manifestons nos charismes personnels pour qu'ils puissent être discernés et exercés au service de la communauté » (C 81).

Une obéissance avec toutes les caractéristiques requises par le fondateur doit aussi être cela : « C'est au bon religieux de ne pas attendre que le Supérieur commande sévèrement quelque chose par écrit ou oralement. Il lui suffira de voir un petit signe qui montre la volonté du Supérieur, sans attendre l'ordre exprès. Il doit penser que c'est par l'amour de Dieu qu'on obéit à l'homme ; il agira ainsi en tout par amour et sans craindre d'être bouleversé » (CC 102)

Dans l'esprit du saint se trouve une idée très traditionnelle en matière d'obéissance dans la vie religieuse : « Ils doivent être fermement convaincus que, lorsqu'ils exécutent la volonté du Supérieur, ils ne peuvent pas se tromper, là où cependant il n'y a pas de péché... » (CC 108)

En lisant ce que nous avons cité ci-dessus, nous pouvons constater l'insistance mise sur la fidélité. Tout tend à un parcours non aisé, un parcours que nous devons construire peu à peu dans notre vie, pour lequel nous devons continuellement chercher l'aide du Seigneur. Sa fidélité à l'écoute de Dieu à travers la médiation du Supérieur, il n'y a pas d'obéissance. Dans les Constitutions, les médiations de cette recherche de la volonté de Dieu ne se trouvent pas seulement chez le Supérieur, il y en a

également d'autres. Il faut que nous y soyons fidèles dans le parcours d'une vie qui veut suivre Jésus.

7. Les conflits

Il est évident que dans l'obéissance naissent des conflits entre les Supérieurs et ceux qui en dépendent. Les Constitutions en parlent au numéro 88 : « S'il arrive qu'il y ait conflit entre la décision du Supérieur et la conscience d'un religieux, alors tous les deux, sans jamais oublier le bien de tout l'Ordre et des frères, doivent étudier sereinement les raisons de l'une et de l'autre partie et essayer, par la prière et les bons conseils, de découvrir la volonté de Dieu. Si, malgré tout, on n'arrive pas à un accord, et on doit faire appel aux instances supérieures, procédant toujours avec charité, le religieux est tenu d'obéir ».

Cela parle d'une situation générale et fournit aussi une solution générale. Tous les conflits ne sont pas égaux et c'est pour cela que nous distinguons trois typologies.

En premier lieu, quand le conflit naît parce qu'il y a un appel fort de Dieu. Par exemple Mère Teresa di Calcutta. Prête à se rendre aux exercices spirituels, elle ressent l'appel de Dieu à une autre mission. En ce cas, il est clair que la personne doit quitter la Congrégation et obéir à l'appel de Dieu. Le divin est au-dessus de l'humain. Je dirais qu'en ce cas il n'y a pas de conflit et que les Supérieurs doivent laisser la personne s'en aller.

En second lieu, le conflit au niveau de ressource spirituelle. Par exemple, quand une destination peut sérieusement compromettre l'identité vocationnelle. Le Supérieur envoie un religieux à un endroit ou vers un destin dont on présume qu'il est trop faible pour pouvoir l'affronter. On peut l'encourager en disant « aies confiance en Dieu ». Mais peut-être n'a-t-il pas assez de maturité pour affronter les conflits, ni assez de liberté intérieure pour que la foi soit suffisante. Dans ce cas, l'obéissance est mise à l'épreuve de la foi. Il existe deux voies : l'épreuve de foi qui me fait mûrir ou désobéir pour sauver quelque chose de plus important que la médiation de l'autorité. Mais attention, il ne suffit pas d'utiliser la raison « je ne me sentirai pas réalisé à cette place » ou des choses semblables. Nous ne sommes dans la vie religieuse pour nous réaliser. Il faut beaucoup de discernement. En ceci nous pouvons facilement nous tromper nous-mêmes. En conséquence, dans ce cas, nous devons être purs en nous pour ne pas trouver de motivations comme celles que nous avons évoquées qui peuvent compromettre notre identité vocationnelle. Très souvent, au fond, nous savons que nous cherchons une façon de ne pas obéir parce que cela ne nous plaît pas ou que cela nous coûte beaucoup d'efforts.

En troisième lieu, le conflit entre l'efficacité du bien commun et me mettre à l'épreuve dans l'abnégation. Par exemple, je travaille très bien, de façon très efficace, là où je suis et on m'envoie ailleurs. Conflit entre efficacité vérifiable et obéissance non

efficace. Nous devons donner la priorité à l'obéissance car on entre dans la vie religieuse pour suivre Jésus jusqu'à la mort et non pas pour être efficace. Notamment parce que, dans l'Eglise, suivre Jésus jusqu'à la mort revêt une grande efficacité.

Signes d'obéissance évangélique : premièrement, quand on commence à faire la distinction par illumination intérieure entre le désir et l'obéissance ; deuxièmement, quand la paix est plus importante que l'efficacité ; troisièmement, quand je perçois la vie comme un parcours de libération intérieure.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Quel type de liberté vis-tu ?
- 2) Ton obéissance est-elle semblable à celle de Jésus, en un dépouillement personnel ?
- 3) Qu'est-ce qu'implique pour toi le fait que l'obéissance authentique de l'homme soit toujours une obéissance à Dieu ?
- 4) As-tu eu des conflits avec les Supérieurs ? Comment les avez-vous résolus ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Quels événements de ta vie passée ou présente ne parviens-tu pas à lire comme providence de Dieu ?
- 2) Comment peux-tu expérimenter que la foi inefficace et inutile soit le milieu dans lequel la personne puisse se réaliser ?
- 3) Procèdes-tu à un discernement sur les problèmes les plus conflictuels que tu as aujourd'hui avec le Supérieur ?

- 4) Que signifie pour toi le Supérieur ? Quelque chose de fonctionnel ou de théologique ?

Suggestions pour un jour de prière

- 1) Prière à l'Esprit Saint.
- 2) Prends les Constitutions de saint Joseph de Calasanz et fais un examen en fonction des numéros cités.

Textes bibliques

Jn 4, 34 ; 5, 30.

Nous sommes fidèles à l'obéissance :

- Si nous naissons d'une liberté comme obéissance d'amour.
- Si ce n'est pas simplement une réalité fonctionnelle.
- Si nous assumons le fait qu'il comporte la négation de soi.
- Si la croix qu'elle comporte ne détruit pas la personne.
- Si nous la concevons comme la plus grande liberté face à Dieu.
- Si nous la vivons comme une véritable obéissance à Dieu.
- Si elle devient la façon dont nous parvenons à percevoir la volonté de Dieu.
- Si nous ne la vivons pas en opposition à la liberté personnelle.
- Si elle devient le chemin de la *sequela Christi*.
- Si nous la vivons dans la fidélité et dans l'engagement vers Dieu.
- Si nous acceptons de nous dépouiller de notre personne jusqu'à la mort par amour.

FIDÉLITÉ À LA MISSION PIARISTE

S'il est une chose dont les piaristes sont heureux, c'est bien de la mission à laquelle ils ont été appelés. Ils se souviennent toujours de l'image évangélique de Jésus qui défend les enfants qui voulaient s'approcher de lui et que les disciples tentaient de dissuader. Les enfants n'ont jamais été et ne sont jamais un tourment pour le Maître : « Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi, car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux » (Mt 19, 14). Le piariste doit être fidèle à cette mission, à laquelle ce chapitre est consacré.

1. Le ministère piariste

L'Eglise a reçu le mandat d'évangéliser, d'annoncer la Bonne Nouvelle à tous les peuples. Tous les chrétiens ont l'obligation d'être fidèles à la mission reçue de Jésus, mission qui concerne tous les baptisés. Les Ecoles Pies accomplissent leur mission à travers le ministère qu'elles ont reçu de l'Eglise, ministère pour lequel elles sont nées. Le ministère piariste est la mission évangélisatrice à la façon calasanctienne, vécue du point de vue piariste. C'est la manière dont nous collaborons à l'édification du Corps du Christ. C'est le charisme que nous a dispensé l'Esprit Saint et que le fondateur a reçu com-

me un appel de grâce de la part de Dieu. Ce ministère se concrétise dans l'éducation intégrale des enfants et des jeunes, surtout des plus nécessiteux. Tout ceci nous est rappelé par le premier numéro des Constitutions sur notre ministère dans l'Eglise : « L'Esprit Saint distribue aux croyants des dons divers en vue de l'édification du Corps du Christ. Il inspira à notre saint Fondateur l'Ordre des Écoles Pies, qui, par l'éducation intégrale des enfants et des jeunes, en particulier des plus nécessiteux, exprimée dans notre quatrième vœu, participe, de façon caractéristique, à la fonction évangélisatrice de l'Eglise » (C 90).

Les réalités qui apparaissent ici sont réparties dans tout le chapitre. Dès le début, nous insistons sur l'importance du ministère de l'Ordre. On pourrait dire que nous sommes nés pour ce ministère, nous vivons pour lui, nous nous consumerons jusqu'à la mort en lui. La passion pour le ministère est une des réalités qui animent le plus le cœur du piariste. Par conséquent, la fidélité est essentielle. Celui qui n'est pas fidèle à ce ministère, n'est plus un piariste en quelque sorte, car la raison d'être des Ecoles Pies est précisément le ministère. La vie piariste naît en chacun selon ce que Dieu a voulu ; ensuite, à travers la formation, chacun comprend mieux et commence à s'éprendre du ministère reçu et lui consacre de brèves périodes. Puis, ordonnés prêtres, nous savons que nous avons été ordonnés pour les enfants et pour les jeunes, en particulier les pauvres. Quand le piariste est âgé, il prie pour eux, car comme le disait saint

Joseph de Calasanz au P. Dragonetti qui avait plus de 110 ans, il appréciait autant la prière pour les enfants que le travail avec eux.

Cette fidélité doit se vérifier constamment, en nous souvenant d'une phrase très forte de notre Fondateur : « Celui qui n'a pas l'esprit pour enseigner aux pauvres, n'a pas la vocation à notre Institut, ou l'ennemi le lui a volée » (EP 1319).

2. But du Ministère piariste

Quand un piariste se trouve face à un enfant, quand il le reçoit dans sa classe, que veut-il faire de lui ? Avant tout, il cherche la formation intégrale de la personne et non pas manipuler certains aspects de celle-ci. Il veut qu'il devienne une personne vraie, authentique, comme Dieu le veut. Cela nécessite l'instruction et la formation dans tous les domaines de sa personne.

En outre, il s'efforce de faire en sorte qu'ils cherchent la vérité et l'amour. Dans un monde qui ne se distingue pas particulièrement par cette qualité, plein de mensonges et de recherche des satisfactions personnelles, les élèves qui finissent leurs études dans les Ecoles Pies devraient être des personnes qui ne s'identifient pas à ces valeurs, mais qui soient capable de lutter pour un monde différent, avec moins d'inégalités, comme l'a fait Joseph de Calasanz. Des hommes capables de collaborer dans le travail pour un monde plus humain que celui qu'ils ont trouvé, en mesure d'être en harmonie avec toutes les personnes qui pensent différemment ou qui

pratiquent une autre religion, disposés à rendre le monde meilleur et plus habitable, en paix.

Il est vrai que le disciple de saint Joseph de Calasanz travaillera dans la perspective de la foi, en cherchant à faire en sorte que les élèves aient une vie cohérente avec la foi, mais celle-ci ne peut pas être source de division d'avec ceux qui proclament un autre credo ; au contraire, elle doit constituer une épreuve de sincérité de la vie chrétienne, qui fait conserver la foi et, en même temps, permet de travailler coude à coude avec toutes les personnes de bonne volonté. Les Constitutions affirment : « Notre mission éducative a pour but le développement intégral de la personne, de telle façon que nos élèves grandissent dans l'estime et la recherche de la vérité, s'engagent comme d'authentiques collaborateurs du Royaume de Dieu et contribuent à l'édification d'un monde plus humain, et leur style de vie soit de plus en plus en harmonie avec la foi qu'ils professent » (C 92).

Donc l'éducation dans la foi est un moyen important pour les piaristes et ils se servent, à cette fin, de la catéchèse qui, dès l'aube des Ecoles Pies, fut quelque chose de très cher au fondateur, tenu par lui-même et par ses fils : « L'éducation de la foi est l'objectif ultime de notre ministère. A l'exemple de notre saint Fondateur et suivant notre tradition, nous considérons la catéchèse, qui éclaire la foi, introduit à la participation liturgique et éveille des engagements apostoliques, comme un moyen fondamental pour notre apostolat piariste au sein de la communauté chrétienne à laquelle nous appartenons » (C 96).

Le piariste doit constamment s'efforcer de vivre dans cette perspective. Cela signifie qu'il doit être fidèle à la pratique du ministère avec tous les aspects mentionnés. La fidélité dans la façon de vivre le ministère le rapproche davantage du Christ et des Ecoles Pies. Le ministère doit être sa passion et la fidélité de sa force. Il aspire à vivre de cette façon et il souffre lorsqu'il doit le quitter, mais il ne s'éloigne jamais du ministère car, par sa prière, par ses petites actions et par son témoignage de vie, il se sent piariste tout le temps de son existence, en acceptant toute chose qu'il vit de Dieu et en lui offrant tout.

3. L'apôtre

Il est important de focaliser l'attention aussi sur le piariste comme apôtre et sur ce que cela implique ; même si les Constitutions ne parlent pas de cet aspect, nous ne voulons pas l'oublier.

Si nous pénétrons dans l'existence intime du piariste comme apôtre, nous verrons qu'en lui se dessine une nouvelle configuration de l'existence. La configuration de la mission apostolique. A partir de celle-ci, il vit un processus de maturité. En général, Dieu appelle les personnes pour lesquelles la mission peut configurer l'existence tout entière. En conséquence, les aspects que, du point de vue humain, nous pouvons appeler autoréalisation ne sont pas essentiels. Le ministère que Dieu confie est plus important que l'homme. L'homme se perd lui-

même et il n'est pas important pour lui de suivre le chemin de l'autoréalisation. Il ne vit que pour la mission à laquelle il a été appelé. Ceci n'arrive pas à toutes les personnes qui ont un ministère, mais cela peut arriver et c'est une pure grâce divine.

Si cela arrive à quelqu'un, une sorte de paradoxe se produit alors. D'un côté, c'est une personne comblée, mais en même temps c'est une personne solitaire, singulière, qui n'appartient pas au monde mais qui appartient d'une façon spéciale à Dieu et au Royaume pour lequel il s'est consacré de toutes ses forces. On peut le voir chez les piaristes qui ont vécu de cette façon l'engagement vers le ministère qu'ils ont aimé de tout leur cœur.

Tout ceci comporte un risque. Il faut éviter de tomber dans le perfectionnisme et ne pas prétendre être un héros de l'apostolat ou chercher à donner une bonne image ou bien trouver l'autoréalisation. Nous devons comprendre que le ministère n'est pas un travail comme les autres dans le monde. Il faut se rappeler que les nécessités de base de l'homme, en particulier les exigences du cœur, continuent à chercher l'autoréalisation. Nous devons donc être attentifs aux idéalismes qui peuvent faussement soutenir notre véritable engagement. La solution du paradoxe apparaît lorsque le désir humain d'autoréalisation se transforme en obéissance à la mission.

Il arrive souvent à l'apôtre la même chose que ce qui arriva à saint Paul : assumer ses limites et sa

faiblesse, de façon à ce qu'elles lui donnent la force du Christ. Dieu manifeste son pouvoir dans la faiblesse. Ceci pourrait troubler l'apôtre, mais il doit comprendre que telle est l'action de Dieu.

Ces éléments qui se manifestent dans l'apostolat influent en quelque sorte sur l'ensemble du ministère. Le piariste devra se demander combien il s'est exposé pour la fidélité et si sa vie est en croissance par rapport aux réalités citées. S'il n'y a pas de fidélité à la dynamique apostolique, le ministère pourrait se convertir en un simple travail comme un autre, mais il lui manquerait la manière paulinienne de s'en remettre à la cause du Royaume, toujours à l'intérieur du charisme de Joseph de Calasanz.

4. Atteindre l'objectif de la mission

En partant de la définition de l'objectif du ministère piariste, nous pouvons nous demander quels sont les moyens pour y parvenir. En quoi le fils de saint Joseph de Calasanz s'investira-t-il, en sachant qu'après tout ce qu'il fait est une grâce donnée par Dieu dans son grand amour ? Cela revient à se demander à quels éléments il faut être fidèle dans la vie piariste. Une fidélité qui doit être vécue en constant progrès car il manque toujours quelque chose et l'on essaie toujours de la vivre mieux.

Le piariste vit son ministère et se prépare par sa vie chrétienne, religieuse et évangélique. Vivre chaque jour au contact des élèves fait en sorte que c'est la vie qui éduque et non pas tant les concepts que l'on

enseigne. Une vie imprégnée d'Évangile, une vie dans laquelle tout ce qui arrive chaque jour, de façon positive ou négative, est vécu comme l'aurait fait Jésus. C'est cela que regardent les élèves et c'est cela qui les frappe ; c'est cela aussi dont ils se souviendront à l'avenir et qui pourra avoir une influence sur eux.

Enseigner implique une forte préparation dans tous les domaines du savoir qui devront ensuite être exercés. Le Fondateur avertissait dans ses Constitutions : « Il observera attentivement comment chacun remplit ses devoirs. Et, en conséquence, il pourra le confirmer dans ses fonctions ou l'en relever » (CC 190).

Ce sens pratique l'aida à légiférer avec sagesse : « Dans presque tous les États, les citoyens, pour la plupart, sont pauvres et ne peuvent garder leurs enfants à l'école que pour un temps court. C'est pourquoi le Supérieur fera tout pour désigner à ces enfants un maître diligent : il leur apprendra l'écriture et le calcul ; ils pourront ainsi gagner plus facilement leur vie » (CC 198).

C'est pour cette raison que nos Constitutions actuelles demandent un renouvellement constant : « L'exercice responsable de notre ministère exige aussi des piaristes le renouvellement continu d'une préparation professionnelle adéquate, qui réponde à la réalité humaine concrète que nous voulons servir. Ainsi, et selon notre tradition séculaire, nous appliquerons à l'enseignement une méthode

simple et efficace, mais aussi cohérente avec le progrès des sciences de l'éducation » (C 95).

En plus de ce que nous avons dit, il faut garantir la maturité et le développement des compétences humaines et religieuses des piaristes, car plus ils les posséderont, mieux ils travailleront pour les élèves. Le Fondateur prescrit aux supérieurs d'être attentifs à tout cela (Cf. CC 189, 191).

Enfin, une certaine affinité d'esprit et de solidarité avec les enfants pauvres est requise. Comment celui qui ne dispose pas de cette affinité pourrait-il leur dévouer sa vie ? Le ministère piariste ne se supporte pas, on l'aime, sinon il vaut mieux le quitter. Nous devons chaque jour vérifier cet amour envers les nécessiteux, la capacité de nous donner à eux et l'exigence de voir en eux le Christ, comme le requiert Joseph de Calasanz. Personne ne peut se donner par force ou par pur volontarisme à celui qu'il n'aime pas. Seul l'amour peut faire en sorte que le ministère soit la passion qui pousse le cœur.

Tout ceci est exprimé dans les Constitutions : « Pour atteindre les objectifs de notre ministère, nous devons soigner avant tout une vie intérieure exemplaire, ainsi que les connaissances théologiques et les sciences humaines. Au-delà de nos qualités humaines et religieuses, notre consécration à Dieu elle-même et en particulier le témoignage de la chasteté et de la pauvreté, nous procurent la force nécessaire dans notre action éducative et apostolique ainsi

qu'une certaine affinité d'esprit et une solidarité engagée envers les enfants nécessiteux» (C 93).

Vivre tout ce que nous avons dit crée certaines tensions chez les piaristes que nous ne devons pas ignorer. Avoir été appelé au ministère comporte d'« être pour ». Cela signifie que la personne ne s'appartient plus. On pourrait également dire que rien de soi-même ne lui appartient plus. Tout est configuré par la mission pour le Royaume de Dieu. Elle aime les enfants, mais son amour provient de Dieu et la mission se réfère à lui. Elle doit donc vivre de façon particulière du point de vue affectif et psychologique. Elle aime, mais elle n'appartient à personne et ceci nous l'avons vu dans le chapitre sur la fidélité à la chasteté. Pour vivre ainsi, il est indispensable de compter sur la grâce et sur la force du Seigneur.

En outre, l'apôtre vit une réalité très différente de celle des autres personnes. Les autres consacrent leur vie à différents métiers qu'ils ont, tandis que l'apôtre a été introduit au feu de l'Absolu ; il ne lui est donc pas possible de se diviser, car pour lui tout a trait au Royaume. En un mot, on ne parle pas ici de perfectionnisme, mais de dynamiques d'agrégation et d'exclusivité que comporte la mission. Etant une réalité radicale, l'expérience sera que sa vie est complètement prise par tout ceci. La dynamique est la suivante : en un instant l'amour fait en sorte qu'une personne se donne, mais elle perçoit qu'il y a encore quelques défauts en elle, alors arrive un autre moment où l'amour devient total et elle n'a plus

de temps pour elle-même. Ceci implique donc une grande fidélité au parcours qui conduit à la mission. La question se pose ici de savoir si cela se produit vraiment en nous et jusqu'à quel point nous sommes fidèles dans notre vie à cette dynamique.

5. Moyens pour le ministère piariste

Le moyen fondamental, c'est l'école. Les Constitutions demandent qu'elle soit populaire comme au commencement, animée de l'esprit de l'Évangile, avec une vision du monde qui parte de la foi et qui aide les élèves à développer leurs facultés. Voyons ce que disent les Constitutions : « Notre école, qui depuis ses origines a toujours été éminemment populaire, veut offrir une image, éclairée par la foi, du monde, de la vie et de l'homme, au sein d'une communauté éducative animée par l'esprit évangélique de liberté et de charité. Elle veut aussi développer les aptitudes des élèves, afin que, en modelant leur vie sur l'homme nouveau, créé dans la justice et la sainteté de la vérité, ils deviennent un levain de salut pour la communauté humaine » (C 97).

Tous ces éléments sont déjà apparus d'une manière ou d'une autre. En tout cas, il est nécessaire de souligner l'importance de l'école populaire. Si l'école n'est pas populaire, elle n'est pas calasanctienne. Le numéro 91 affirme d'ailleurs : « Notre Institut est une association de bienfaisance, qui réalise sa tâche apostolique de l'éducation sans aucun profit lucratif ».

Pour le Fondateur, il était clair que son école devait être populaire, lui qui a toujours défendu cette caractéristique malgré les difficultés rencontrées. C'est une école pour le peuple, pour que celui-ci puisse accéder à tous les niveaux de vie qu'offre la connaissance. Il est vrai que les circonstances ont changé depuis le XVII^{ème} siècle, mais ceci ne devrait pas constituer un piège pour diluer le pouvoir écrasant de l'école. Cela implique créativité et prophétisme et que les prophètes ne soient pas démolis mais écoutés et suivis.

Cela rend l'enseignant conscient de ce que signifie vivre la mission. Le fondement en est l'expérience d'un appel qui s'introduit dans la réalité humaine et se dédie au Père. Une expérience charismatique qui, en tant que telle, consacre le religieux et l'aide à se dédier au ministère, au Royaume. Voilà pourquoi c'est une expérience totalisante et exclusive qui donne forme à la façon de vivre.

Tout ceci requiert une fidélité à l'objectif du ministère, à l'école populaire, qui sera différente de l'époque du fondateur, mais aussi populaire qu'alors. Les corrections sont nécessaires, les applications aussi, mais il ne faut pas trahir la pensée du Saint. Pour cela nous avons besoin de prophètes qui sachent discerner aujourd'hui la façon de vivre de Joseph de Calasanz et il est nécessaire aussi que d'autres puissent les suivre.

Certains pré-supposés humains sont alors nécessaires. D'abord, que l'apôtre soit en mesure d'avoir un monde propre, qui représente plus que le simple fait de se dévouer au ministère. Car il peut

se consacrer au ministère et laisser son monde ailleurs. Ensuite, qu'il ait la capacité de personnaliser son travail. Cela signifie qu'il vit la tâche qu'il assume comme étant sienne et non comme quelque chose de pénible. Pour faire quelque chose de sien, il doit l'assumer et pour l'assumer la foi est nécessaire, car celle-ci est ce qui le rend possible.

6. Nous ne sommes pas seuls

Il est très important que l'éducateur en soit bien conscient. Non seulement parce qu'il a le soutien de la société (l'a-t-il d'ailleurs ? Il en a sûrement besoin, mais nous devons voir ce qui se passe dans le monde de l'éducation et la façon dont on traite les éducateurs). Il n'est pas seul parce que nous devons impliquer toujours plus la communauté éducative (élément à vérifier pour voir si c'est vrai). Il n'est pas seul parce qu'il y a un engagement de coopération avec toutes les institutions de l'Eglise et avec la société (le problème n'est pas notre engagement à la coopération dont nous espérons qu'il est constant, mais si ces institutions veulent coopérer). Voilà ce que disent nos Constitutions : « Il ne faut pas oublier que l'éducation concerne, avant tout, la famille, bien qu'elle ait besoin de l'aide de toute la collectivité, mais, particulièrement, de celle de son propre milieu. C'est pourquoi dans nos écoles nous chercherons toujours la coopération entre tous ceux qui forment la communauté éducative. Et, dans ce sens même, nous favoriserons la collaboration, la nôtre avant tout, entre les person-

nes et les institutions, aussi bien de l'Eglise que de la société, qui se rapportent à l'éducation » (C 98).

Il ne suffit pas d'affirmer le désir, il faut une fidélité effective à cette attitude de coopération. Très souvent, on peut se retrancher derrière de nombreux motifs pour éviter cette collaboration, parce qu'elle ne nous plaît pas, parce qu'il y a des difficultés ou parce que c'est trop pénible. Quoi qu'il en soit, sans cette coopération on ne peut pas être efficace ni aller de l'avant dans le domaine de l'école.

Nous devons être conscients que notre ministère aide l'Eglise locale : « Ce même esprit piariste nous pousse à collaborer par notre ministère à tous les besoins de la communauté chrétienne locale, en accord avec la pastorale diocésaine » (C 100). Il s'agit d'un aspect très important de la vie piariste. Il suffit de nous souvenir que le Fondateur a toujours été fidèle et obéissant à l'Eglise, malgré les nombreuses difficultés. Même lorsque cela comporta la réduction de l'Ordre au rang de Congrégation, comme l'Institut de la Congrégation de Sainte-Marie in Vallicella, à Rome, appelée de saint Philippe Neri. L'amour pour l'Eglise était, pour Joseph de Calasanz, au-dessus de tout. Pour les piaristes, le service de l'Eglise, le dévouement à sa mission et au service de ses besoins, était au-dessus de toute autre chose. Pour vérifier cette dimension, le piariste doit se rappeler ce qu'écrivait saint Joseph de Calasanz : « Que tous ceux qui vivent dans la maison du noviciat se montrent reconnaissants envers la Sainte Eglise » (EP 3039).

L'engagement pour l'acculturation est important aussi ; il doit faire partie du ministère calasanctien, en aimant les peuples là où il s'exerce, en respectant leurs coutumes et la richesse qu'ils possèdent. En promouvant aussi leurs cultures et ce qu'elles ont d'unique. Sans cela, nous ne pouvons même pas parler d'école calasanctienne : « Les programmes de toutes nos activités seront toujours adaptés, autant que possible, aux lois et aux coutumes légitimes des différents pays, dans le désir primordial d'accommoder mieux notre action éducative à la culture propre à chaque peuple » (C 101).

7. Où travaillons-nous ?

Après les discussions qui ont eu lieu sur cette thématique dans les Ecoles Pies, les Constitutions sont aujourd'hui très claires sur ce point : « En réponse à notre vocation, en plus de la catéchèse et des écoles, surtout celles de degré inférieur et moyen qui constituent la base de l'éducation populaire, nous pouvons nous consacrer à toutes sortes d'activités qui favorisent l'éducation et la promotion de la jeunesse. Dans les paroisses et les missions qui nous ont été confiées, nous travaillerons spécialement à l'éducation de la jeunesse, en accord avec notre esprit piariste » (C 99).

8. Difficultés

Nous indiquons ici quelques difficultés que cette existence paradoxale présente pour nous. En subs-

tance, le thème du « rôle » que nous avons et que l'on peut considérer à partir de différentes perspectives. En premier lieu, notre rôle crée une tension psychique très forte et il faut y prêter attention. Il est très important d'avoir une bonne santé mentale pour pouvoir être soi-même sans être conditionné par le rôle, sans avoir besoin d'être parfait pour les autres et pouvoir exprimer tranquillement nos faiblesses. La personne ne parvient pas à conserver un état de tension morale si elle ne peut pas s'exprimer sans moralismes.

Une autre difficulté se situe au niveau affectif. Nous en avons parlé dans le chapitre sur la chasteté. Fondamentalement, il s'agit de comprendre comment configurer l'intégration et les processus humains avec la dynamique de totalisation que l'on doit assumer dans une solitude totale. Deux critères : le premier, savoir vivre les niveaux de façon différenciée. La possibilité de différencier mon appartenance exclusive à Dieu des autres niveaux, où je peux être moi-même, sans que cela me rende dépendant de quelqu'un. Le second, être en mesure de vivre seul. Ne pas être ou être seul : nous parlons ici de la solitude affective. Plus je me livre à la mission, plus s'ouvre un abîme de solitude.

Il est important de prendre soin de tout cœur de la fidélité à ces aspects. Dans le cas contraire, la mission et le ministère perdront leur richesse et deviendront un travail que nous faisons avec plus ou moins d'intensité, mais ils ne seront jamais ce que Dieu nous demande. Par conséquent, l'apôtre

doit avoir les yeux fixés sur le Maître, le suivre de tout son cœur, l'aimer de toute son âme et faire que sa vie soit un don de Dieu. En même temps, il se donne sans mesure, dans notre cas, aux enfants et aux jeunes, en particulier aux plus pauvres.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Pour toi, quel serait le but final du ministère piariste ?
- 2) Es-tu ouvert à la coopération avec toutes les personnes de bonne volonté qui travaillent pour un monde meilleur ?
- 3) Cherches-tu à vivre chaque jour plus profondément le ministère piariste sans accorder d'importance à la place où tu es et à la façon dont tu t'y trouves ?
- 4) T'engages-tu pour ta formation personnelle ou l'as-tu négligée ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Comment se manifeste ton amour pour les enfants ? Es-tu impartial ? Est-ce quelque chose qui jaillit de ton cœur ?
- 2) Discerner en communauté les difficultés que peuvent rencontrer les membres de la communauté dans l'exercice de leur ministère et chacun, avec l'aide de tous, cherche une solution.
- 3) Expliciter dans quel domaine et avec quels enfants se concrétise l'engagement envers les plus nécessiteux.
- 4) Dans quelle mesure es-tu configuré par la mission ?

Suggestions pour une journée de prière

- 1) Prière à l'Esprit Saint.
- 2) Lire et commenter ce chapitre dans les Constitutions et établir une confrontation et une vérification pour comprendre aussi les manquements et la façon de les surmonter.
- 3) Prier pour les élèves, en particulier pour ceux qui en ont le plus besoin.

Textes bibliques

1Co 12, 12sq ; Rm 14, 2sq.

Nous sommes fidèles au ministère :

- Si nous faisons la tentative d'une éducation intégrale.
- Si nous pouvons collaborer avec les personnes de bonne volonté qui travaillent pour un monde meilleur.
- Si dans notre pauvreté et dans nos limites nous percevons la force de Dieu.
- Si notre vie est un témoignage et si le fait de rendre témoignage est plus important qu'enseigner.
- Si nous sommes en harmonie avec les enfants pauvres.
- Si nous totalisons peu à peu notre existence.
- Si nous travaillons spécialement pour les plus nécessiteux.
- Si nous parvenons à faire en sorte que nos écoles soient toujours plus populaires.
- Si nous collaborons sincèrement avec l'Eglise locale.

FIDÉLITÉ À UNE VIE EN PROCESSUS D'ÉVOLUTION

La vie piariste est une vie en progression continue selon différentes phases. Les religieux piaristes suivent le Seigneur, mais cette suite est une route à parcourir tandis que la personne se façonne, se configure comme personne consacrée et entre progressivement dans le parcours au long duquel cheminaient le Seigneur. Toute leur vie est un processus. Extérieurement, ce processus est scandé par les Constitutions ; intérieurement, par la dynamique de l'Esprit qui guide chacun selon ses desseins. A chaque phase, le piariste doit être fidèle à ce que commandent les Constitutions, à sa propre conscience et au souffle de l'Esprit qui guide la vie. Voyons maintenant le parcours que doivent accomplir ceux qui demandent à faire leur entrée dans la vie des piaristes.

1. Première phase : le désir d'être piariste

Le Seigneur appelle quand et comme il veut. L'exemple le plus évident, nous le trouvons dans l'Évangile quand Jésus appelle les disciples. Il appela ceux qu'il voulait, selon sa volonté. De même naît dans la personne le désir d'être piariste. Cela peut arriver comme quand l'eau d'un fleuve remplit la digue

et déverse de l'eau partout ou l'appel peut être comme un éclair qui déchire la nuit au milieu d'une grande tempête. La façon dont cela arrive n'est pas importante, mais cela arrive à un moment où la personne vit la sensation d'avoir été appelée par Dieu, elle sent que la main du Maître s'est arrêtée sur sa tête.

L'attitude de la famille piariste face à l'événement de l'appel doit être de recevoir avec joie celui qui a été appelé et demeurer avec lui, en s'engageant pour que sa réponse soit sincère et généreuse : « Nous accueillons bien volontiers dans notre famille piariste ceux qui, poussés par la voix de l'Esprit, demandent à entrer dans l'Ordre avec le désir de partager notre vie et notre apostolat. C'est surtout par le témoignage de notre joie que nous réussirons à les attirer à embrasser notre forme de vie et que nous pourrons les aider à répondre à l'appel reçu avec sincérité et générosité » (C 104).

Il nous faut alors faire ici un sérieux examen des motivations de cet appel, quel esprit guide le candidat, pourquoi veut-il entrer dans les Ecoles Pies et quel a été le parcours réalisé jusqu'à ce moment-là. Il est logique qu'au milieu de l'enthousiasme du candidat apparaissent aussi des doutes, car l'appel n'est pas toujours clair et donc, plus on connaît la personne, plus la crainte augmente parfois que celle-ci se trompe elle-même quant à l'appel. Il est important de vérifier l'intensité (non sensible), l'origine et le sens de l'appel, et si le désir d'entrer dans la vie religieuse persiste dans son cœur.

2. Seconde phase : le prénoviciat

Nous avons un candidat disponible. Il demande à entrer. Lorsque quelqu'un demandait à entrer dans l'Ordre, saint Joseph de Calasanz qui connaissait bien les hommes, non seulement examinait les empêchements qui auraient pu entraver cette entrée, mais demandait une longue épreuve. La raison indique sa connaissance des âmes : « Les mauvais penchants qui se cachent dans le cœur de l'homme difficilement sont découverts et plus difficilement encore sont déracinés. C'est pourquoi nous croyons d'une importance capitale que celui qui demande l'entrée dans notre Institut soit soumis à un long temps de probation, après avoir fait un examen approfondi des empêchements cités cidessus. Il convient que, avant d'être admis à la vie commune de notre Institut, on le connaisse très bien, et par son propre témoignage et par celui des autres : de son éducateur, de ses camarades et amis et de tous ceux avec qui d'une façon ou d'une autre il a eu des contacts » (CC 16). Ainsi légiféra-t-il et ainsi agit-il même s'il n'obtint pas toujours un bon résultat.

Il voulait aussi que le candidat soit connu de la communauté, de sorte que lui-même puisse aussi mieux connaître l'Institut : « Alors si, après avoir prié ensemble, les Pères de la communauté le jugent poussé par l'Esprit de Dieu, il pourra être admis comme hôte pendant quelques jours, selon le critère du Supérieur. Ainsi il pourra connaître mieux le style de vie de notre Institut et nos Pères pourront le connaître mieux dans le Seigneur » (CC 17).

Les Constitutions actuelles s'inscrivent dans la même ligne de pensée. Il est important que le candidat connaisse de près une communauté piariste, qu'il voit les tâches qui l'occupent pour le ministère et qu'il se fasse lui aussi connaître des religieux qui vivent en communauté. Mieux l'on connaît un candidat avant qu'il entre, moins il y a de problèmes ensuite, même s'il n'en est pas toujours ainsi. Les Constitutions affirment : « Avant le noviciat et pendant un certain temps, les candidats feront l'expérience de notre vie communautaire et des tâches de notre apostolat, afin d'acquiescer, dans le degré qui les concerne, le discernement et la maturité dans leur vocation. En même temps, la communauté pourra mieux les connaître et, après avoir éprouvé leurs capacités, les aider à embrasser, avec plus de sûreté, notre vie piariste » (C 108).

A ce moment-là, il est important d'examiner les idéaux du candidat. D'ordinaire, une personne donne sa vie de façon définitive parce qu'elle nourrit certains idéaux qu'elle désire atteindre. Mais elle pourrait aussi traîner derrière elle des problèmes personnels encore non résolus de sa vie passée et cela la personne doit le savoir. Il se pourrait aussi que la force des idéaux qu'elle porte retarde les satisfactions des pulsions et que celles-ci, non élaborées, causent des problèmes à l'avenir. Il pourrait aussi arriver que le candidat ait une faible estime de soi ou un fort narcissisme. Il pourrait avoir des problèmes de dépendance qui peuvent augmenter dans la vie religieuse s'il ne suit pas un chemin adéquat.

Ce pourrait être une personne ayant des problèmes de mégalomanie et considérer la vie consacrée comme un endroit pour exceller en ce qui l'attire des valeurs religieuses. Il pourrait venir d'une famille ayant un sens des responsabilités plus ou moins rigide. Il pourrait avoir une image déformée et immature de Dieu. Il pourrait chercher dans la vie religieuse d'être protégé face à certaines peurs de sa vie et ceci d'une façon inconsciente. Il est donc important d'effectuer un sérieux discernement du candidat et des motivations qui l'ont portées à la vie piariste. Les exemples que nous avons cités pourraient ne pas se révéler en un premier temps, mais apparaître ensuite, au cours de la formation ; il faut donc un monitoring spirituel et un accompagnement proche tout au long du parcours.

Durant cette phase, une grande fidélité est requise aux idéaux sains qui nous ont donné l'impulsion d'entrer dans l'Ordre, le maître sachant bien que ces types d'idéaux sont spécifiques au début de la vie religieuse.

3. Troisième phase : le noviciat

- a) Pour entreprendre le noviciat, plusieurs qualités sont requises : « une bonne santé, d'un bon caractère et des qualités nécessaires pour embrasser la vie propre à notre Institut » (C 109). Les Constitutions indiquent aussi qu'il pourrait être important que les candidats soient vus par un expert pour vérifier ces qualités ou constater s'ils

souffrent d'une difficulté psychologique qui pourrait constituer un empêchement pour une vie religieuse saine, toujours bien sûr en sauvegardant le droit inviolable de toute personne à défendre son intimité (ibid.). Entre-temps, Joseph de Calasanz légiférait sur le fait que « si, après avoir été soumis à des épreuves diverses tout au long de cette période, il maintient fermement sa décision, après avoir prié aussi en communauté, on pourra l'admettre à la prise d'habit » (CC 18).

Dans les Ecoles Pies, le noviciat dure un an « dans une Maison canonique désignée par le P. Général avec le consentement de son Conseil » (C 110).

Le noviciat est un temps propice pour certaines expériences qui y seront vécues ou au cours des premières années du scolasticat. Avant tout, il est facile que le novice arrive à vérifier, avec les aides indiquées précédemment, si dans sa vie il y a un blocage. Par exemple, avoir l'idée d'un Dieu bon, mais en même temps, du point de vue émotionnel, avoir peur du refus de Dieu. Ou encore, au moment de son entrée, le novice pouvait sembler être une personne indépendante, mais ensuite il manifeste à un niveau caché qu'il évite les rapports sociaux et les conflits avec l'autorité. Ou encore, il ressent un refus pour un certain type d'explications qui sont fournies durant le noviciat et ne réussit pas à les comprendre. Tout ceci est normal, cela ne doit pas nous préoccuper, mais nous devons y être attentifs.

Dans cette phase, la fidélité est nécessaire aux suggestions de l'Esprit qui parle au cœur sans idéaliser cet aspect. Fidélité pour s'ouvrir au maître, de sorte que cette ouverture aide à se relaxer, mais sans se tromper sur le chemin à parcourir. Fidélité à la dynamique du noviciat, en sachant profiter de tout ce qu'on y enseigne.

- b) La figure indispensable du noviciat est le Père maître. Les Constitutions lui demandent une certaine souplesse pour s'adapter au moment historique que nous vivons, de savoir interpréter les signes des temps et des personnes et de prendre soin de chaque novice, en accompagnant son développement, en sentant comme sienne chaque situation et, en outre, de fomenter l'amour en lui pour l'Église et pour l'Ordre (cf. C 107). Joseph de Calasanz, qui indique aussi ce qu'il voulait du Père maître, insiste sur un point très important : « Nous voulons attirer instamment l'attention du Maître des Novices sur le fait qu'il doit scruter diligemment dans chaque novice son penchant intérieur ou orientation de l'Esprit Saint, qui apprend à prier avec des gémissements inexprimables, afin que par ce moyen il s'efforce de conduire chaque novice au sommet de la perfection» (CC 23).

En plus de ce qu'a dit le Fondateur, le maître doit considérer une crise importante qui pourrait survenir dès le noviciat, aujourd'hui plus que par le passé puisque des personnes adultes y entrent.

Une crise qui survient au noviciat ou au scolasticat. Sinon, elle surviendra quand le piariste sera plus âgé et cette crise sera pire encore. Nous voulons parler de l'opposition entre idéalisme et réalisme. Le candidat est entré, motivé par un idéalisme. Il l'a alimenté, car un jeune sans idéalisme ne peut pas voler. Lentement, il s'aperçoit qu'il ne parvient pas à obtenir ce qu'il désirait et trouve sa propre réalité avec laquelle il ne s'était jamais confronté et qu'il pensait ne pas lui appartenir. Le choc peut être très fort, car il perçoit que ce qu'il désirait ne correspond pas à ce qu'il peut obtenir. Nous devons être prêts à l'aider afin qu'il n'entre pas en crise ou en dépression.

- c) Le maître n'est pas seul pour affronter sa tâche ; il est accompagné par la communauté de formation qui forme, avec les candidats, « une véritable fraternité, dans laquelle tous approfondissent la maturité de leur vocation par la prière et le travail, et la fortifient par la discipline nécessaire » (C 106). Il est important de comprendre les personnes qui sont destinées à cette communauté pour qu'elles puissent être des références importantes pour les novices. Tous doivent être impliqués dans la formation, doivent représenter un exemple de vie évangélique, doivent inspirer confiance et les novices doivent pouvoir s'adresser à eux en cas de difficultés. Enfin, ils doivent former une véritable équipe avec le Père maître.

- d) Les novices doivent être préparés dans tous les domaines : c'est pourquoi le Supérieur Majeur peut leur concéder, après avoir entendu l'avis du Père maître et pour compléter leur formation, « une ou plusieurs périodes d'activité pastorale en dehors de la communauté du noviciat » (C 111). Cette préparation peut être très riche, pourvu qu'ils ne se distraient pas du fondement du noviciat. La rencontre avec certaines réalités, différentes de ce qu'ils ont appris au noviciat, pourrait créer des confusions ou des crises, c'est pourquoi le Père maître doit être très attentif.

Cette formation doit être complétée par quelque chose que désirait le Fondateur, bien que le Père maître doive l'appliquer en l'adaptant à notre époque ; à savoir qu'il doit trouver la signification profonde de ce que le saint voulait et le traduire par des formes concrètes pour l'aujourd'hui : « Ils s'exerceront aussi à briser leurs désirs et points de vue personnels et apprendront à supporter docilement tout ce qui favorise le mépris de soi-même » (CC 22).

D'une façon ou d'une autre, la croix peut aussi apparaître, mais d'une façon inappropriée à l'âge et au moment que vit le novice. En tout cas, cela doit lui servir à comprendre ce que signifie suivre Jésus sous cet aspect qui sera réel dans la vie.

- e) Les Constitutions précisent ce qu'ils devront faire durant le noviciat : « Sous la direction et la res-

ponsabilité du P. Maître, et avec la collaboration de toute la communauté, les novices s'initient à notre forme de vie. Ils doivent apprendre les éléments fondamentaux de la vie religieuse et les points essentiels de l'Histoire du Salut. Ils doivent être instruits sur la théorie et la pratique de la prière personnelle et communautaire, et participer fréquemment aux célébrations liturgiques. Par la pratique des conseils évangéliques, ils s'habitueront progressivement à renoncer à tout ce qui n'est pas du Royaume de Dieu et ils s'efforceront, par contre, de garder en eux l'union avec Dieu et l'amour du prochain » (C 112).

- f) Et quand le moment de prononcer les vœux arrive : « Avant la profession, le novice cédera à qui il voudra l'administration, l'usage et l'usufruit de ses biens pour tout le temps des vœux simples » (C 113).

Durant cette période, le novice doit être fidèle à l'élection que le Seigneur a faite de sa personne. Ce choix n'est pas un amour arbitraire de Dieu. C'est seulement que Dieu est ainsi, il aime pour aimer et choisit parce qu'il le veut, comme cela lui vient du cœur. Ceci ne devrait créer aucun problème pour le novice. Quand il se demande si Dieu aime tous les hommes de la même façon, il doit arriver à comprendre qu'il les aime tous, certes, et c'est pour cela qu'il en choisit quelques-uns pour faire en sorte que tous le sachent. Il vivra alors ce choix comme amour,

qui n'est pas une menace, bien au contraire. Par conséquent, il doit être fidèle à ces réalités qui le conforment lentement au Seigneur Jésus.

4. Quatrième phase : le scolasticat

La vie du novice change. Il fait un pas en avant et se trouve au scolasticat ; de nouvelles coordonnées apparaissent, différentes de celles du noviciat, bien qu'il doive y avoir une continuité. Ce pas n'est pas toujours aisé à accomplir, mais il doit apprendre et le maître des scolastiques doit surtout accompagner celui qui entreprend cette nouvelle étape. Quand on accomplit ce passage, il faut se poser trois questions : la première : que fais-je ? Pourquoi les travaux et les occupations qui remplissaient ma vie ont-ils changé ? La deuxième : En conséquence, qu'est-ce que je fais en sachant que les occupations sont différentes, qu'il existait une dynamique interne qui alimentait ma vie et qu'il ne faut pas perdre ? La troisième : Quelles doivent être les attitudes à partir desquels accomplir les travaux, l'engagement et la façon de vivre les situations nouvelles dans lesquelles je me trouve ? Et nous devons être fidèles aux réponses que nous nous donnons. Le scolasticat ne doit pas signifier la perte de ce que, de meilleur, nous emportons du noviciat. Voilà pourquoi nous devons être fidèles à ce passage entre le noviciat et le scolasticat. Fidélité à ce que nous avons appris au noviciat, même s'il est possible de vivre d'une autre façon. Fidélité à l'Esprit, car la vie doit croître dans cette dimension, la vie dans

l'Esprit. Fidélité à ce qui occupe la majeure partie du temps du scolasticat : les études.

Le scolasticat devrait être la consolidation du noviciat, avec un pied dans la réalité de la vie normale que l'on mènera dans le futur. En ce sens, il existe une fidélité fondamentale : la fidélité à la prière. Vivre honnêtement la gratitude, car on peut constater la pauvreté de sa vie et, en même temps, se rendre compte de ce que l'on a reçu. Constater que nous sommes pécheurs, mais avoir confiance en Dieu. Avec le temps, nous nous rendons compte du peu que nous connaissons, mais Dieu nous aide à entrer dans la vraie réalité. Après, nous nous abandonnons à la miséricorde de Dieu. La fidélité à tout ceci passe par un chemin profond où Dieu se donnera toujours plus.

A propos des études que l'on doit suivre pendant le scolasticat, voir le numéro 114.

5. Cinquième phase : vers la Profession Solennelle

Au moins six années de vœux simples sont nécessaires. Cette période de temps peut être prolongée selon le jugement du Supérieur Majeur et « pour la réduire à moins de six ans, en respectant toujours les trois ans prescrits, il faut la permission du P. Général avec le consentement de son Conseil » (C 115).

Durant cette phase, il est important d'être attentif à la fidélité au processus vécu précédemment. Fidélité aux vœux simples prononcés, en vérifiant la façon dont ils sont vécus pour comprendre à partir

de la perspective humaine si l'on aura la capacité de les vivre (l'expérience dans sa plénitude n'est pas le résultat d'un volontarisme mais uniquement de la grâce de Dieu) en étant fidèle à Dieu et à l'Ordre.

Ce qui est dit dans les Constitutions à ceux qui feront leur Profession solennelle est très beau : « Après avoir fini le temps de profession simple, le religieux doit manifester, par écrit, sa volonté de vivre volontiers avec nous tout au long de sa vie, dans le lieu et l'occupation désignés par les Supérieurs, pour la gloire de Dieu et le service du prochain. Alors, il fera la profession solennelle, précédée d'un temps de retraite et de prière » (C 116).

6. Sixième phase : la Profession Solennelle

Le texte de la Profession est un beau texte qui suit les lignes de ce qu'a écrit Joseph de Calasanz, avec quelques petites modifications introduites par la suite. Il est dit que l'on veut faire sa profession pour suivre Jésus de plus près et, pour ce faire, prononcer quatre vœux : les trois vœux traditionnels des Congrégations et Ordres religieux, et un quatrième vœu propre aux Ecoles Pies. Tout ceci se fait librement et de tout cœur. Les vœux se font à la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Les nouvelles Constitutions insèrent ce moment si important sous la protection de la Vierge Marie et de notre saint Père Joseph de Calasanz. Il s'agit donc d'un moment de don total à Dieu dans la vie consacrée. Le « pour toujours » que nous avons si

peur de dire dans notre monde et la fidélité qui s'affirme être possible de cette façon. Le religieux sait, en revanche, que oui, il est possible de vivre ainsi, sans aucun doute parce qu'il a été appelé par Dieu et non pas grâce à ses propres forces. Dieu qui appelle donne la force de vivre ce qu'il a appelé à vivre.

A partir de ce moment-là, nous devons être fidèles aux promesses. Non pas comme une réalité statique, mais comme un parcours, un processus qui s'achèvera avec notre vie.

7. Septième phase: formation permanente, pour toute la vie

Les Constitutions prescrivent : « Après avoir fini la période normale d'études, tous nos religieux s'efforceront de se maintenir à jour, avec l'aide de la Communauté, par la formation permanente. Ainsi, ils pourront mieux répondre à leur propre vocation et à leur ministère. Ensemble avec les autres religieux, les Supérieurs Majeurs disposeront les choses de façon à ce que tous aient le temps nécessaire et les programmes les plus efficaces pour réaliser leur formation permanente» (C 120).

C'est le début de la phase de la vie qui se poursuivra jusqu'à la fin de notre existence. Le numéro précédent insiste sur la formation permanente. Nous insisterons sur trois autres éléments fondamentaux pour cette phase.

En premier lieu, la vie doit déjà être une simple *sequela Christi*. Cela exige une conscience vécue et

claire qui nous rappelle que l'important ce n'est pas seulement notre comportement, mais l'horizon vers lequel nous regardons. L'important n'est pas tant si un religieux prie, mais d'où il prie ; ou s'il est célibataire, mais le motif pour lequel il l'est. Ou encore l'engagement dans le ministère, mais les attentes qu'il a dans cet engagement. Progressivement on acquiert la capacité de se rendre compte que les choses changent de signe si elles sont vues à travers les yeux de Dieu, comme le faisait Jésus. Le négatif aux yeux des hommes devient positif quand il est regardé par Dieu. Quand nous expérimentons notre propre péché, nous avons aussi l'expérience que l'on peut rendre grâces pour tout, même pour notre péché, non pas pour avoir péché, mais parce qu'en cela se manifeste et se ressent le salut de Dieu. Ainsi nous vivons en paix et nous arrivons à la profondeur de comprendre non seulement avec la tête, mais avec le cœur, que la meilleure chose de la liberté, c'est de la donner à Dieu.

En outre, la vie aura pour toujours un élément clef : le travail pour le Royaume. Il est important ici de considérer certains aspects pour ne pas nous tromper ni tomber en dépression. Ne pas trop attendre du résultat de notre travail. Le Royaume se manifeste souvent dans la faiblesse et dans l'échec apparent. Voilà pourquoi il ne faut pas vivre en partant de nos désirs, de nos aspirations et de nos idéaux, mais de ceux qui s'incarnent dans la volonté du Père, volonté qui se manifeste de multiples façons. Il ne faut donc pas chercher des succès faciles, car ils peuvent

représenter un piège et non pas la manifestation du Royaume. Il est important aussi de veiller aux motivations du cœur, car c'est la meilleure chose que nous avons, ce que nous avons donné à Dieu et qui appartient à Dieu. Nous devons être patients avec la force du mal et nous disposer à ne pas être compris.

Un autre aspect est le rapport affectif avec Jésus, qui est toute notre vie. En conséquence, nous devons vivre ce rapport, car Jésus est le Don incomparable du Père. Avec lui, nous devons avoir un amour obéissant, en sachant qu'il n'existe pas de plus grande liberté que d'obéir. Comprendre que ce rapport est alimenté par la domination de son amour et que tout dépend donc de son initiative à laquelle nous nous soumettons complètement. Jésus est toute notre vie : le chemin, la vérité et la vie, le pain qui nous nourrit, la soif qui assouvit la nôtre, la lumière qui éclaire notre chemin si souvent obscur et la résurrection en laquelle nous croyons et que nous espérons recevoir un jour. Sans lui, nous ne pouvons rien et notre existence repose en lui. Par conséquent, nous devons être fidèles au Seigneur, à la forme de vie qu'il a choisie pour soi et à laquelle il nous a appelés par la grâce de son amour. Fidèles aux murmures par lesquels l'Esprit atteint nos cœurs. Fidèles jusqu'à la mort.

Questions pour la réflexion personnelle

- 1) Travailleras-tu de façon personnelle pour discerner la vocation piariste chez certains de tes élèves ?

- 2) Que penses-tu de nos noviciats ? Es-tu d'accord avec leurs structures et leurs façons de faire ?
- 3) As-tu jamais vécu la crise du réalisme qui t'a permis d'affronter ce que tu es vraiment et laisser de côté les idéalismes que tu avais emportés avec toi lors de ton entrée dans la vie religieuse ?
- 4) Fais un parcours mental de ta prière depuis l'époque du noviciat. Crois-tu qu'elle est conforme à la volonté du Seigneur ?

Suggestions pour un discernement communautaire

- 1) Ta communauté se soucie-t-elle des vocations qui peuvent naître à l'école ?
- 2) Selon ta communauté ou selon toi, quelles qualités doivent avoir ceux qui demandent à entrer au noviciat pour la vie piariste ?
- 3) Examine le numéro 116 des Constitutions et vois si tu éprouves quelques difficultés par rapport à ce qui y est dit.
- 4) Quel type de fidélité es-tu en train de vivre pour le Seigneur ?

Suggestions pour une journée de prière

- 1) Prière commune devant le Seigneur.
- 2) Dialoguer sur le thème des vocations et des diverses phases à passer avant l'entrée dans la vie piariste normale. Voir les difficultés qui peuvent apparaître, comment y travailler, que fait la communauté en ce sens, que devrait-elle faire ? Etudier les cas connus personnellement ou indirectement.

3) Prier pour les vocations.

Textes bibliques

Mt 9, 38 ; Jn 1, 35-51.

Nous sommes fidèles à la formation permanente :

- Si la vie devient un parcours de progression constante.
- Si nous examinons attentivement le candidat avant qu'il entre.
- Si le noviciat est un temps de réflexion sur les raisons de l'entrée et sur les blocages qu'un candidat peut avoir.
- Si l'on est attentif, lorsqu'il arrive, à la crise du réalisme de la vie et si elle se résout bien.
- Si nous choisissons avec attention la communauté de formation pour accompagner le Père maître des novices.
- Si le scolasticat n'abat pas les éléments fondamentaux acquis au noviciat.
- Si nous avons les yeux de Dieu pour regarder la réalité de la vie.
- Si nous vivons comme si l'important n'était pas le fruit de notre travail, mais le cœur que l'on met à l'ouvrage.
- Si nous ne cherchons pas des résultats faciles, mais la volonté de Dieu.
- Si nous demeurons chaque jour fidèles à l'amour de Dieu.
- Si nous prenons soin de lire et de nous former au mieux pour enseigner.

